11.007/A
E. IX.
18/2

6 A (21) 15789

Ve. H. 6
PP. 1. Pan
9/07

DE LA

GENERATION DES VERS

DANS LE CORPS DE L'HOMME,

DE LA NATURE ET DES ESPECES de cette maladie ; des Moyens de s'en préserver & de la guérir.

TROISIE'ME EDITION,

Considérablement augmentée, & formant un Ouvrage nouveau, avec Figures.

PAR M. ANDRY, CONSEILLER DU ROY, Lecteur & Professeur en Médecine au Collége Royal, Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, &c.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { la Veuve ALIX, au-dessus de la rue des Noyers, au Griffon. / LAMBERT & DURAND, à la Sagesse & à saint Landry. } rue saint Jacques.

M. D. CC. XLI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

18789

Vermiculi vivos nos torquent, & mortuos consumunt, ut verè. Job. Cap. VIII. v. 5. *Caro mea undique verminosa est.* Thom. Barth. Acta Med. & Philosoph. T. V. *

Les Vers nous tourmentent pendant notre vie, & nous consument après notre mort : ce qui confirme bien la parole de Job, *chap. VIII. v. 5.* MA CHAIR N'EST QUE POURRITURE. *Thom. Barth. Act. de Med. & de Philosoph. T. V.*

* *Ce passage n'est pas dans la Vulgate, selon les mêmes termes que le cite ici Bartholin. Elle porte :* CARO MEA REPLETA EST PUTREDINE, MA CHAIR EST PLEINE DE POURRITURE. *Mais l'Hébreu porte :* MA CHAIR EST CHARGE'E DE VERS ; *& la Version des Septante*, MON CORPS EST COUVERT DE POURRITURE ET DE VERS.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DE LA GENERATION DES VERS

Dans le Corps de l'Homme.

CHAPITRE SIXIE'ME.

Des Moyens de ſe garantir des Vers.

ON ne peut être préſervé des Vers après ſa mort ; & celui qui meurt au milieu de l'abondance, plein de force & de richeſſes, dont le corps eſt rempli du meilleur ſuc, (a)

(a) *Iſte moritur robuſtus, dives & felix ; viſcera*

& dont les os ſont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris, (*a*) ſera mangé de ces Inſectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre. Tout ce que l'homme peut prétendre, eſt de s'en garantir pendant ſa vie ; c'eſt de quoi nous allons tâcher de donner quelques moyens.

Trois choſes nous rendent ſujets aux Vers ; le mauvais air, les mauvais alimens, & le mauvais uſage des bons ; c'eſt-à-dire, que pour ſe préſerver des Vers, il faut reſpirer un bon air, éviter certains alimens, & uſer avec regle de ceux qui conviennent.

La qualité que l'air doit avoir par rapport à ce que nous nous propoſons ici, c'eſt d'être pur & ſubtil : un air de cette ſorte eſt moins rempli de ſemences de Vers ; il réveille la chaleur naturelle, favoriſe

ejus plena ſunt adipe, & medullis oſſa illius irriganiur : alius vero moritur in amaritudine animæ, abſque ullis opibus ; & tamen ſimul in pulvere dormient, & Vermes operient eos. Job. Cap. 21. v. 24.

(*a*) Voyez Chap. XIV. Art. 1 où j'explique en quel ſens on peut dire que la moëlle nourrit les os.

le cours du sang, empêche les humeurs de se corrompre par le repos, & ôte aux semences vermineuses, qui sont dans le corps, ce qui pourroit faire éclorre les Vers qu'elles renferment. L'air épais & impur au contraire, outre qu'il est tout chargé de semences de Vers, corrompt les humeurs en les arrêtant par sa grossiereté, & en les altérant par son impureté ; & ainsi prépare aux Vers, dont il introduit, ou dont il rencontre déja dans le corps les semences, toute la matiere nécessaire à leur nourriture & à leur accroissement.

Les alimens qu'il faut éviter, pour se garantir des Vers, sont les laitages, excepté le beurre ; ce sont les choses sucrées, les viandes vinaigrées, le cidre, les pignons, les melons, les champignons, &c. Je dis les viandes vinaigrées, rien ne réveillant plus les Vers que le vinaigre, ainsi que l'expérience le fait voir, d'ailleurs cette liqueur étant elle-même toute pleine de ces Animaux, ne peut qu'introduire dans le corps une grande quantité de

Vers, & de semences à Vers. Qu'elle soit remplie de Vers, c'est un fait dont tout le monde se peut convaincre par ses yeux : Et puisque nous en sommes là-dessus, il ne sera pas inutile de rapporter tout ce qui s'observe à ce sujet dans le vinaigre par le moyen du microscope. La premiere chose est, qu'il y a dans le vinaigre un très-grand nombre de Vers faits comme des Anguilles, dont les uns sont vivans, & les autres morts ; que les premiers vont & viennent, ainsi que des Poissons, & que les autres demeurent au fond, où ils se corrompent peu à peu, & où ils forment comme une légére fange, d'où naissent ensuite d'autres Vers. La seconde, que plus le vinaigre est fort, & plus on y remarque de Vers. La troisiéme, que quand le vinaigre est dans le tonneau, il y a plus de Vers vivans, & que quand il est en bouteilles, il y en a plus de morts. La quatriéme, que si on passe le vinaigre par un couloir, on n'y remarque de trois jours aucun Ver, après quoi il en vient

d'autres. La cinquiéme, qu'un gros de Thériaque, jetté dans deux pintes de vinaigre, en tue tous les Vers. La sixiéme, que si après avoir mêlé cette Thériaque dans le vinaigre, on laisse pendant un mois au Soleil ce mêlange dans un vaisseau bien bouché, ayant soin d'agiter le vaisseau de temps en temps, & qu'au bout du mois on filtre la liqueur, on aura un vinaigre exempt de Vers pour toûjours, & un excellent antidote contre la peste & contre les fiévres malignes. La septiéme, que l'on observe plus de Vers dans le vinaigre rosat, que dans aucun autre : toutes expériences que chacun peut faire, & dont on peut tirer bien des conséquences utiles pour la santé.

Quoiqu'il faille éviter le vinaigre quand on veut se garantir des Vers, il ne s'ensuit pas que toutes les choses aigres doivent être évitées dans ce dessein ; l'esprit de nitre, par exemple, l'esprit de soufre, l'esprit de sel dulcifié, sont bons contre les Vers, aussi-bien que le jus de citron & de grenade.

Nous avons un grand nombre d'exemples de personnes que l'usage de certaines choses aigres a rendu sujettes aux Vers; & Spigelius raconte qu'ayant été appellé, pour voir cette Dame Allemande,(*a*)dont nous avons parlé dans le Tome I. laquelle rendit un morceau de Ver plat, qui fit tant de mouvemens, & l'ayant interrogée sur l'état où elle s'étoit trouvée auparavant, & sur sa maniere de vivre, il apprit d'elle qu'étant fille, elle étoit fort sujette aux Vers ronds; qu'alors elle mangeoit souvent du lait caillé; aimoit sur-tout le lait aigre, & tous les alimens aigres.

La plûpart des aigres engendrent des Vers, & si on l'observe bien, on verra que tous les enfans, qui ont des Vers, ont l'haleine aigre.

Quant aux pignons, dont on assaisonne la plûpart des viandes en plusieurs Provinces, ils engraissent, font une bonne nourriture, conviennent dans la phthisie, dans la strangurie, dans l'âcreté de l'urine; mais cependant sont plus pro-

(a) *Spigel. de Lumbr. lat. Cap.* 13.

pres qu'aucunes choſes à nourrir certaines ſortes de Vers ; l'expérience l'a fait voir, & je pourrois en citer pluſieurs exemples. Panarolus en rapporte un, aſſez digne de remarque. En 1652. à Rome au mois de Mars, une Religieuſe Capucine, qui avoit été ſujette à des ſyncopes & à pluſieurs autres maladies, rendit par la bouche un Ver vivant, qui avoit deux cornes comme un Limaçon, & ſix pieds ; il étoit rond & long, ne paſſant pas néanmoins la longueur de deux doigts. Panarolus voulut voir ce qui ſeroit contraire à ce Ver, & fit dans ce deſſein pluſieurs eſſais, qui méritent bien d'être rapportés. Il chercha d'abord comment il le pourroit nourrir ; il s'aviſa de lui donner des pignons, ce qui réuſſit ſi bien, qu'avec cela il le fit vivre treize jours ; pendant ce temps-là il recourut à divers remedes pour le tuer : il commença par la thériaque ſeule, puis la mêla dans du vin, enſuite dans du vinaigre ; il vint après cela à l'oignon, à l'ail, à l'eau thériacale, à l'eſprit

de vitriol mêlé dans l'eau de chardon bénit, au mercure, au sel ; mais tous ces remedes furent inutiles, & le Ver mangeoit toûjours les pignons. Douze jours se passerent ainsi, & le treiziéme une Dame de qualité pria Panarolus (*a*) d'éprouver d'une huile qu'elle avoit, qu'elle disoit être extrêmement bonne contre les Vers. Panarolus en fit l'expérience le même jour, & la seule odeur de cette huile tua le Ver. C'étoit une huile qui sentoit la thériaque, & qui s'évaporoit aisément : ce qui fit juger à Panarolus que ce pouvoit être quelque extrait de thériaque bien préparé ; quoi qu'il en soit, cette huile fit mourir le Ver, & les pignons le conserverent vivant contre tous les autres remedes.

Pour les melons, l'expérience ne confirme que trop ce que dit Cardan, que c'est un fruit qui produit beaucoup de corruption, & qui renferme ensemble toutes les mauvaises qualités qui se trouvent séparément dans les autres : un fruit

(a) *Panarol. Iatrolog. Pentecost. 4. Observ. 29.*

qui nuit à l'eſtomac, au foie, à la rate, aux inteſtins, aux poumons, aux reins, à la veſſie : un fruit qui remplit le corps de venin, cauſe des fiévres peſtilentielles ; qui ne s'aſſocie bien avec aucun breuvage ; qui avec le vin, engendre des humeurs pernicieuſes, produit des phlegmons, & pluſieurs autres maladies : qui avec l'eau, cauſe des lienteries, & d'autres flux de ventre dangereux. Je voudrois pour la ſanté publique, dit Panarolus, que les Magiſtrats interdiſiſſent l'entrée de ces fruits dans les Villes ; car quelle plus grande peſte, dit-il, a-t'on à craindre que celle de ces ſortes de fruits, qui font mourir tous les ans pluſieurs milliers d'hommes ? Ce que ſouhaitoit ce Médecin, ſe pratique en partie aujourd'hui à Paris. Le ſage Magiſtrat, par les ordres duquel la Police y eſt ſi bien entretenue, voulant prévenir les maladies qui pourroient courir parmi le peuple, a ſoin tous les ans de défendre l'entrée des melons paſſé le mois de Septembre, qui eſt le temps après lequel ils ſont

plus dangereux. Les melons ne sont point sujets à être mangés des Vers, mais ils ne laissent pas d'en produire beaucoup dans le corps par les crudités qu'ils y causent.

Au regard des Champignons, c'est une regle générale qu'ils sont très-indigestes; or, tout ce qui est indigeste, à moins qu'il ne le soit par sa dureté, comme les noyaux de cerise & les pepins de raisins, fait beaucoup de corruption, & par conséquent doit être évité quand on craint les Vers.

Les Champignons font un sang grossier & épais, forment des obstructions, demeurent long temps dans l'estomac, & empêchent la digestion des autres alimens par un mauvais suc qu'ils rendent, & dont l'estomac est toûjours fatigué; quelquefois même ils restent plusieurs jours dans l'estomac sans se digérer, & alors ils peuvent produire des maladies très-dangereuses. J'en ai vu, il y a quelques années, un triste exemple en la personne d'un Auditeur des Comptes, nommé M. Bonnet de Cuviers, lequel mou-

rut ſubitement en revenant de la Foire S. Laurent, vers la fin de Septembre de l'année 1699. Il paſſoit en ſon Caroſſe, à neuf heures du ſoir, dans la rue Briboucher, pour s'en retourner au Faubourg S. Germain, où il demeuroit. Comme il étoit à l'entrée de la rue, il fut ſaiſi d'un aſſoupiſſement profond, qui fit croire d'abord à deux de ſes amis, qui étoient avec lui, qu'il faiſoit ſemblant de dormir; mais ces Mrs ayant peu après reconnu que leur ami ſe trouvoit mal, firent arrêter le Caroſſe au bout de la rue, devant la boutique d'un Chirurgien, nommé M. Dupati : on prit le Malade qui n'avoit plus de force ni de connoiſſance, on le tranſporta chez le Chirurgien, qui lui donna auſſi-tôt l'émétique, lequel ne fit nul effet, parce que la gorge étoit tellement engagée, qu'il ne put paſſer. Je fus appellé ſur ces entrefaites; ie fis d'abord ſaigner le Malade; le ſang ſortit fort épais, ſe figeant dans les palettes en même temps qu'il y tomboit. Quand la ſaignée fut faite, le Malade s'agita

beaucoup, & je m'apperçus d'un effort qu'il fit, pour rejetter quelque chose du fond de l'estomac; aussi-tôt je pris une serviette, que je trouvai sous ma main, & la lui présentant à la bouche, je reçus dedans, un quartier de champignon; je demandai d'abord s'il n'avoit point mangé de champignons ce jour-là, & ses amis me dirent, qu'il y avoit trois jours qu'il en avoit mangé dans un ragout, qu'au reste il n'avoit fait aucun excès; ses laquais, que j'interrogeai, me répondirent la même chose. Enfin après bien des agitations, on manda M. de Fresquieres, qui étoit son Médecin, lequel fit réiterer la saignée. Mais tous ces secours furent inutiles; la connoissance ne revint point au Malade, & il mourut sur les dix heures du soir chez le Chirurgien.

Il est difficile de ne pas juger que les champignons furent la cause de cet accident; puisque le Malade en rendit un morceau qui s'étoit conservé trois jours dans son estomac, sans s'y digérer. Je ne prétends pas

conclure de-là, que tous ceux qui mangent des champignons ayent à craindre un si triste sort ; mais du moins on peut connoître par cet exemple, combien cette nourriture est indigeste, & par conséquent capable de cette corruption qui peut donner lieu à la génération des Vers. On trouve dans les Journaux de Bartholin, (*a*) une histoire presque semblable, d'un homme, qui après avoir mangé des champignons à son souper, tomba en apopléxie, mais qu'on fit revenir heureusement en lui brulant du souphre sous le nez. On en trouve un autre dans Pierre Gontier, (*b*) au sujet d'un neveu qu'il avoit, lequel pensa périr au milieu de la nuit, d'un étranglement qui lui prit pour avoir mangé des champignons le soir.

Les truffes ne sont pas moins dangereuses que les champignons, & l'on peut voir là-dessus le Chapitre IV. de ce Traité, Observation huitiéme.

(a) *Thom. Barth. Tom. III. Cap. CXVI.*
(b) *Petr. Gont. de Cibis ab olerib. Pet. Cap. XXV.*

Il n'eſt pas toûjours en notre pouvoir de nous garantir des Vers ; ces Animaux ſe forment ſouvent en nous, dans un âge, où l'on eſt incapable de veiller à ce qui nous peut nuire. C'eſt aux meres & aux nourrices d'avoir ce ſoin pour leurs enfans, & de prendre garde de ne leur rien donner qui puiſſe produire en eux de la corruption. Ce qui fait que la plûpart des enfans ſont ſujets aux Vers, c'eſt le lait trop vieux qu'on leur préſente dès qu'ils ſont nés, & la bouillie dont on les nourrit trop tôt. Le premier lait, que doivent ſuccer les enfans, eſt celui qui ſe trouve aux mammelles des nouvelles accouchées, c'eſt un lait purgatif qui délivre l'enfant de toutes ſes humeurs ſuperflues, & qui ne chargeant point l'eſtomac, n'y cauſe point ces crudités, qu'un lait plus vieux & plus nourriſſant, ne manque jamais d'y produire. On a recours, dit Spigelius, (*a*) à des médicamens pour purger les enfans nouveau nés, & l'on néglige la meilleure de toutes

(a) *Spigel. de formato fœtu parte ſecundâ. Cap.* 3.

les médecines, qui eſt le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées. Ce lait eſt un aliment médicamenteux proportionné à la foibleſſe des enfans nouveaux nés, & qui devenant tous les jours moins purgatif, ne devient nourriture qu'autant que l'eſtomac a la force de le digérer; d'où il arrive que le ventricule n'eſt point ſurchargé, & qu'il eſt exempt de ces crudités, qui tombent dans les inteſtins, & y font éclorre des Vers.

Quant à la bouillie, cette nourriture groſſiére, donnée aux enfans avant qu'ils ayent atteint le troiſiéme ou le quatriéme mois, cauſe beaucoup de crudités en eux, ſurtout lorſque la farine, dont on la fait, n'a pas été cuite dans le four; car alors la bouillie en eſt plus peſante & plus indigeſte: ce qui la rend propre à la génération des Vers. La farine qu'on deſtine à la bouillie des petits enfans, doit être miſe au four dans une terrine après que le pain en eſt tiré, & être alors remuée de temps en temps pour

qu'elle cuiſe également. Quoique la bouillie faite de cette farine ſoit fort légére, il eſt bon néanmoins de n'en donner aux enfans qu'une ou deux fois par jour, & encore faut-il que les Nourrices ayent ſoin de les faire tetter peu après ; afin que cette même bouillie ſoit délayée par le lait, & ſe digere plus facilement.

Ce n'eſt pas aſſez de prendre de bons alimens, pour ſe préſerver des Vers ; il faut obſerver de certaines regles dans l'uſage qu'on en fait. Cet uſage conſiſte en trois choſes ; la premiere, à manger dans un temps qui ſoit favorable à la digeſtion ; la ſeconde, à obſerver dans les viandes un ordre, qui ne puiſſe point troubler la coction qui s'en doit faire ; car tout dépend de la bonne digeſtion, les crudités faiſant preſque toute la corruption, qui rend nos corps ſujets aux Vers ; & la troiſiéme à ne point trop manger, ou trop boire à chaque repas ; ce qui empêcheroit encore plus la digeſtion que toutes les autres fautes qu'on pourroit commettre ; à quoi

quoi je puis ajoûter pour quatriéme précaution, de ne point manger trop de viande.

Pour le temps, il y a trois choſes à obſerver; la premiere, c'eſt l'appétit, j'entends un appétit ſain, & non malade; un apétit qui vient du beſoin de la nature, & qui fait que les viandes ſe mangent avec plus de gout, qu'elles ſont plus étroitement retenues dans l'eſtomac, & qu'elles s'y digérent plus parfaitement: ce qui fait dire à Hippocrate, que lorſque l'appétit nous invite à une choſe, il la faut préférer à toute autre, (*a*) quand même elle ne ſeroit pas d'une ſi bonne qualité, parce qu'en effet cet appétit fait qu'elle ſe digere mieux.

La ſeconde, eſt la coction des alimens du dernier repas qu'on a fait; car il ne faut jamais ſe mettre à manger qu'on n'ait lieu de croire que ces premieres viandes ſont digerées; autrement la coction eſt troublée, il ſe fait des crudités, & tout le corps ſe remplit d'humeurs.

(*a*) *Aphor.* 38. *ſect.* 2.

corrompues propres à nourrir des Vers. Auſſi voyons-nous par expérience, que ceux qui mangent à toute heure, ſans obſerver aucun temps, ſont plus ſujets aux Vers que les autres.

La troiſiéme, eſt d'avoir l'eſtomac dégagé avant que de manger; car s'il eſt plein d'humeurs corrompues, les viandes, au lieu de s'y bien digérer, y contracteront le vice de ces humeurs : ce qui a fait dire à Hippocrate, que plus on nourrit un corps impur, & plus on l'endommage. (a) Le moyen de chaſſer cette corruption, ou de la prévenir, eſt de prendre quelquefois avant le repas un peu de caſſe, ou quelque autre choſe d'équivalent, pour vuider l'eſtomac.

Pour ce qui regarde l'ordre des viandes, il faut commencer par les plus faciles à digérer; parce que celles-ci n'étant point retenues par d'autres d'une digeſtion plus lente, ſortent de l'eſtomac auſſi-tôt qu'elles ſont digérées, & ne s'y corrompent pas comme elles feroient

(a) *Aphor.* 11. 10.

si elles y séjournoient après la coction faite. Ainsi les choses molles se doivent prendre ordinairement avant les dures, les humides avant les séches, les liquides avant les solides, celles d'une qualité chaude avant celles d'une qualité froide, prenant garde toutefois de ne point trop donner dans la variété des mets ; cette diversité de viandes, qui fait la douceur des repas, ne produisant que la corruption (*a*) & les Vers.

J'ajoûterai ici qu'il est bon de se tenir en repos quelque temps après le repas, parce que le prompt exercice, après qu'on a mangé, cause beaucoup de crudités, & par conséquent beaucoup de corruption.

La digestion ne se fait pas toute dans l'estomac, elle se perfectionne encore dans les intestins gresles, & cela par le moyen de la bile, qui y vient par le conduit & par le pore biliaire ; ensorte que lorsque le foie, ou que le conduit dont nous venons de parler, ne sont point obstrués, cette bile entrant dans le

(a) *Dulcedo illius Vermes. Job.* 24 *v.* 24.

duodenum, & de-là dans le reſte des inteſtins, y acheve l'ouvrage de la digeſtion, & empêche par ce moyen, qu'il ne s'y faſſe de la corruption. Il s'enſuit de-là, que c'eſt une bonne précaution, pour ſe garantir des Vers, de prendre de temps en temps des choſes qui puiſſent prévenir, ou corriger les obſtructions du foie.

On demandera peut-être comment il ſe peut faire que certaines choſes ſoient meilleures au foie qu'aux autres viſcéres; & ſi c'eſt qu'elles ayent de l'intelligence, pour s'attacher au foie plûtôt qu'aux poumons ou ailleurs?

Cette raillerie, qu'on fait ſur la vertu de certains remedes, eſt mal fondée, & voici une expérience qui montre comment les remedes, ſans avoir une intelligence qui les conduiſe, vont porter leur effet à une partie plûtôt qu'à une autre.

Que l'on jette de l'eau-forte ſur un compoſé d'or & d'argent, cette eau-forte s'attachera à l'argent, le diſſoudra, & coulera ſur l'or ſans y faire impreſſion. Jettez de l'eau

regale sur ce même composé, cette eau ira porter son action sur l'or, & ne touchera point à l'argent; d'où vient cette différence? Est-ce que ces eaux ont de l'instinct, pour aller dissoudre, l'une l'argent plûtôt que l'or, & l'autre l'or plûtôt que l'argent? non sans doute: mais c'est que les parties insensibles de ces eaux sont de différentes figures, & les pores de ces corps aussi; enforte que lorsque l'eau-forte, par exemple, trouve un corps comme l'or, dont les pores ne sont pas proportionnés à la figure de ses pointes, elle coule dessus sans y faire d'impression, & si-tôt qu'elle en trouve un, dont les pores sont figurés d'une maniere propre à recevoir ses pointes, comme est l'argent, elle s'insinue dedans, & en sépare les parties. Il faut raisonner ainsi de l'action des remedes sur des parties du corps, plûtôt que sur d'autres. Et pour mettre la chose dans un plus grand jour, imaginons un corps artificiel, fait de verre, dont les poûmons soient d'or & le foie de fer. Supposons

dans les vaiſſeaux de ce corps, de l'eau-forte au lieu de ſang, ne conçoit-on pas que cette liqueur, étant portée aux poûmons, n'y mordra point; & que ſi-tôt qu'elle rencontrera le foie, elle s'y attachera, & agira deſſus? Imaginons encore la choſe autrement. Suppoſons les poûmons de verre, & le foie d'or, & en même temps les conduits de ce dernier embarraſſés de petites parties de fer difficiles à ôter, comment s'y prendre, pour lever les obſtacles que ces parties de fer feront dans le foie? C'eſt de jetter de l'eau-forte dans ce corps artificiel; car alors nous concevons que cette eau, ſans endommager les poûmons, (auſquels je ſuppoſe qu'elle ſera portée par une circulation qu'on peut imaginer) & ſans endommager la ſubſtance du foie, diſſoudra les parties de fer qui ſeront dans ce dernier viſcére, & en rendra les paſſages libres. Voilà une image de ce qui ſe paſſe dans le corps animé, lorſque les remedes agiſſent ſur certaines parties plûtôt que ſur d'autres.

Si ces exemples ne suffisent pas, pour faire comprendre la chose; en voici un plus clair, rapporté par Mr Tournefort dans cette sçavante These, qu'il fit soûtenir le 14. de Novembre de l'année 1697. dans les Ecoles de Médecine de Paris.

Prenez deux couloirs de papier gris, dont l'un soit imbibé d'huile, & l'autre d'eau; versez dans chacun, de l'eau & de l'huile mêlés ensemble, l'eau seule coulera au-travers de celui qui sera (*a*) pénétré d'eau, & l'huile seule au-travers de l'autre. Supposons que ces couloirs communiquent ensemble par plusieurs tuyaux, qui portent à l'un, le résidu de l'autre, n'est-il pas vrai que toute l'huile contenue dans le couloir abreuvé d'eau, passera au-travers du couloir abreuvé d'huile, & que toute l'eau contenue dans le couloir imbibé d'huile, passera à travers le couloir imbibé d'eau. C'est ainsi qu'il faut raisonner de l'effet des remedes qu'on prescrit, les uns pour passer à travers

(a) *Quæst. medic. an morborum curatio ad leges Mechanicæ referenda?*

les reins & les nettoyer, les autres pour purger le foie, les autres pour humecter & rafraîchir les poûmons. Ces remedes ſont portés à toutes les parties; mais ils pénétrent les unes plûtôt que les autres, ſelon le rapport qu'ils y trouvent avec la matiere, dont ces parties ſont abreuvées, ou compoſées.

Les excès de Venus ſont une des choſes les plus contraires à la bonne conſtitution du foie, & les plus propres à y produire des obſtructions. Ces excès affoibliſſent outre cela l'eſtomac, en diſſipant la chaleur naturelle, & cauſent par ce moyen une corruption, qui peut produire beaucoup de Vers.

La trop grande application d'eſprit, & les grands efforts d'étude, font quelquefois plus de tort à la digeſtion, & cauſent plus de corruption que les excès, dont je viens de parler, ſur-tout quand on ſe met à des lectures longues & appliquantes, d'abord après les repas.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

De la sortie des Vers, & des prognostics qu'on en doit tirer.

NOus ne parlerons dans ce Chapitre, que de la sortie des Vers qui sont dans les intestins : ce qui regarde celle des autres étant peu considérable. Il y a plusieurs circonstances à examiner dans la sortie des Vers ; les unes concernent la personne, les autres le temps, les autres le lieu, les autres les excrémens, les autres les Vers mêmes.

Les circonstances de la personne sont : si elle est en santé ou malade, si elle a pris quelque médicament, ou fait quelque chose à quoi on puisse attribuer la sortie de ces Vers.

Celles du temps : si les Vers sortent dans le commencement, dans l'état, ou dans le déclin de la maladie.

Celles du lieu : s'ils sortent par

haut ou par bas, & en cas que ce soit par haut, si c'est par le nez, ou par la bouche.

Celles des excrémens : si les Vers sortent mêlés dans les matieres, ou tout seuls ; & la qualité des déjections qui en ont ou précédé, ou accompagné, ou suivi la sortie.

Celles des Vers : s'ils sortent morts ou vivans, entiers ou rompus, enfermés dans quelque enveloppe, ou entierement libres : fondus, ou dans leur forme naturelle, d'une couleur plûtôt que d'une autre, épais ou menus, en grande ou en petite quantité : toutes circonstances nécessaires à remarquer, & que nous allons examiner par ordre.

La Personne.

Si la personne est en santé, & que les Vers soient sortis par la force de quelque médicament, ou pris en dedans, ou appliqué en dehors, il y a lieu de juger que ce n'est point tant la chaleur naturelle toute seule, que le secours étranger qui les a chassés, & par conséquent

que le corps dépourvu d'une chaleur naturelle ſuffiſante, pour empêcher la corruption qui entretient ces inſectes, eſt en danger de maladie, ſi l'on n'a ſoin de recourir aux évacuans & aux altérans. Si au contraire la perſonne n'a rien fait qui puiſſe avoir chaſſé les Vers, il en faut bien augurer, puiſque c'eſt une marque que la nature a eu aſſez de force pour ſe débarraſſer elle-même ſans être aidée.

Si la perſonne eſt malade, & que les Vers ſortent d'eux-mêmes, il faut avoir égard à la ſeconde circonſtance, dont nous allons parler, qui eſt celle du temps.

Du Temps.

S'ils ſortent ſur le déclin de la maladie, le ſigne eſt bon, parce que les forces ſe rétabliſſant alors, il y a apparence qu'ils ne ſortent qu'à cauſe de la chaleur naturelle qui s'augmente, & qui ne leur laiſſe plus aſſez de corruption pour s'entretenir. S'ils ſortent dans le commencement de la maladie, le ſigne

eſt mauvais, parce que la fermentation des humeurs n'étant pas encore faite, ils ne peuvent guère ſortir qu'à cauſe de l'âcreté de la matiere, ainſi que l'obſervent la plûpart des Médecins.

Levinus Lemnius (*a*) voulant rendre raiſon de ce ſigne, dit que les Vers connoiſſent par une certaine ſagacité naturelle, la ruine prochaine du corps où ils ſont, & que c'eſt pour cela qu'ils abandonnent la place. Il ajoute qu'ils ſont en cela ſemblables aux Loirs & aux Souris, qui prévoyant, dit-il, que la maiſon où ils ſont va tomber, l'abandonnent quelquefois pluſieurs mois à l'avance. Sans mentir, Levinus Lemnius juge bien favorablement de la prudence & de la ſageſſe des Vers, de celle des Loirs, & de celle des Souris; pour moi, qui ne ſçaurois croire que ces animaux ſoient ſi intelligens, j'eſtime qu'il vaut mieux s'en tenir à la raiſon que nous avons apportée.

(a) *Levin. Lemn. de occultis naturæ mirac. lib. 1, cap. 22.*

Du Lieu.

Dans une maladie le ſigne eſt meilleur quand ils ſortent par bas, que quand ils ſortent par haut, parce que d'ordinaire quand ils ſortent par haut, cela vient de l'une de ces deux cauſes, ou de quelque obſtruction conſidérable dans les gros inteſtins, laquelle empêche qu'ils ne prennent leur chemin par le ventre, ou de quelque obſtruction, ſoit dans le meat cholidoque, ſoit dans le pore biliaire, laquelle empêche la bile, qui eſt ſi contraire aux Vers, de deſcendre dans le duodenum, & permet ainſi à ces mêmes Vers de remonter juſques dans l'eſtomac, & de paſſer de-là dans la bouche.

Les Vers ne remontent pas ſeulement des inteſtins dans la bouche, mais vont quelquefois pendant le ſommeil juſques dans le nez lorſque la bouche eſt cloſe, & ſortent par les narrines (*a*) : ce qui ne doit pas ſurprendre, ni paroître d'un plus mauvais prognoſtic, que s'ils ſor-

[a] *Fernel. de morb. inteſtin. de Lumbr.*

toient par la bouche, vû la communication qu'il y a du fond du palais avec le nez.

Quand la perſonne eſt en ſanté, il n'y a pas lieu de croire qu'il puiſſe y avoir de telles obſtructions, puiſque ces obſtructions cauſent toûjours de grandes incommodités, ainſi il eſt à juger que ſi les Vers ſortent alors par haut, cela peut venir de ce qu'on aura été trop long-temps ſans manger, ce qui oblige les Vers, malgré le fiel qui ſe décharge dans le duodenum, de remonter juſques dans l'eſtomac, pour y chercher à manger, & de ſortir enſuite par la bouche. Levinus Lemnius (*a*) dit avoir vu pluſieurs fois des Vers remonter ainſi, & ſortir par le nez; mais il ajoute que ç'a toujours été avec danger dans les malades, & ſans péril dans les perſonnes en ſanté.

Quelquefois les Vers ſortent par haut, attirés dans l'eſtomac par les alimens qu'ils y trouvent, & un exemple, que nous rapporterons

[*b*] *Levin. Lemn. lib. 1. cap. 22. de occult. natur. mirac.*

plus bas d'une Religieuſe, qui en vomiſſoit preſque tous les jours quand l'heure de ſes repas approchoit, en eſt une marque aſſez évidente. On lit dans le Voyage de Raſſilly, qu'en Afrique on voit des Serpens, qui aux heures des repas viennent dans les maiſons manger ce qui tombe ſous la table, & s'en retournent après ſans faire mal à perſonne; c'eſt ainſi que les Vers viennent quelquefois dans l'eſtomac chercher à ces mêmes heures de quoi manger. Quant au vomiſſement qui arrive alors, il eſt facile de voir qu'il vient du picotement que ces animaux affamés font à cette partie.

Les Déjections.

Il vaut toûjours mieux que les Vers ſortent avec les déjections que tout ſeuls, lorſque c'eſt dans le commencement, ou dans l'état de la maladie. La raiſon en eſt, que quand ils ſortent avec les excrémens, il eſt à croire que ce n'eſt pas par l'âcreté ſeule des humeurs, mais par le mouvement même des ma-

tieres qui les entraînent, au lieu que quand ils sortent seuls, on ne peut guère soupçonner autre chose que la malignité de l'humeur ; il n'en va pas de même quand c'est dans le déclin de la maladie ; il n'en faut tirer alors, selon Hippocrate, aucun mauvais augure (*a*).

Il arrive quelquefois qu'après avoir jetté des Vers par haut ou par bas, on vomit une matiere noire semblable à de l'encre, ce signe est mortel, sur-tout au commencement de la maladie. Quand les Vers sortent mêlés dans les excrémens, & que ces excrémens qui les accompagnent sont jaunes, le signe est bon, soit dans la santé, soit dans la maladie, pourvu toutefois qu'en maladie, ce ne soit pas au commencement. Ce qui fait que ce signe est bon, c'est que la jauneur des matieres marque que c'est la bile qui a chassé les Vers, & par conséquent que cette humeur étant dans sa force naturelle, peut réparer le vice des autres. Je dis la même chose

[*a*] *Hipp. Prænot. art.* 10.

des matieres, qui précédent la sortie des Vers.

Quand les Vers sortent seuls, dans une maladie, & que c'est par l'effort de quelque médicament, le signe est bon; nous remarquerons que c'est ainsi qu'est sorti le *Solium*, représenté dans la Planche 1. Il vint seul & sans aucun mélange d'excrément.

Les Vers.

Quant aux circonstances qui regardent les Vers mêmes, la premiere que nous avons rapportée, est s'ils sortent morts ou vivans, & c'est par celle-là que nous commencerons.

Morts ou vifs.

On ne sçauroit tirer de cette circonstance aucun prognostic, sans avoir égard à celles qui regardent l'état de la personne, & en cas que la personne soit malade, à celles qui regardent le temps de la maladie. Voici donc ce qui est à observer. Si la personne se porte bien,

il n'importe que les Vers soient morts ou vivans, parce qu'il est à juger, s'ils sortent morts, que c'est faute d'avoir trouvé assez de corruption pour vivre; & s'ils sortent vivans, que c'est pour chercher ailleurs la nourriture corrompue qu'ils ne trouvent pas. Si la personne est malade, il faut examiner les divers temps de la maladie, & sçavoir que dans le déclin du mal, les Vers peuvent sortir morts ou vivans sans rien préſager de mauvais, & cela pour les mêmes raisons que lorsqu'ils sortent du corps de ceux qui se portent bien; mais dans le commencement de la maladie, ou dans l'état, il en va tout autrement; car alors c'est toûjours un plus mauvais signe de les voir sortir morts que vivans, y ayant apparence, que c'est plûtôt le venin de la maladie qui les a tués, que la force de la chaleur naturelle qui les a chassés.

Entiers ou rompus.

Il n'arrive guère qu'aux Vers plats de sortir rompus, & même

ils ne viennent presque jamais autrement ; mais pourvu que la tête ne reste pas dans le corps, il n'en faut point tirer de mauvais augure, parce que ce qui est resté meurt bientôt, & est ensuite entraîné par les matieres, ou par quelque léger purgatif ; au lieu que quand la tête demeure, le Ver reprend de nouvelles forces, & croît toûjours. J'ai quelques-uns de ces Vers, où l'on voit manifestement par certaines marques, qu'ils ont été rompus, & qu'ils ont recrus à peu près comme les plantes qui repoussent à côté de l'endroit où on les a coupées.

Enfermés dans des envelopes.

S'ils sortent enfermés dans une envelope, c'est un bon prognostic, parce que d'ordinaire ils se trouvent tous ensemble dans ces envelopes, sans qu'il en reste aucun autre dans le corps : de maniere que quand ils sortent ainsi sur le déclin d'une maladie, on en doit bien augurer. Aussi remarque-t'on que les

Malades qui rendent de ces poches de Vers, pourvu que ce ne soit pas dans le commencement de la maladie, se rétablissent quelquefois plus promptement que ceux qui les rendent seuls & séparés. Un enfant de quatre ans réduit à l'agonie, & dès auparavant abandonné des Médecins, (a) rendit tout à coup par les selles, sans qu'on s'y attendît, une vessie de la grosseur d'une bale de Jeu de Paume, dans laquelle se trouverent des milliers de Vers; après quoi il se rétablit promptement. Il arrive quelquefois qu'au lieu de trouver plusieurs Vers dans ces envelopes, on n'en trouve qu'un, mais le signe n'en est pas toûjours plus mauvais pour cela, vû qu'il arrive souvent qu'un seul Ver produit d'abord cette envelope; & qu'après y avoir été enfermé seul quelque temps, il y engendre ensuite d'autres Vers, qui font cette fourmilliere qu'on y découvre: ensorte que quand il ne s'y en trouve qu'un, cela peut souvent venir de ce que le Ver n'y a pas été enfermé

(a) *Amat. Lusit. cent. 1. cur. 40.*

assez long-temps, pour y en engendrer d'autres. Benivenius (*a*) dit, qu'un Médecin étant tourmenté d'une grande douleur d'estomac, & faisant tâter par un de ses Confreres, l'endroit de sa douleur, rendit par le vomissement un morceau de chair fait comme une petite boule, dans lequel se trouva enfermé un Ver, comme une graine dans sa gousse, & dont la sortie lui procura une prompte guérison. Gabucinus (*b*) rapporte un exemple semblable d'une Dame de qualité.

Ces vessies sortent quelquefois sans renfermer des Vers, ce qui est un mauvais signe, à moins que le Malade n'ait rendu des Vers auparavant, ou n'ait pris quelque médicament qui puisse faire juger que si l'on n'a pas remarqué des Vers dans ses déjections, c'est qu'ils ont été tués dans le corps par l'action du médicament, & sont ensuite sortis en colle, & hors d'état d'être remarqués; car il faut observer ici

(a) *Beniv. cap. 88. de abditis.*
(b) *Gabuc. Comment. de Lumbr. Cap. 13.*

que quand ces corps membraneux, que le vulgaire appelle poches à Vers, sortent seuls ensuite d'un médicament propre contre les Vers, il est à juger que ces corps membraneux se sont rompus & déchirés par l'action du remede; que les Vers contenus dedans, étant fondus par la force du même médicament, sont sortis par les selles sans avoir figure de Vers; mais quand ces membranes sortent d'elles-mêmes sans être détachées par aucun médicament, il est à craindre que les Vers mêmes n'ayent percé la membrane, ne se soient répandus dans la capacité des intestins, & que cette membrane ne se soit séparée d'elle-même à force de vieillir, comme on voit de vieilles peaux se lever quelquefois de dessus les mains. Or, je dis qu'alors, le prognostic est mauvais, parce que c'est une marque que les Vers se sont engagés ailleurs dans les intestins; & qu'ayant eu assez de force, pour percer la membrane qui les renfermoit, ils peuvent faire des érosions dangereuses dans les parties où ils sont allés.

Ces corps membraneux ſont tiſſus par les Vers comme la toile de l'Araignée eſt tiſſue par l'Araignée, comme la coque du Ver à ſoie, eſt tiſſue par le Ver à ſoie, & comme les envelopes dans leſquelles on trouve les petits des Chenilles, ſont tiſſues par les Chenilles mêmes. Ces membranes, comme le remarque Hollier, (*a*) tiennent quelquefois toute l'étendue des inteſtins; enſorte qu'elles couvrent les extrémités des veines lactées, empêchent par-là le chyle d'entrer dans ces vaiſſeaux, & par conſéquent privent le corps de ſa nourriture, ce qui eſt ſouvent cauſe de la maigreur extraordinaire, où tombent ceux qui ont des Vers; de maniere que quand ces corps membraneux ſortent, le Malade en retire toûjours cet avantage, que les veines lactées n'étant pas recouvertes, la diſtribution du chyle n'eſt plus empêchée.

Quelquefois ces membranes s'engendrent ſans qu'il y ait des Vers dans les inteſtins; alors c'eſt toûjours un bon ſigne qu'elles ſortent

[a] *Hollier, de Morb. intern. Lib. 1. Cap. 54.*

de quelque maniere que cela se fasse, soit d'elles-mêmes, soit par l'action de quelque purgatif. Fernel (*a*) parle d'un Ambassadeur de Charles-Quint, qui après avoir été incommodé pendant six ans d'une tumeur, qui alloit depuis l'hypocondre droit, jusqu'à l'hypocondre gauche, & avoir tenté inutilement toutes sortes de remedes, rendit enfin, par le moyen d'un fort lavement, un corps dur & ferme de la longueur d'un pied, cave dans le milieu, que les Assistans prirent d'abord pour une portion des intestins, mais que le prompt soulagement du Malade, fit voir n'être qu'un corps étranger. Le même lavement fut réitéré, & le Malade rendit un autre corps membraneux comme le premier, après quoi il recouvra la santé. Paul Pereda (*b*) assure avoir vu une semblable membrane, laquelle avoit une aulne de long, & étoit d'une cavité à y mettre la main :

(a) *Fernel, de Morb. intestin. in initio.*
(b) *Petr. Paul Pereda. Schol. ad method. venand. Joann. Mich. Paschal. Lib. 7. c. 15.*

j'en

j'en conserve une qui a environ un tiers d'aulne, laquelle est faite comme un boyau, & a une cavité à y mettre le pouce. Elle a été rendue sans douleur, par M. ** demeurant chez M. de Ferrari, Avocat au Conseil, rue des Noyers, lequel m'envoya querir sur le champ. Celui qui l'a rendue se porte bien, & ce n'est pas la seule qui soit sortie de son corps. Ceux qui ont lu la vie de Jean Heurnius, sçavent ce qui y est rapporté de Juste Lipse, qui après une médecine fut délivré d'une longue & fâcheuse maladie, par la sortie d'un corps membraneux fait comme un intestin, & qui lui donna d'abord tant de frayeur, que sans Heurnius qui le rassura, il ne croyoit pas devoir compter sur un moment de vie.

Il ne faut pas oublier de remarquer qu'il arrive aussi quelquefois que ces membranes sont une portion des intestins rongés par quelque humeur âcre; signe très-dangereux dans les dyssenteries, & presque toujours mortel. Je conserve

dans de l'eau-de-vie une membrane de cette sorte, qui a été rendue dans une dyssenterie invétérée, sans que le Malade qui l'a rendue ait pu échaper par aucun remede.

Fondus ou entiers.

Les Vers du corps se fondent quelquefois de telle maniere après être sortis, qu'il n'en reste pas la moindre apparence; ce qui est souvent cause, selon la remarque de Monardus (*a*), que les Gardes voulant montrer aux Médecins les Vers qu'elles ont remarqués dans les déjections de leurs Malades, ne trouvent plus rien quand elles les cherchent. Lorsque cela arrive, c'est une marque que les Vers ne sont pas d'une substance forte, & qu'ainsi ceux qui restent dans le corps, céderont aisément à l'action des médicamens.

Quelquefois ils peuvent se fondre dans le corps-même par le moyen de certains remedes, & sortir ensuite tout en colle & en glai-

(a) *Monard. Epist. Lib. 4.*

res. Que les Vers se puissent ainsi fondre, l'expérience le fait voir, & voici un fait qui ne permet pas d'en douter. M. de Caën, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, m'a raconté qu'une Religieuse, qui presque tous les jours, un peu avant ses repas, vomissoit une grande quantité de Vers, le vint un jour consulter aux Ecoles de Médecine, où il étoit de visite avec feu M. Perreau de l'Académie des Sciences, Docteur de la même Faculté; que comme elle y fut arrivée, elle vomit en leur présence beaucoup de Vers: que M. Perreau en emporta quelques-uns dans une boëte, qu'il mit dans sa poche; que quand il fut arrivé chez lui, il trouva que ces Vers, réveillés par la chaleur de la poche, étoient plus vifs qu'auparavant: qu'alors il essaya divers remedes sur ces insectes, pour voir ce qui les pourroit tuer le plus promptement; & qu'ayant jetté de la glace sur quelques-uns, ceux là coulerent aussitôt en eaux, & disparurent presque dans le moment. Il rapporta ce fait

dans l'Académie des Sciences, comme une chose digne d'être remarquée, & M. Duhamel, membre célébre de cette Académie, m'a dit avoir été présent à ce récit.

La couleur.

Les Vers sortent ou rouges, ou blancs, ou jaunes, ou livides; les rouges sont d'un mauvais prognostic; parce que cette couleur dénote qu'ils se sont nourris de sang, & qu'ainsi ils ont fait érosion à quelque portion des intestins; ce qui ne sçauroit avoir que des suites fâcheuses.

Les blancs ne présagent ni bien ni mal, les jaunes & les livides sont d'un mauvais augure; car il faut remarquer que les Vers se teignent ordinairement de la couleur des choses, dont ils se nourrissent.

Les Chenilles qui viennent sur l'écorce des arbres, sont grises; celles qui mangent les herbes sont vertes; celles qui naissent sur les fleurs sont de diverses couleurs, selon la couleur des fleurs, où elles

ont pris naiſſance. Il en eſt ainſi des Vers du corps ; ceux qui ſe nourriſſent de ſang ſont rouges ; ceux qui ſe nourriſſent de chyle ou de pituite ſont blancs ; ceux qui ſe nourriſſent de bile ſont jaunes & livides. Or, comme la bile eſt une humeur que les Vers fuyent, & que cette bile eſt un baume, qui empêche toutes les autres humeurs de ſe corrompre, il eſt impoſſible que les Vers ſe nourriſſant de bile, ce baume ne ſoit corrompu & affadi ; & qu'ainſi le Malade n'ait tout à craindre, puiſqu'il n'y a point de corruption plus dangereuſe & plus difficile à corriger, que celles des choſes, qui ſervent à conſerver les autres.

Minces ou épais.

S'ils ſont fort gros, c'eſt une marque qu'ils n'ont pas manqué de nourriture ; & qu'ainſi la corruption ayant été fort grande, il eſt difficile qu'elle ne le ſoit encore, & que le Malade n'en reçoive du dommage, ſi on n'a pas ſoin d'évacuer promptement.

La groſſeur des Vers vient auſſi très-ſouvent de ce qu'ils en contiennent d'autres dans le ventre : ce qui ſe peut connoître en les ouvrant, ou en les écraſant. Quand cela eſt, le ſigne eſt encore plus mauvais, parce qu'il dénote une plus grande pourriture ; auſſi la plûpart de ceux qui rendent de ces ſortes de Vers, meurent peu après.

Amatus Luſitanus (*a*) parle d'une petite fille, qui rendit un Ver long & rond que l'on écraſa avec le pied, & du ventre duquel ſortirent auſſi-tôt pluſieurs autres Vers ; il ajoûte que la fille ne vécut pas long-temps après.

Panarolus (*b*) rapporte deux exemples de la même nature, l'un d'un jeune homme de ſeize ans, & l'autre d'un jeune homme de trente ; il dit que le premier devint hectique, & mourut après avoir rendu quatre mois auparavant, un Ver, dans le ventre duquel s'en trouva un autre enfermé : que le ſecond tomba dans une fievre tier-

(a) *Amat. Luſit. cent. 5. curat. 46.*
(b) *Panar. Penteceſt. 5. Obſerv. 50.*

ce, & mourut au bout de dix-sept jours, après avoir été délivré d'un semblable Ver. Nous avons rapporté dans le Chapitre III. Art. I. quelques exemples de Vers ainsi remplis d'autres Vers.

En grande, ou en petite quantité.

Quand ils sortent en grand nombre, le signe est bon & mauvais tout ensemble; il est bon, en ce que c'est toûjours autant de corruption de sortie, & mauvais en ce que ce grand nombre de Vers ne peut avoir été dans le corps, sans que quelques-uns ayent fait érosion aux intestins: je dis, ayent fait érosion, parce que quand les Vers sont en si grand nombre, ils s'affament les uns les autres, & que les plus affamés ne manquent guère de s'en prendre au lieu qui les renferme.

Après avoir parlé des moyens de se garantir des Vers, & avoir rapporté les prognostics qu'on peut tirer de la sortie de ces Animaux, il nous reste à marquer les reme-

des propres pour s'en délivrer. Nous observerons qu'entre ceux qu'on a coûtume d'employer pour cela, il y en a de bons, & de dangereux ; c'est pourquoi nous ferons un Chapitre exprès des remedes qu'il faut éviter, & un autre de ceux que l'on peut pratiquer avec succès.

CHAPITRE VIII.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.

IL y a bien de l'erreur sur le fait des remedes qu'on employe contre les Vers ; quelques Auteurs (*a*) conseillent le vinaigre pour les tuer, d'autres la poudre de Vers desséchés, d'autres de l'eau où a trempé du mercure, d'autres le mercure en substance, d'autres la poudre nommée, *Semen contra*, d'autres le tabac,

(*a*) *Perdulc. particul. Therap. Lib. III. cap.* 21.

d'autres

d'autres l'eau-de-vie, d'autres le sel, tous remedes dont il est bon de s'abstenir.

Le vinaigre ne tue pas toutes sortes de Vers, & il y en a qu'il fait revivre quand ils meurent, ainsi que nous le remarquerons dans le Chapitre neuviéme. D'ailleurs, ce que nous avons dit du vinaigre dans le Chapitre sixiéme, suffit pour faire soupçonner qu'il pourroit bien être plus favorable que contraire aux Vers.

La poudre de Vers desséchés fait rendre, je l'avoue, beaucoup de Vers quand on en use quelque temps, mais ce sont ceux qu'elle produits. Et comment n'en produiroit-elle pas, n'étant elle-même qu'un amas de semences à Vers? Ainsi il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à ce que les Auteurs nous disent à l'avantage de cette poudre, & à ce qu'en dit entr'autres Levinus Lemnius, qui en parle comme du meilleur de tous les remedes.

L'eau où le mercure a trempé est bonne contre les Vers; mais comme il en faut user plus d'une fois,

pour qu'elle faſſe ſon effet, il arrive que les parties ſubtiles du mercure, qui y ſont mêlées, offenſent à la longue le genre nerveux, & cauſent des tremblemens. J'ajoûte à cela que la plûpart des Malades, à qui j'ai fait prendre de cette eau, ſe ſont plaints à moi qu'elle leur laiſſoit des peſanteurs d'eſtomac, & des gonflemens très-incommodes.

Le mercure préparé que l'on prend en ſubſtance, s'appelle *Aquila alba*, ou mercure doux; on en donne ſix, ſept, huit, & juſqu'à vingt & trente grains, ſelon les âges & les tempéramens, dans quelque conſerve. Ce remede pris ſeul, peut cauſer le flux de bouche, étant ſouvent réitéré. Ainſi il eſt bon de le mêler avec quelque purgatif, autrement on doit l'éviter, ou du moins n'en pas faire un uſage familier, s'il n'y a quelque ſoupçon de Vers vénériens; car alors le mercure doux eſt à conſeiller.

Le Semen-contra eſt contraire aux Vers; mais il eſt en même temps contraire aux Malades; car

il échauffe considérablement, & peut causer des fiévres violentes. Quelques personnes disent que si l'on met de cette graine dans du pain chaud, elle y produit une fort grande quantité de Vers; ce pourroit bien être une fable. Je ne décide rien néanmoins là-dessus.

Pour ce qui est du Tabac, je ne prétends pas nier qu'il ne puisse être bon contre les Vers; mais s'il a quelque vertu contre cette maladie, c'est par un endroit, qui le rend en même temps très-dangereux; car il contient en lui-même un sel caustique si mordant, que ce sel consume même les chairs les plus dures qui s'amassent dans les ulcéres: ensorte que se mêlant avec la salive qui coule dans l'estomac, laquelle se mêle elle-même avec les alimens, il en passe une partie dans les intestins avec le chyle, & une autre se distribue avec le sang à tout le corps, d'où il arrive que quelque part que soient les Vers, il est difficile qu'ils échappent à l'action de ce sel, qui est porté par tout. Mais ce même sel, qui rend

le tabac bon contre les Vers, le rend en même temps pernicieux au corps ; car il picote si violemment les parties tendres & délicates, où il s'attache, qu'il les relâche & en dérange toute la tissure ; il excite aussi à la longue dans les nerfs, des mouvemens convulsifs, qui approchent fort de ceux de l'épilepsie ; ainsi que le remarque M. Fagon dans sa sçavante These sur le Tabac ; d'où je conclus que les maux que produit le tabac, quand on en use souvent, étant beaucoup plus grands que les avantages qu'on en peut retirer contre les Vers, on n'en doit point conseiller le fréquent usage dans cette maladie. J'ajoûte à cela avec le célébre Médecin que je viens de citer, qu'il y a dans le tabac un souphre narcotique encore plus dangereux que son sel. Ce souphre est de la nature de celui de l'opium, qui se dissout également dans l'huile, dans l'esprit, dans les sels, & dans l'eau ; ce qui n'arrive pas aux autres souphres. Le souphre du tabac étant donc de ce caractere, n'est pas plû-

tôt entré dans le corps, qu'il s'y dissout par le moyen de la lymphe, ou de l'esprit qu'il y rencontre ; & alors débarrassé des sels qui le lioient, ses parties branchues s'engagent les unes dans les autres, & causent des obstructions & des engourdissemens, qui ralentissent le cours des esprits animaux. Ainsi, selon la diverse disposition des corps, l'une de ces deux choses ne manque presque jamais d'arriver ; ou les sels piquans du tabac déchirent les parties, & en rompent la tissure, ce qui ne peut que hâter la ruine du corps ; ou les souphres narcotiques, dont il est composé, ralentissent le mouvement du sang, & par ce repos causent des apoplexies, & souvent, comme le remarque le même M. Fagon, des morts soudaines ou prématurées. Ce ne sont point ici des conjectures fondées sur des idées de Cabinet, ce sont des faits certains ; en voici un entr'autres qui mérite d'être remarqué.

En 1696. dans la rue S. Denis au Sépulchre, je traitois un Malade

qui tomboit souvent d'apoplexie ; après l'avoir traité quelque temps, sans qu'il reçut tout le soulagement que je m'étois promis, j'appellai en consultation M. de Saint-Yon, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, lequel ne trouva pas à propos de rien changer dans les remedes que j'avois prescrits, ni dans la méthode que je suivois. Je continuai donc, mais le mal s'opiniâtrant toûjours, comme le Malade prenoit beaucoup de tabac, je craignis que ce souphre narcotique n'agît trop sur lui, ou que ce sel à force de picoter les parties du cerveau, ne les tint trop relâchées ; & qu'ainsi, ou ce sel ou ce souphre, ne fût une des principales causes de la maladie. Je conseillai donc au Malade de se desaccoûtumer peu à peu du tabac, & de s'en abstenir ensuite absolument ; il suivit mon avis, & il n'eut pas été un mois sans en prendre, qu'il se porta mieux, ses attaques furent moins fréquentes & moins longues, & au bout de six mois il fut guéri.

Comme la These que M. Fagon

a donnée sur le tabac, fait voir au long tous les accidens que peut causer le fréquent usage de cette plante, j'ai cru que les Lecteurs seroient bien aises de trouver cette These dans ce Livre : Je l'ai traduite en François à la fin de ce Volume.

Bontekoé est du nombre de ceux qui recommandent le tabac contre les Vers ; il le regarde même comme un des plus surs moyens de prolonger la vie. Cet Auteur a toûjours des sentimens qui lui sont particuliers ; il outre les choses, jusqu'à dire que comme on doit continuellement respirer l'air, on doit aussi recevoir sans cesse la fumée du tabac, qui ne nous est pas moins utile, dit-il, que la respiration. Il ajoûte que les femmes doivent fumer aussi, & que d'ailleurs c'est un parfum si agréable, que ceux qui jugent des choses sans préjugé, le préferent à tous les autres. Ce discours est trop outré pour mériter qu'on le réfute, & il est assez digne d'un homme, qui ne fait pas difficulté d'avancer dans un autre endroit de son Ouvrage,

que la tempérance n'eſt pas une choſe ſi néceſſaire à la ſanté, & que quand on a mangé avec excès, comme la faim tarde davantage à venir, & qu'ainſi l'on prend moins d'aliment dans le repas ſuivant, il arrive qu'on n'en a pas trop pris pour tout un jour; après quoi il ajoûte, qu'à bien juger des choſes, l'intempérance n'eſt point nuiſible à la ſanté. (a)

Quant à l'eau-de-vie, comme elle eſt plus capable d'épaiſſir les humeurs, que de les faire circuler; elle ne ſçauroit être bonne contre les Vers: le principe eſt certain. Mais on doutera peut-être que cette eau ſoit telle que nous diſons, c'eſt-à-dire, qu'elle épaiſſiſſe les ſucs de notre corps, au lieu de les diſſoudre, & c'eſt ce qu'il eſt facile de prouver. Il eſt ſi peu vrai que l'eau-de-vie ſubtiliſe les humeurs, que ſi l'on en ſeringue ſeulement deux onces dans la veine jugulaire d'un Chien, on lui trouvera un moment après, les poumons remplis de grumeaux de ſang coagulé.

(a) *Bontekoé, Part. 3. Chap. 4.*

L'eau-de-vie épaissit la glaire d'œufs si l'on en tient quelques gouttes dans la bouche, elle coagule la salive, & la fait devenir comme en cole. Il y a dans l'eau-de-vie un acide dominant, qui fait même qu'elle arrête le sang des plaies: c'est donc une erreur de croire qu'elle subtilise les sucs de notre corps.

Au regard du sel, c'est le sentiment commun qu'il est bon contre les Vers; mais on se trompe. Les Poissons de mer sont attaqués de Vers comme ceux d'eau douce. Le fromage le plus salé n'en est pas exempt, témoin le plus fort gruyere, & le Rochefort. Ainsi ceux-là se trompent, qui pour se guérir, ou se préserver des Vers, mangent toutes leurs viandes extrêmement salées. Il seroit même facile de montrer que l'usage excessif du sel produit des désordres dans le corps, qui peuvent être très-favorables à la génération des Vers, mais cela nous écarteroit.

Il y a un autre remede dont j'ai vu quelques personnes se servir, si toutefois on peut l'appeller un re-

mede, c'eſt de boire de l'eau, dans laquelle ayent trempé des écorces vertes de noix : ce que je puis aſſurer de cette eau, c'eſt qu'elle n'a d'autre effet que de beaucoup échauffer, & qu'elle ne chaſſe du corps aucun Ver. La raiſon pourquoi on a cru qu'elle pouvoit tuer les Vers du corps, ou les chaſſer, c'eſt que ſi l'on en jette dans un jardin, on voit auſſi-tôt tous les Vers de l'endroit où l'on en a jetté, ſortir en foule, (*a*) ainſi que le rapporte Charles Etienne dans ſon Agriculture. Eraſme dans ſon Colloque ſur la Chaſſe, dit la même choſe ; (*b*) mais il ſe peut bien faire que ces Vers ſortent ainſi, plûtôt attirés que chaſſés par cette eau, & qu'ils viennent ſur terre, comme on les y voit venir lorſqu'il commence à pleuvoir, & comme on voit les Poiſſons ſauter au-deſſus de l'eau quand la fraîcheur de la nuit s'avance. On peut oppoſer que cette eau étant fort amere, il eſt à croire que lorſqu'elle fait ſortir de

(a) *Carol. Steph. Agricult. Lib. 3. Cap. 24.*
(b) *Eraſm. Colloq. in venat.*

terre les Vers, c'eſt plûtôt parce que les Vers la fuyent, que parce qu'ils la recherchent. Je réponds à cela que toutes les choſes ameres ne ſont pas contraires aux Vers, & encore moins à toutes ſortes de Vers, témoin l'abſynthe, dont la tige & les feuilles ſont toutes couvertes de petits Vers, ainſi qu'on s'en peut convaincre par le microſcope.

Mr Baglivi rapporte quelques expériences qu'il a faites ſur les Vers, leſquelles, ſelon lui, peuvent beaucoup ſervir à nous faire connoître l'inutilité ou le peu de force de certains remedes.

En 1694. à Rome, il prit des Vers vivans ſortis du corps d'un Malade, il en mit quelques-uns dans de l'eſprit de vin, où ils vécurent cinq heures entieres; il en mit d'autres dans du vin, d'autres dans une diſſolution d'aloës, d'extrait de chamædrys, & de tabac, & ils y vécurent neuf heures; il en mit d'autres le ſoir dans de l'huile d'amandes douces, & il les trouva en vie le lendemain matin, mais

languissans ; d'autres dans du jus de limon, & le jour suivant ils étoient encore fort vigoureux ; d'autres dans un vaisseau à moitié plein de mercure, & il les trouva vivans le lendemain, qui tâchoient de gagner le haut du vase. (a)

M. Rédy rapporte aussi plusieurs expériences de cette nature, par lesquelles il prétend prouver que la plûpart des remedes qu'on employe contre les Vers, doivent être évités, ou comme dangereux ou comme inutiles. Le sentiment commun est que l'aloës, la coralline, la thériaque, le mithridate, l'orviétan, & plusieurs autres médicamens desagréables, sont excellens contre les Vers : que le sucre au contraire, le miel, les fruits sont pernicieux dans cette maladie ; mais Mr Rédy soûtient (nous verrons si c'est avec raison,) qu'on se trompe en cela, & qu'il n'y a rien que les Vers fuyent davantage, que le sucre, le miel & les fruits. Pour le prouver,

(a) *Georg. Bagliv. de praxi medicâ ad veram observ. ration. revocand. Cap. 9. Art. de Lumbricis pueror.*

il rapporte diverses expériences qu'il a faites sur les Vers de terre, ne doutant point que ce qui est contraire à ceux-ci, ne soit également contraire à ceux du corps. Voici quelques-unes de ces expériences. (*a*)

Premiere Expérience.

Il mêla de la terre avec de la thériaque, & la mit dans un vaisseau de verre, puis il y jetta quatre Vers de terre, qui n'y furent pas plûtôt, qu'ils se cacherent dans la terre. Mr Rédy vingt-quatre heures après, ajoûta de la thériaque, les Vers demeurerent toûjours tranquilles; il augmenta peu à peu la dose pendant quatre jours, mais cela ne servit de rien, & les Vers n'en furent pas moins vigoureux. Il fit la même expérience avec du mithridate & de l'orviétan; elle ne réussit pas mieux. Après cela, dit Mr Rédy, dans quelle erreur n'est-on pas de

(a) *Francisci Redy, de Animalculis quæ in corporibus Animalium vivorum reperiuntur, Observationes.*

battre les enfans pour leur faire prendre de la thériaque ou du mithridate contre les Vers ? Il avoue néanmoins que si on met des Vers dans de la thériaque mêlée avec de l'eau, ils y mourront ; mais il prétend que ce n'est qu'à cause que le miel qui entre dans la thériaque, venant à se détremper, touche plus immédiatement le Ver ; & il avertit qu'il vaudroit bien mieux donner du miel tout pur aux enfans, que de leur faire avaler une aussi grande quantité de thériaque qu'il en faudroit, pour que le miel qui entre dans cette composition, pût produire dans le corps des Malades le même effet qu'il produit dehors.

Seconde Expérience.

Il délaya de bon miel d'Espagne dans un peu d'eau, & il y jetta quatre Vers qui y moururent en moins d'un quart d'heure ; il réitera la même expérience sur plusieurs autres, qui moururent presque tous en aussi peu de temps. Après cela,

dit-il, comment ose-t'on soûtenir que les choses douces nourrissent les Vers ; & pourquoi ne pas donner de l'eau miellée aux enfans qui ont des Vers, plûtôt que de leur faire avaler tant de breuvages amers qui les révoltent ?

Troisiéme Expérience.

Il mit des Vers de diverses grosseurs, dans de l'eau sucrée : les plus petits y moururent en une heure ; & les autres en deux. Mais ce qui fait bien voir, dit-il, combien le sucre est ennemi des Vers, c'est que si vous jettez sur un Ver, du sucre en poudre, le Ver meurt presque aussi-tôt. M. Rédy remarque ici que les sangsues craignent aussi le sucre, & que si on les met dans de l'eau sucrée, elles y meurent avant vingt-quatre heures.

Quatriéme Expérience.

Il jetta quatre Vers dans une dissolution d'aloës, & les y laissa vingt-quatre heures, après quoi il

les retira tout vivans, & les mit dans de la terre où il avoit mêlé de l'aloës, ils y vécurent plusieurs jours.

Cinquiéme Expérience.

Mâchez quelques morceaux de pommes, de poires, d'abricots, puis mêlez quelques Vers dans ce que vous aurez mâché, ils y mourront en peu d'heures.

Comme ces expériences ont été faites sur des Vers de terre, la conséquence qu'en tire Mr Rédy pour les Vers du corps, pourroit bien n'être pas assez juste ; il l'avoue lui-même : mais il dit sur cela, que comme on trouve plus aisément des Vers de terre, que des Vers du corps, il lui a été plus facile de faire sur ceux-là, ses expériences. Il en rapporte néanmoins quelques-unes qu'il a faites sur des Vers du corps ; & comme elles sont en cela même de toute une autre force que les autres, nous rapporterons (*a*) les principales.

(*a*) Nous avons déja rapporté tout cela dans le dix septiéme Journal de 1709, mais nous y répondrons ici.

1°. Des Vers du corps mis dans de l'eau froide, y ont vécu les uns soixante & les autres soixante & deux heures.

2°. Dans de l'eau où l'on avoit jetté une grande quantité de terre sigillée, ils ont vécu autant; la terre sigillée cependant passe pour être un bon remede contre les Vers.

3°. Dans de l'eau de fleur d'orange, & dans de l'eau-rose, ils sont morts en dix heures.

4°. Dans de l'eau sucrée, épaissie en consistance de julep, ils ne vivent pas plus de trois ou quatre heures.

5°. Si on les met dans du vin, ils y vivent quelquefois près de deux jours, au lieu que les Vers de terre y meurent presque d'abord.

6°. Dans de l'eau où l'on avoit broyé de la coralline, ils ont vécu plus de soixante heures, & dans une infusion d'aloës, plus de trente.

Voilà les expériences les plus considérables que Mr Rédy ait faites pour découvrir ce qui peut être contraire aux Vers; (*a*) mais ces ex-

(*a*) *Francisci Redy, de Animalculis quæ in cor-*

périences de Mr Rédy & celles de Mr Baglivi ne sont point aussi décisives qu'ils l'ont cru, pour la conclusion qu'ils en tirent. Car il se peut bien faire que certaines choses dans lesquelles on aura jetté des Vers sans qu'ils y meurent, ou qu'ils en soient contrariés, tuent ou contrarient néanmoins les Vers lorsqu'elles seront entrées dans le corps, parce qu'alors étant mêlées avec les sucs de l'estomac ou des intestins, elles peuvent par le moyen de ces sucs qu'elles rencontrent, acquérir une qualité contraire aux Vers. Le vin mêlé avec du lait, ou avec du bouillon, est à plusieurs de ceux qui aiment l'un & l'autre séparément, un breuvage insupportable. L'eau de pourpier tout de même, & plusieurs autres dans lesquelles nous voyons vivre si long-temps les Vers que nous y avons jettés, peuvent être contraires à ces Animaux, lorsqu'elles sont mêlées avec les différentes liqueurs qui se rencontrent dans l'estomac & dans les

poribus Animalium vivorum reperiuntur, Observationes.

inteſtins. De plus, par le mêlange de certains ſucs, qui ſeuls ne ſeront point contraires aux Vers, il peut ſe faire des fermentations capables de les chaſſer ou de les tuer. Jettez de l'huile ſur de la chaux, nulle ébullition: jettez-y de l'eau, il s'excite une fermentation violente. J'ajoûte à cela qu'à l'occaſion de certaines choſes avalées qui entrent dans les inteſtins, ces inteſtins ſont capables de pluſieurs mouvemens qu'ils n'auroient peut-être pas ſans cela. Or de ces mouvemens il peut y en avoir quelques-uns qui détachent les Vers adhérens aux membranes des inteſtins, & les chaſſent plus infailliblement que ne fait l'irritation de certains purgatifs, qui des corps même les plus remplis de Vers, ne chaſſent ſouvent aucun Ver, & qui ne purgent que les humeurs & les excremens.

De plus, les diſſolvans de l'eſtomac en agiſſant ſur les médicamens que nous avalons, en tirent des ſubſtances qui ſouvent ont une qualité toute autre que celle des médicamens d'où ils les tirent. Si l'on

met, par exemple, dans une dissolution d'aloës, des Vers de terre, ils y vivent long-temps, mais si on les jette dans un verre d'eau, où l'on mette seulement une goute d'huile d'aloës, on les voit sur le champ faire des contorsions incroyables, se battre les flancs avec les deux extrémités de leurs corps, puis tomber morts tout à coup au fond du verre; l'expérience est constante, je l'ai faite plusieurs fois. Cela posé, il n'est pas étonnant qu'une dose d'aloës, qui étant dissoute dans un peu d'eau, ne sera pas suffisante pour tuer, ni peut-être même, pour incommoder des Vers qu'on y jettera, puisse néanmoins étant avalée, tuer ou chasser les Vers qui seront dans le corps; il n'y a pour le comprendre, qu'à supposer une chose très-vrai-semblable, qui est que cette huile, ou autre substance équivalente, vienne à se séparer de l'aloës, par l'opération des dissolvans de l'estomac, laquelle surpasse en vertu toutes les opérations de Chymie.

Quant au miel & à l'eau sucrée, où les Vers meurent en peu de

temps, il y a tout lieu de croire que ces Insectes n'y périssent que parce qu'ils s'en enyvrent. Or quand on avale du miel, ou autre chose semblable dont les Vers s'accommodent, on n'en avale pas ordinairement assez, pour que ces Vers puissent s'en enyvrer & y être submergés : ils s'en nourrissent seulement. On dira peut-être qu'il n'y a qu'à avaler tant de miel que les Vers s'en enyvrent & s'y noyent. L'expédient seroit bon, s'il ne s'y agissoit simplement que de tuer ou de chasser les Vers ; mais il est aisé de voir qu'on ne pourroit, sans nuire à sa santé, avaler la quantité de miel qui seroit nécessaire pour que les Vers s'y noyassent dans notre corps. Voilà ce que j'avois à remarquer sur les remedes qu'il est à propos d'éviter ; passons à ceux qu'il est à propos de faire.

CHAPITRE IX.

Des Remedes propres contre toutes sortes de Vers du corps humain.

COmme les Vers du corps humain, ainsi que nous l'avons observé, ne naissent pas tous dans les intestins, mais que plusieurs s'engendrent ou résident dans la tête, dans le foie, dans le cœur, &c. nous partagerons ce Chapitre en deux Articles : Dans le premier nous marquerons les Remedes propres contre les Vers qui occupent d'autres parties que les intestins ; & dans le second, les remedes propres contre ceux des intestins.

ARTICLE PREMIER.

Remedes contre les Vers exentéraux, c'eſt-à-dire, qui ſont ailleurs que dans les inteſtins.

LEs Vers exentéraux ſe diviſent en cinq claſſes, comme nous l'avons vu ; ſçavoir, 1°. les Encéphales, proprement dits, puis les Rinaires, les Ophthalmiques, les Auriculaires & les Dentaires. 2°. Les Pulmonaires, les Cardiaires, les Sanguins, les Véſiculaires & les Elcophages. 3°. Les Cutanés ; ſçavoir, les Crinons, les Cirons, les Bouviers, les Soyes, les Talpiers & les Toms. 4°. Les Umbilicaux & les Vénériens. 5°. Les Oeſophagiens, & les Spermatiques.

Parmi les Vers de ces cinq claſſes, il n'y a que ceux de la premiere, de la ſeconde, de la troiſiéme, & de la quatriéme, qui ſoient nuiſibles au corps. Les autres, ainſi que nous l'avons remarqué plus haut, ſont regardés comme amis du corps, &

pour cette raison, n'ont pas besoin de remedes; c'est pourquoi nous ne les comprendrons pas ici.

Remedes contre les Vers Encéphales.

Les Encéphales proprement dits, c'est-à-dire, qui s'engendrent dans le cerveau, ou sur ses membranes, sont très-difficiles à chasser, vu qu'ils ne peuvent sortir par le nez, qui est la seule issue qu'ils pourroient avoir, s'ils en avoient quelqu'une. D'un autre côté, si par l'effet de quelque remede, ils viennent à mourir dans la tête, ils n'y peuvent causer qu'une corruption capable de tuer les malades. Ainsi de quelque maniere que l'on considere la chose, ce mal est d'une difficile guérison; je dis difficile, car absolument parlant, il n'est pas incurable, & Schenckius (*a*) prétend qu'un excellent remede contre ces Vers est le vin de Malvoisie dans lequel ont bouilli des raiforts. On en donne au malade une suffisante quantité à jeûn.

(*a*) *Schenck. lib. 2. Observ. Medic. de capit. dolor. observ. 4.*

Nous

Nous avons parlé de ce remede dans l'Article premier du Chapitre troiſiéme ; de ſçavoir comment ce vin ou autre remede quel qu'il ſoit, peut tuer le Ver, ſans que le cadavre de cet inſecte cauſe dans le cerveau aucune corruption mortelle, c'eſt ce qui eſt très-difficile.

Contre les Rinaires.

Les Rinaires, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont dans la racine du nez, peuvent être chaſſés par des errhines : le ſuc des feuilles de Bétoine tiré par le nez eſt bon pour cet effet, la poudre de Bétoine, & celle de la plante nommée par les Botaniſtes *Doronicum plantaginis folio*, ſont encore de bons remedes dans cette occaſion, étant pris par le nez. Le *Doronicum plantaginis folio*, eſt rare, & il faut prendre garde de s'y laiſſer tromper. Comme j'en ai une grande quantité que j'ai cueillie moi-même aux environs de Plombiere, où elle croît en abondance dans les prairies ; j'en ai fait diverſes expériences, & je puis dire qu'il n'y a

point de ſimple qui ſoit ſi bon que celui-là pour dégager ſans émotion, le cerveau par le nez. On peut mettre la fleur de cette herbe dans le nez, ſoit fraîche ou ſéche, comme l'on veut; une pincée ſuffit. Elle décharge beaucoup de pituite, non-ſeulement par le nez, mais encore par la bouche, & elle ſoulage conſidérablement le cerveau. On n'en ſçauroit trop conſeiller l'uſage aux perſonnes replettes, & à celles que la pituite incommode.

L'huile, & ſelon quelques-uns, le tabac, ſont ſpécifiques contre ces ſortes de Vers.

Il faut ſe rappeller là-deſſus les deux hiſtoires que nous avons rapportées depuis la page 75. juſqu'à la page 88. On y voit de quelle maniere ont été chaſſés deux Vers Rinaires du nez d'une femme, l'un par du tabac, & l'autre par de l'huile.

Voici ces deux faits en abregé; 1°. cette femme dont il eſt parlé dans la premiere hiſtoire, rendit ſon Ver après avoir mis inutilement en uſage pendant quatre années tou-

tes sortes de remedes, excepté le tabac, qu'elle s'avisa de prendre au bout de ces quatre années, & dont elle usa l'espace d'un mois. Elle le prit en poudre par le nez, & à peine le mois fut-il fini, qu'ayant un matin éternué avec effort, elle moucha son Ver, qui sorti tout roulé en pelotton. Voyez la page 75. où la chose est contée au long.

2°. Cet Officier dont il est parlé dans la seconde histoire, rendit le sien par le moyen de quelques goutes d'huile d'amandes douces qu'il se fit verser dans l'oreille gauche, où son Ver, quoique logé dans le nez, lui causoit un bourdonnement considérable, ce qui ne laissoit pas soupçonner au malade, d'avoir un Ver dans le nez.

Nous avons rapporté après un habile Physicien, page 87. de quelle maniere ce Ver étant dans le nez, a pu être chassé par un remede insinué dans l'oreille. L'explication est méchanique, & peut beaucoup servir dans la pratique de Médecine, nous y renvoyons.

Contre les Auriculaires.

Quant aux Vers des oreilles, ce ſont de bons remedes pour les tuer ou pour les chaſſer, que le jus d'oignon, ou quelques goutes de vieille urine, mêlée de miel, ou comme l'enſeignent Dioſcoride, Galien & Aetius, un peu de ſuc de Calamenthe : le lait de femme ſeryngué dans l'oreille eſt encore très-bon pour les faire ſortir : la fumée des choſes ameres, reçue par le nez & par la bouche ſont auſſi de bons ſecours. Salmult rapporte (*a*) que ces fumées firent ſortir un jour à un malade onze Vers par les oreilles. On peut faire des parfums avec la ſemence de Juſquiame & la cire, réduites en petites bougies, qui étant jettées ſur les charbons, rendent une fumée excellente contre ces Vers : on l'introduit dans les oreilles, par le moyen d'un petit entonnoir.

Mais pour bien juger de ce qui peut réuſſir contre les Vers des oreilles, il faut examiner ce qui peut

[*a*] *Salmult. cent. 2. obſerv. 39.*

réüſſir contre les perce-oreilles lorſqu'il y en eſt entré quelqu'un : il ſe préſente ſur cela une expérience qui ne ſçauroit être trop conſultée. Le perce-oreille n'entre dans l'oreille, & ne s'y plaît quand il y eſt entré, que parce qu'il y eſt attiré par le ſuc même qui ſe trouve dans l'oreille; & le Ver qui eſt produit dans l'oreille ne s'y produit non-plus & n'y demeure, que parce que l'humeur contenue dans l'oreille leur eſt favorable. Ainſi ces deux ſortes de Vers peuvent être regardés comme de même nature par rapport à ce qui peut réüſſir pour les faire ſortir de l'oreille. Cela poſé, voici l'expérience dont il s'agit. On y trouvera en l'examinant dans toutes ſes circonſtances, une leçon fidéle de ce qu'il eſt à propos de faire ou de ne faire pas contre les Vers Auriculaires.

En 1723. au mois de Mars, dans le Bourg de Domard, Diocèſe d'Amiens, un jeune Garçon (*a*), âgé

(a) Lettres ſur des Perce-oreilles, par M. de Savoye, Curé de S. Ouen, imprimées à Paris. Premiere Lettre en 1725. Seconde Lettre en 1726. Troiſiéme

alors de neuf ans, fils de M. Laffite, Maître Chirurgien du lieu, se plaignit d'un mal d'oreille, & dit qu'il croyoit avoir senti entrer, étant couché sur l'herbe, quelque petite bête dans son oreille droite.

Peu de jours après on en vit sortir un de ces insectes qu'on nomme perce-oreilles, & quelques autres jours après, il en sortit successivement jusqu'à quarante. Le pere de l'enfant surpris d'un tel évenement, se mit à chercher quelle pouvoit être sur la terre la nourriture de ces insectes, & il trouva qu'ils aimoient beaucoup une certaine pomme douce. Instruit de cela, il mit de temps à autre à cet enfant dans l'orifice de l'oreille, de petits morceaux de cette pomme, ce qui parut avoir quelque succès, mais les Vers ne délogeant pas assez vîte, il voulut chercher quelque autre

Lettre en 1728. Quatriéme Lettre en 1731. chez Guillaume Cavelier, au Palais; Guillaume Cavelier fils, rue S. Jacques; la Veuve Pissot, Quay de Conti; Jean de Nulli, au Palais.

Mercure d'Août 1725. pag. 1761.
Mercure de Juin 1726. pag. 1355.
Mercure de Septembre 1728. pag. 2000.
Mercure de Janvier 1731. pag. 58.

moyen. Il consulta pour cela les Livres de sa Profession, & n'y trouvant rien qui lui convînt, il prit le parti de consulter les Médecins d'Amiens & d'Abbeville. Les uns lui ordonnerent d'introduire dans l'oreille de son fils, l'huile d'amande douce, l'huile de cumin, l'eau-de-vie; les autres, d'y seringuer l'eau de mercure, avec l'huile de térebenthine. Il suivit ce dernier avis, & dès le lendemain, il vit avec étonnement sortir cinq de ces insectes par l'oreille gauche; car auparavant ils ne sortoient que par la droite. L'enfant en rendit ensuite plusieurs autres, après quoi il fut huit à neuf mois sans ressentir aucune douleur, & sans rendre aucun Ver, mais depuis la fin du mois de Mai 1725. jusqu'au 24. Juillet de la même année, il en rendit indistinctement par l'une & par l'autre oreille, au moins cent vingt.

Les douleurs dont le jeune garçon se plaignoit alors, & qui ne duroient qu'un moment, se faisoient sentir, ainsi qu'il le désignoit, le long des muscles cretaphyles, jus-

qu'à la future coronale, auſſi-bien qu'à la ſurface coronale, depuis la future juſqu'à la racine du nez. Il étoit d'une bonne ſanté, & d'une complexion plus forte que les autres enfans de ſon âge. Il avoit eu cependant deux foibleſſes depuis ces jours-là, ſans perdre la raiſon, & ſon teint devint plus blanc qu'il n'étoit auparavant.

Le pere de l'enfant tenta enſuite un nouveau remede, qui fut de ſeringuer dans les oreilles de ſon fils, une expreſſion d'amers. Ce remede fit d'abord peu d'effet, mais M. Laffite, (c'eſt le nom du pere) ne voulant point y renoncer, crut devoir le fortifier par de nouveaux amers, & y faire entrer une doſe d'eau de mercure. Il en fit l'épreuve le premier Octobre 1725. & l'ayant continuée pendant ſix jours, lui & ſa femme virent ſortir des oreilles de leur enfant pendant ces ſix jours, quatre-vingt-deux Perce-oreilles, outre pluſieurs autres qui furent trouvés dans ſon lit; & il ne ſe paſſa preſque aucun jour, juſqu'à la fin de l'Automne, qu'il n'en ſortît de

temps à autre, & même pendant l'Hyver.

Au reste, parmi le grand nombre de ceux qui sortirent en différens temps des oreilles de ce malade, il s'en trouva plusieurs qui étoient une fois plus gros que ceux qui se trouvent ordinairement sous les pots de fleurs, & dans les coins des fenêtres.

Un de ces gros Perce-oreilles l'ayant fait beaucoup souffrir pendant huit ou neuf heures, avant que d'arriver à l'orifice de l'oreille, où il parvint ensuite, le jeune homme le voulut prendre, & en le prenant, il se sentit violemment piqué à un doigt, ce doigt s'enfla à l'instant, & il s'y forma du pus. Une autre circonstance remarquable, c'est que ces insectes sortoient des oreilles en reculant, & faisoient d'abord paroître leur fourche ou croissant de derriere.

Le remede tiré des amers & l'eau de mercure ayant ensuite paru trop forts à l'enfant, qui ne pouvoit plus les supporter, le pere eut recours à d'autres moyens. Un Prêtre du voi-

sinage lui conseilla l'huile de chenevis, mais avant que d'en seringuer dans l'oreille, on voulut en éprouver la vertu sur plusieurs de ces insectes qui étoient sortis vivans, on en toucha plusieurs avec cette huile, & ils moururent sur le champ. Après une telle expérience on seringua de l'huile en question dans les oreilles de l'enfant, & il en sortit plusieurs Perce-oreilles morts; mais soit que l'huile de chenevis ne pût se répandre dans tous les *sinus*, où ils se trouvoient renfermés, ou qu'elle ne soit pas aussi mortelle, qu'elle parut l'être d'abord par l'expérience que l'on fit, la source n'en tarit point. Ce qui obligea de souffler dans les oreilles de cet enfant de la fumée de tabac & de souffre. Mais ce remede ne fut pas plus efficace que les autres pour exterminer absolument ces insectes, qui se multiplioient sans fin. On s'avisa donc d'un autre expédient, qui fut d'appliquer aux oreilles des morceaux de poires de bon chrétien, pour attirer ces insectes; & voici quel fut l'évenement de ce remede. Les Perce-

oreilles venoient pendant la nuit manger ces morceaux de poires, puis rentroient si subtilement dans les oreilles, qu'il n'étoit pas possible d'en attraper aucun, quelque mesure que l'on prît pour cela. Enfin soit que le conduit par lequel ils sortoient & ils rentroient auparavant fût depuis devenu calleux, ou que par quelque autre cause, ils fussent moins susceptibles de sentiment, il y avoit déja long-temps que l'enfant ne les sentoit plus ni sortir ni rentrer. Ce jeune homme, qui l'année de devant souffroit peu, souffrit ensuite beaucoup, & éprouva une insommie presque continuelle. Depuis le commencement du Printemps, le nombre de ces petits animaux s'augmenta de plus en plus. Mais voici un évenement bien extraordinaire, l'enfant s'étant fait par une chute une contusion sur le sourcil gauche, cette chute ouvrit un nouveau chemin aux Perce-oreilles, & il en sortit plusieurs par le nez.

L'Historien de ces faits est M. de Savoye, alors Curé de S. Ouen,

& Doyen Rural de Vignacourt. Ils sont outre cela, certifiés dans le même-temps par les Officiers de la Baronnie de Domard, qui en ont été témoins oculaires (a). Il y a plusieurs réflexions à faire sur cette Histoire qui n'est pas encore finie, & dont nous rapporterons la suite quelques pages plus bas. Ces réflexions regardent les remedes que nous venons de rapporter, & qui furent employés pour chasser les Perce-oreilles, dont il s'agit.

Les amers, dit-on dans cette Histoire, ayant fait d'abord peu d'effet, on crut devoir les fortifier par de nouveaux amers, & alors on vit sortir pendant six jours quatre-vingt-deux Perce-oreilles, outre plusieurs autres qui se trouverent dans le lit de l'enfant.

REMARQUE.

On ne peut douter que les Perce-oreilles n'aiment l'amertume, puisque le dedans des oreilles étant enduit, comme il est, d'un suc amer,

[a] Mercure d'Août 1725. & de Juin 1736.

qui eſt ce qu'on appelle *Cerumen*, ſe plaiſent dans les oreilles. Cela poſé, il eſt à croire que les amers qu'on ſeringua dans les oreilles de l'enfant, n'en firent ſortir les Perce-oreilles que parce que ces animaux accoururent à l'amertume qu'on leur préſenta ; enſorte que ſi cette amertume leur avoit été contraire, elle les auroit plûtôt obligés à s'enfoncer davantage dans l'oreille qu'à en ſortir. Il faut faire le même raiſonnement de tous les Vers qui ſe trouvent dans les oreilles. Ils ne s'y plaiſent que parce qu'ils aiment l'amertume qui y eſt ; ainſi pour les attirer dehors, il faut leur préſenter des choſes ameres, comme celles qu'on préſenta à ces Perce-oreilles. Il eſt vrai qu'on dit dans la rélation, qu'ils ſortoient en reculant ; ce qui pourroit d'abord faire croire qu'ils ſortoient ainſi pour éviter les amers, bien loin d'y accourir. Mais il y a bien plus d'apparence, qu'inondés de ces amers qu'on leur lançoit avec force, ils ne ſe tournoient de la ſorte, que pour défendre leur tête contre l'abondance & la violence de

l'injection, & mieux goûter par ce moyen la liqueur qu'ils recevoient. On n'a point marqué quels étoient ces amers qu'on seringua ; on dit en général que c'étoit une expression d'amers qu'on seringua dans les oreilles, ce qui n'est pas assez dire : mais pour suppléer à ce silence, nous croyons pouvoir avancer ici une chose qui surprendra sans doute quelques personnes, mais qui ne laisse pas d'être aussi propre dans le cas dont il s'agit, pour attirer dehors les Vers des oreilles, qu'aucun autre remede que ce puisse être. C'est de faire un onguent avec un peu de fiel de bœuf, de cire jaune, & de beurre, & d'enduire de cet onguent l'entrée de l'oreille ; c'est une composition qui imite l'enduit nommé cerumen, dont l'oreille est revêtue en dedans, & par cela même elle ne peut, pour les raisons que nous avons alleguées ci-devant, qu'être capable d'attirer les Vers. Du fiel de bœuf pour attirer les Vers ! Quel remede, bon Dieu, s'écrieront là-dessus certainesgens. Il est vrai que la chose paroît extraordinaire, puis-

que le fiel de bœuf appliqué sur le nombril des enfans qui ont des Vers dans les intestins, suffit quelquefois seul pour chasser du corps ces animaux ; mais il faut considerer que ce qui est contraire aux Vers contenus dans les boyaux, ne l'est pas pour cela à tous les autres, & que les Vers Auriculaires se nourrissant comme ils font dans un lieu plein d'un suc amer, & s'y trouvant bien, ne peuvent être contrariés par un remede qui a de l'analogie avec le suc amer de l'oreille, mais qu'au contraire ils doivent être attirés par là, comme par un appas : ainsi c'est une bonne méthode à suivre, pour faire sortir les Vers Auriculaires, que de frotter legerement l'entrée de l'oreille, avec l'onguent que nous venons de décrire.

Quant à l'huile de chenevis que l'on seringua dans les oreilles de l'enfant, comme cette huile contrarie plus que toute autre les Vers des oreilles, la bonne méthode dans ces occasions seroit de tirer l'huile par le nez ; elle s'insinueroit dans l'oreille par le tympan, où il y a

une ouverture qui communique au nez, ainsi que nous l'avons remarqué pag. 75. 83. 84. parlant d'un Ver sorti par le nez, & elle chasseroit par ce moyen, ces insectes de l'oreille, l'huile leur étant contraire ; mais de la seringuer dans l'oreille, c'est le moyen de les faire fuir jusques dans le nez. Aussi dit-on dans cette histoire que les Perce-oreilles, après qu'on eut seryngué l'huile dans l'oreille, n'en sortirent pas aussi abondamment qu'on s'y attendoit, & que ceux qui sortirent, étoient la plûpart morts. On ajoute dans la même relation, que l'enfant s'étant fait en tombant une contusion sur le sourcil gauche, les Perce-oreilles sortirent alors en partie par le nez. Ce qui confirme la remarque que nous venons de faire touchant l'ouverture qui communique du tympan au nez.

Au reste, il faut éviter de faire mourir les Vers dans le nez ou dans l'oreille, lorsqu'on peut les en faire sortir vivans, car leurs cadavres causeroient une pourriture dangereuse. Il n'en est pas de même des Vers

Vers des inteſtins, on en voit aiſément la raiſon. Au reſte, les Perce-oreilles dont il s'agit, ayant été produits par le premier qui entra dans l'oreille de cet enfant, & qui s'y donna famille, il n'eſt pas étonnant que pluſieurs d'entre eux fuſſent devenus plus gros que les Perce-oreilles ordinaires, vu l'abondante nourriture que dès qu'ils furent éclos, ils trouverent dans cet endroit. Mais ce n'eſt pas la principale réflexion qu'il y a ici à faire. La plus importante, eſt que ces Vers étant nés dans l'oreille de l'enfant, ce n'étoient plus de Vers étrangers, mais de véritables Vers Auriculaires; enſorte que les remedes qui ont réuſſi à les faire ſortir, doivent être regardés comme de véritables remedes contre les Vers des oreilles; & que ceux qui n'y ont pas réuſſi, doivent au contraire, être regardés comme des remedes à éviter contre les Vers Auriculaires.

Il ſe préſente ici une grande difficulté ſur la ſortie de ces Perce-oreilles, qui d'abord ſortoient par

l'oreille gauche, & dont cinq sortirent ensuite par l'oreille droite. Quel passage ceux-ci purent-ils trouver de l'oreille gauche à l'oreille droite ? Il y a lieu de croire que l'huile de térébenthine chassa d'abord ces cinq Vers dans le nez, par la petite ouverture que nous avons dit être au tympan de l'oreille, & avoir communication avec le nez. 2°. Que ces Vers étant dans le nez, s'enfuirent de-là dans l'oreille gauche, par l'ouverture du tympan de cette oreille ; ouverture à la vérité bien petite, mais qui peut sans doute prêter, s'élargir dans le corps vivant, lorsqu'un Ver vient à la picoter & à faire effort pour y entrer. L'on fit fort mal de seringuer cette huile de térébenthine dans l'oreille. C'est dans le nez qu'il la falloit glisser ; & il n'y a pas d'apparence, en considérant la structure du nez & de l'oreille, que si on s'y étoit pris de la sorte, aucun Perce-oreille eût passé à l'oreille gauche, & qu'ils ne fussent tous sortis par l'oreille droite, jusqu'au dernier, pourvu qu'on eût continué quel-

ques jours à insinuer de cette huile dans le nez. Au reste l'explication que nous avons donnée de la sortie de ces Insectes par l'oreille gauche, en les faisant passer d'une oreille à l'autre par l'entremise du nez, au moyen de l'ouverture du tympan ; cette explication, dis-je, n'en exclud pas une autre, qui paroît assez naturelle ; sçavoir, que ces Insectes qui sortirent par l'oreille gauche, y étoient entrés par dehors, après être sortis de l'oreille droite, & s'être dispersés alors autour de la tête du Malade ; d'où ensuite, ils s'étoient insinués dans l'oreille gauche. Cette explication paroît assez vraisemblable. Nous avons encore à rapporter quelques endroits de cette Rélation, qui ne sont pas d'une petite conséquence pour ce qui concerne la pratique de la Médecine.

Suite de la Rélation ci-dessus.

En 1727. le pere du jeune homme, de l'oreille duquel il sortoit toûjours une grande quantité de

Perce-oreilles, s'aviſa de faire prendre à ſon fils, matin & ſoir, pendant quinze jours de ſuite, un bol fait avec ſept grains de mercure doux & autant de diaphorétique minéral incorporés dans de la gelée de groſeille ; ainſi ce fut par jour, quatorze grains de mercure doux, ce qui monta à deux cens-dix grains.

Ces bols mercuriels chaſſerent une grande quantité de Perce-oreilles ; mais le Malade tomba dans un état déplorable. Son corps devint couvert d'abſcès, & dans des parties dangereuſes, ce qui détermina le ſieur Laffite, pere du Malade, à renoncer à un tel remede.

Mr de Savoye, en parlant de cet inconvénient, dit que le Malade n'obſervoit point le régime convenable en tel cas ; qu'au contraire tantôt il mangeoit un gros chanteau de pain, tantôt de la viande ou des fruits, à l'inſçu de ſon pere & de ſa mere. Il ajoûte que non-ſeulement on ne put compter le nombre complet des Perce-oreilles qui ſortirent de la tête de ce jeune

homme, pendant l'année 1727. mais que le nombre en a été encore plus considérable dans l'année 1728. Le sieur Laffite & sa femme déclarent qu'ils en ont vu sortir 62. le 30. Juillet de la même année, & que la veille il en étoit sorti plus de 20. Ce qui doit plus étonner, c'est qu'il y avoit déja plus de cinq ans, que le jeune homme étoit travaillé de ces Insectes. Il en sortoit peu l'hyver, mais le mois de May ils recommencoient à se montrer, & ne cessoient de paroître qu'à la fin de Novembre. Ils ne sortoient pas tous les jours, mais il étoit rare qu'une semaine, ou au plus, une quinzaine se passât sans qu'il en sortît. Ils étoient la plûpart fort gros, & plus gros que les Perce-oreilles ordinaires. Depuis deux ans le Malade ne les sentoit plus, ni quand ils sortoient, ni quand ils rentroient. Au reste il n'étoit point sourd, & il se portoit d'ailleurs assez bien. Il avoit toûjours grand appétit, mais son teint pâlissoit beaucoup, & l'on croyoit voir en lui, comme un commencement de stupidité.

Quoiqu'il souffrît beaucoup en Eté, il souffroit encore plus en Hyver, & son pere crut le perdre l'Hyver de 1727.

Ce jeune homme, qui pendant cinq à six ans avoit été tourmenté de ces Perce-oreilles, engendrés successivement dans sa tête, & sortans tantôt par les oreilles, tantôt par le nez, s'est trouvé en 1730. parfaitement guéri, & cela par un pur effet du hasard; s'il faut s'en fier là-dessus, aux conjectures. Le jeune homme s'étant trouvé au mois de Janvier 1730. dans la maison d'un des amis de son pere, où l'on buvoit de l'eau-de-vie, boisson familiere dans ce lieu-là, sur-tout parmi les petites gens; on lui en fit boire plusieurs coups, qui lui porterent à la tête. On vit peu après sortir de ses oreilles, une quantité prodigieuse de ces Perce-oreilles, & depuis ce temps-là, jusqu'à la fin d'Avril, qu'il en rendit un qui étoit apparemment le seul qui restoit: il n'en est plus sorti. Ses cheveux qui étoient bruns dans leur longueur, & blancs aux extrémi-

tés, reprirent une couleur égale.

Toute cette Rélation eſt atteſtée par un grand nombre de témoins.

Remarques ſur la ſuite de cette Rélation.

Le mercure doux que le ſieur Laffite Chirurgien, fit prendre à ſon fils, ne convenoit point en ſi grande doſe, & pendant un ſi grand nombre de jours. On ne doit attribuer les abſcès qui couvrirent le corps du Malade, qu'à la fonte extraordinaire que le mercure doux donné en ſi grande quantité, produiſit dans les humeurs. Si l'on avoit mêlé ce mercure avec quelque purgatif pour entraîner par bas ces humeurs, à meſure que le mercure les auroit fondues, il ne ſeroit point ſurvenu d'abſcès; mais de le mêler avec le diaphorétique minéral ſeul qui pouſſe les humeurs à la circonférence, on ne pouvoit prendre un meilleur moyen pour cauſer les abſcès qui ſurvinrent.

Deux cens dix grains de mercure doux donnés en deux ſemaines à un jeune homme de quinze

ans, pour lui faire sortir des Vers qu'il a dans les oreilles, la dose est exorbitante.

Quant à l'eau-de-vie dont on fit boire plusieurs verres au jeune homme, & qui l'enyvra, c'est une grande question, si l'on doit attribuer à cette yvresse, la guérison dont il s'agit. En cas que cela soit, la guérison est singuliere : mais il seroit dangereux d'en faire des essais.

Contre les Dentaires.

Le meilleur remede contre les Vers des dents, est de tenir les dents propres, de se les laver tous les matins, & après les repas, & s'il y a des croutes sur les dents, d'ôter ces écailles, ou avec un fer, ou avec quelques gouttes d'esprit de sel dulcifié, qu'on met dans un peu d'eau. La racine de plantain mâchée est encore un bon remede, aussi-bien que l'aloës & la myrrhe, mêlés avec un peu de miel, & appliqués à l'endroit où l'on sent du mal à la dent, la douleur cesse pour

pour long-temps, & même ne revient plus si on a soin de réitérer quelquefois le même remede. Quelques Auteurs conseillent de bruler des graines de Jusquiame, & d'en faire aller la fumée aux dents: ils disent qu'on voit sortir aussi-tôt de la bouche, des Vers, que cette fumée emporte; mais ce fait est une pure fable. Foreſtus (*a*) écrit que ces prétendus Vers ne sont qu'une apparence de Vers, laquelle se voit toûjours dans la fumée de la graine de Jusquiame. J'ai voulu en faire l'essai, & je n'ai point vu cette apparence de Vers. Foreſtus a sans doute rapporté le fait sans l'avoir éprouvé; mais ce qui me surprend, est qu'un autre Auteur assure en avoir fait l'expérience, & avoir vu effectivement ces Vers. Voici comment il s'explique: »Souvent les mains demangent fort à »cause de petits cirons & tignes »qui s'y nourrissent, & causent ce »prurit. Pour les faire choir, j'ai »vu prendre de la graine de cette

(a) *Foreſt. de Ægritud. dentium, Lib.* 14. *Observ.* 7. *in Schol. pag.* 96. *columnâ secundâ.*

» herbe, que pour l'amour de cela
» ils nomment tignée, c'eſt la ha-
» nebane ou juſquiame, qui a de
» petits godets pleins de petits
» grains, & on en uſoit de cette
» façon. Ayant des charbons allu-
» més en un réchaud, & tout au-
» près un baſſin plein d'eau; on jet-
» toit cette graine ſur le feu, & on
» mettoit les mains à la fumée,
» puis après que l'on les avoit te-
» nues aſſez à cette fumée, on les
» trempoit en l'eau froide, & in-
» continent paroiſſoient en la ſu-
» perficie de l'eau une infinité de
» Vermiſſeaux, & diſoit-on affir-
» mativement, que ces Vers étoient
» les tignes qui étoient ſorties de
» la peau. Quand j'eus bien conſi-
» déré cet effet, & vu de près les
» mains, où il n'y avoit aucune ap-
» parence que cela fût avenu, je fis
» tant que je découvris la fineſſe.
» Je pris une petite piéce de bois,
» que je mis à cette fumée de juſ-
» quiame, puis je la trempai en
» l'eau, & il en ſortit auſſi des Vers
» tout de même que l'autre fois: j'y
» préſentai auſſi une pantoufle, une

» piéce de fer, & plusieurs autres » choses, qui toutes enfin rendoient » le même effet; car ayant mis ma » main, où je ne sentois aucune in- » commodité, je vis qu'il en sortoit » autant que de celle de ceux qui » étoient tourmentés de demangeai- » son : je pris résolution que ceci » étoit une imposture, & cepen- » dant je concluds que ces grains » étant en fumée, il y avoit en icelle » une humeur crasse prête à se con- » geler, qui se géloit à la froideur » de l'eau, & qu'ainsi il sembloit » que ce fussent tignes.

Nous avons remarqué plus haut que le meilleur remede contre les Vers des dents, est de se tenir les dents propres, & de se les laver tous les matins; nous ajoûterons ici qu'on ne sçauroit mieux faire que de se les laver avec quelques cuillerées de cette eau de fougere que je fais préparer contre les Vers. Elle ôte toute la pourriture des dents, les empêche de se gâter, & les affermit. Il est vrai qu'elle laisse alors pour quelques momens un peu d'amertume sur la langue, mais

on eſt bien dédommagé de ce petit inconvénient par le bien qu'elle procure aux dents, aux gencives & à toute la bouche.

Contre les Pulmonaires.

Les Vers qui s'engendrent dans la poitrine, & qui cauſent des toux violentes, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs, ſont très-difficiles à chaſſer ; il y a un remede cependant que divers Médecins conſeillent pour les faire ſortir par le cracher ; c'eſt de donner au Malade du ſuc de marrube mêlé avec un peu de miel, & de lui faire ſucer un peu d'oximel ſcyllitique en forme de looch.

Contre les Hépatiques.

On peut prendre contre les Vers du foie, pluſieurs matins de ſuite dans un bouillon, environ douze grains de poudre de Cloportes, ou un bouillon au Veau, où l'on ait fait bouillir un peu d'hépatique.

Contre les Cardiaires.

Contre les Vers du cœur faites boire du ſuc d'ail, de raifort, & de creſſon, ou bien prenez racine de gentiane & de pivoine, de chacune deux gros; myrrhe, un gros: mettez le tout en poudre ſubtile, mêlez-en une pincée dans une goutte d'eau, & frottez de cette eau le dedans des lévres du Malade pluſieurs matins de ſuite. Hebenſtreit dans ſon Traité de la Peſte, dit que l'ail tout ſeul eſt le plus prompt de tous les remedes contre cette maladie, & il rapporte là-deſſus une expérience aſſez remarquable. Un grand Seigneur, dit-il, étoit tourmenté de pluſieurs maux qu'on attribuoit au cœur, & comme il ne recevoit aucun ſoulagement, un jeune homme, qui étudioit en Médecine, & qui étoit connu du Médecin ordinaire, étant venu, dit qu'il ſe ſouvenoit d'avoir lu qu'il y avoit un genre de Ver, qui ſe trouvoit quelquefois au cœur, & contre lequel la plûpart des re-

medes étoient inutiles, excepté l'ail; que ce Seigneur pouvoit bien avoir un Ver semblable, & qu'on devoit tenter ce remede. Le Malade ne tint nul compte de l'avis d'un jeune homme sans expérience; il s'opiniâtra à vouloir être traité à l'ordinaire, & il mourut. On l'ouvrit, & on lui trouva dans le cœur un Ver tout blanc, qui avoit une tête longue, dure comme de la corne: on prit le Ver tout vivant, & on le mit sur une table au milieu d'un cercle, qu'on décrivit avec du suc d'ail. Le Ver commença à se traîner de côté & d'autre, s'éloignant toûjours de la circonférence du cercle, & enfin chassé par l'odeur de l'ail, se retira au milieu du rond, où il mourut par la force de cette odeur.

Contre les Sanguins.

Rien n'est meilleur contre les Vers qui s'engendrent dans le sang, que le jus de cerfeuil; on en peut prendre une cuillerée trois fois par jour pendant une semaine, le ma-

tin à jeun, l'après midy deux heures après le dîné, & le soir un peu avant que de se coucher.

Contre les Véficulaires.

Le sel végétal est bon contre les Vers qui sont dans les reins & dans la vessie ; on en peut prendre un demi gros le matin dans un bouillon. Le chrystal minéral y est bon encore.

Contre les Elcophages.

Le suc de Calamenthe y convient, & l'huile d'amandes ameres.

Contre les Cutanés.

Les Cutanés, comme nous l'avons vu, sont les Crinons, les Cirons, les Bouviers, les Soies & les Toms.

Il n'y a pas de meilleur remede contre les Crinons, que de baigner le Malade dans de l'eau tiede, puis de le frotter de miel auprès du feu, & de passer ensuite sur le corps un linge un peu rude.

On peut laver les puſtules avec de l'eau où l'on aura mis du fiel de bœuf, ou bien les baſſiner avec ce qui ſuit. Prenez ſix dragmes d'eau de millepertuis, une demie dragme de miel commun, & une dragme de poivre; mêlez le tout enſemble.

Il eſt à propos quelquefois pour ſe défaire des Cirons & des Crinons, d'en venir aux remedes intérieurs, & cela pour corriger l'acidité & la viſcoſité du ſang, & des autres liqueurs nourricieres, laquelle entretient ordinairement ces Inſectes. Ces remedes ſont, de mettre dans ſon vin un peu de tartre ſoluble, avec un peu d'oxymel ſcillitique; de prendre quelquefois dans du vin d'Eſpagne, ou dans de l'hydromel, un demi gros de la compoſition ſuivante: Deux dragmes d'élixir de vie, une dragme d'extrait d'abſynthe, une dragme d'yeux d'Ecreviſſe, ſept à huit gouttes d'huile de ſaſſafras; remuer le tout juſqu'à ce qu'il ſoit bien mêlé.

Contre les Bouviers.

Il faut employer les mêmes remedes qui conviennent contre les Cirons. Quant aux Soies & aux Toms, j'ai rapporté dans le Chapitre troisiéme, par quel moyen on s'en guérit.

Contre les Umbilicaux.

Voyez le Chapitre III.

Contre les Vénériens.

L'Aquila alba, est un excellent remede contre ces Vers; la doze est depuis six jusqu'à trente grains en pilules.

ARTICLE SECOND.

Des remedes contre les Vers des inteſtins.

NOus commencerons par les remedes contre les Vers ronds & longs; nous viendrons ensuite à

ceux des Aſcarides, puis à ceux du Tænia ou Solitaire; ce qui ſera terminé pour concluſion entiere du Chapitre, 1°. par des remarques générales ſur le traitement des Malades attaqués de Vers, & ſur la maniere dont agiſſent les remedes anthelmintiques, c'eſt-à-dire, antivermineux. 2°. par une liſte univerſelle de ces remedes rangés dans leurs claſſes, ſelon qu'ils ſe tirent, ou des plantes, ou des Animaux, ou des minéraux; qu'ils ſont ſimples ou compoſés, & autres différences. 3°. Par des réfléxions de pratique ſur la quantité extraordinaire de ces mêmes remedes.

Il y a des remedes dont l'effet ordinaire eſt de tuer les Vers ſans les chaſſer, & d'autres qui ordinairement les tuent & les chaſſent; car il ne laiſſe pas d'arriver auſſi quelquefois que les uns & les autres les chaſſent vivans; nous parlerons des premiers dans une Section à part, & des autres dans une autre Section.

SECTION I.

Des Remedes qui tuent les Vers des inteſtins.

DE ces remedes les uns ſe prennent en dedans, & les autres s'appliquent en dehors ; nous rapporterons d'abord ceux qui ſe prennent intérieurement, & puis nous viendrons à ceux qui s'appliquent à l'extérieur.

Remedes internes.

Ces remedes ſont le vin blanc ; la biere, le verjus, le pourpier, la graine de pourpier, celle de chou, de citron, l'écorce d'orange amere, l'ail, les oignons, la poudre de racine de gentiane, l'eau dans laquelle on a fait infuſer de la racine d'angélique ; la coraline, la raſure de corne de Cerf & d'yvoire, la corne de Cerf brulée, les trochiſques de corail & de corne de Cerf, le beurre, l'huile, la moutarde, la graine de tanaiſie dans un peu de ſyrop

violat, le bol d'Arménie, l'eau à la glace, le jus de citron, &c.

On peut prendre l'une de ces choses, ou quelques-unes ensemble: Comme graines de citron, d'oseille, de pourpier, de coriandre pulvérisée, de chacune un gros; poudre de diamargaritum froid un demi gros, rasure d'yvoire & de corne de Cerf, de chacun demi-scrupule; sucre rosat, une once; & s'il y a un cours de ventre qu'il soit à propos de modérer, corail & poudre de roses; de chacun un demi-gros: méler le tout en poudre subtile, & en faire une opiate avec de l'oxysaccharum, & de la conserve de roses & de chicorée.

Le jus de plantain, la vieille thériaque, les amandes ameres, le suc de grenade mêlé avec de l'huile d'olives, sont encore de bons remedes. L'esprit de nitre, celui de souphre, l'esprit de sel dulcifié, réussissent heureusement; on en peut prendre quatre ou cinq gouttes des uns ou des autres dans un peu d'eau commune, évitant de mêler ces esprits ensemble. L'huile de bois de

geniévre prise à jeun, est très-bonne contre les Vers, aussi-bien que celle de bois de coudrier; on en donne quatre ou cinq gouttes dans un peu de vin; & davantage, si c'est pour des personnes avancées en âge.

Quand les enfans ont de la fiévre, voici un julep qu'on leur peut donner pour tuer leurs Vers: eaux de pourpier & de chicorée, de chacune deux onces; confection d'hyacinthe un scrupule; poudre de coraline autant; corail préparé demi-scrupule; syrop de limon, demi-once; mêler le tout, & le donner à boire.

Quand la fiévre est maligne, & qu'il y a lieu de craindre qu'il n'y ait des Vers, comme cela arrive quelquefois, il faut faire ce qui suit: Prendre une suffisante quantité d'eau de scorsonaire, de scabieuse & de pourpier; six gros de syrop de limon, demi-scrupule de poudre de Vipére, & autant de poudre de coraline, demi-gros de sel de prunelle, un scrupule de confection d'hyacinthe, & faire de

tout cela un julep. Dans les maladies de peste, (*a*) lorsqu'il y a des Vers, le jus de citron est d'un grand secours.

Si avec les Vers & la fiévre, il y a convulsion & vomissement, il faut faire le remede suivant.

Prendre quatre onces d'eau de pourpier, trois gros d'eau thériacale, un gros de confection d'hyacinthe; & autant de poudre de coraline, mêler le tout ensemble, & en faire une potion que l'on prendra en une fois ou en deux, selon l'âge du Malade. La coraline, dont nous parlons, est si bonne contre les Vers, qu'il arrive souvent qu'un seul gros pris dans du vin, les tue & les chasse en même temps.

La vertu de ce simple a été inconnue à Dioscoride, à Galien, & à tous les Anciens. Nous en devons la connoissance aux Modernes, qui en ont fait diverses expériences. Mathiole, Antonius

(a) *Pestem viennessem nuperrime à vermiculis ortam Medici notarunt, à succo citri profligari. Thom. Barth. Acta Medic. tom. V. p. 83.*

Musa, Mercurial, (a) relevent l'excellence de ce remede par-dessus celle de tous les autres, & en rapportent plusieurs effets surprenans, dont ils ont été les témoins.

L'huile est un excellent remede contre les Vers, il en faut prendre quelques cuillerées à jeun; je dis à jeun, parce qu'alors l'estomac & les intestins étant vuides, cette huile touche les Vers plus facilement.

Le Ver meurt sitôt qu'il ne peut plus respirer; or, il ne respire que par le moyen de certaines petites trachées, qui sont rangées le long de son corps: ensorte que si l'on bouche ces trachées avec quelque chose d'onctueux, qui empêche le commerce de l'air, il faut nécessairement que l'Animal meure faute de respiration, sans même que la tête, & tout ce qui n'est pas trachée, soient frottés. Cela est si vrai, que si l'on met de l'huile à un Ver ailleurs qu'aux trachées, sans même épargner la tête, le Ver vivra, &

(a) *Mercurial, Lib. III. Cap. 10. de Morb. Pueror.*

aura son mouvement ordinaire. Si on en met à quelques trachées seulement, on verra les parties, où seront ces trachées, devenir sans mouvement propre; & si on en met à toutes les trachées, le Ver demeurera immobile, & mourra presque sur le champ.

M. Malpighi a fait toutes ces expériences; j'en dis autant du beurre, lequel produit le même effet, & qui étant pris à jeun, tue les Vers mieux que ne fait l'ail. Nous pouvons remarquer ici que l'effet de l'huile sur les Vers n'est point une chose, que les Modernes ayent découverte les premiers, les Anciens l'ont reconnue comme nous; & Aristote dit en termes exprès dans le Chapitre 27. du huitiéme Livre de son Histoire des Animaux, que tous les Insectes meurent quand ils sont touchés d'huile: il ajoûte même une chose, dont il est facile de faire l'expérience, qui est que si l'on ne se contente pas de toucher tout le corps avec de l'huile, mais qu'on en touche aussi la tête, & qu'ensuite on expose le

Ver

Ver au Soleil, il meurt encore plus promptement; Pline écrit la même choſe.

De toutes les huiles ordinaires, celle de noix eſt la meilleure contre les Vers; & à Milan les meres ont coûtume de donner une ou deux fois la ſemaine à leurs petits enfans, des roties d'huile de noix, avec un peu de vin, pour faire mourir les Vers. Nous remarquerons ici que l'huile d'amandes douces ne fait pas ſur les Vers un effet ſi prompt, ainſi qu'on le peut voir par l'expérience que nous avons rapportée dans le Chapitre huitiéme : ce qui vient ſans doute, de ce que les parties de cette huile ſont plus poreuſes, & par conſéquent moins capables d'empêcher l'entrée de l'air dans le corps du Ver. Au reſte il ne faut pas croire que l'huile lorſqu'elle eſt dans notre corps, puiſſe tuer les Vers, comme elle tue un Ver de terre que nous en frottons, ou que nous y jettons; car il en faudroit avaler une trop grande doſe pour cela, & cette quantité ſeroit dangereuſe; mais

toûjours elle les tue à la longue ; quand on en prend plusieurs jours de suite.

Quelques goutes de vin le matin à jeûn sont bonnes contre les Vers ; sur-tout il n'est pas à propos quand on est attaqué de cette maladie, de boire de l'eau pure aux repas, il faut y mêler un peu de vin, pourvu toutefois que ce ne soit pas du vin verd, car celui-là loin d'être contraire à la vermine, est capable d'en engendrer. Il vaut bien mieux boire de l'eau seule, que d'y mêler du vin qui n'ait pas assez de maturité. Au moins l'eau seule, pourvu qu'elle soit bien pure, & qu'on n'en boive point trop, n'est point malfaisante, & c'est une erreur grossiere de penser que cette boisson, quand elle est ordinaire, rende les gens chagrins & de mauvaise humeur, comme se l'imaginoient les Grecs, qui traitoient Demosthene d'homme épineux & difficile, parce qu'il ne buvoit que de l'eau ; car c'est le reproche qu'ils faisoient à cet Orateur, lorsqu'il leur représentoit un peu vivement leur devoir.

Si l'on y fait réflexion, on verra que le vin a dérangé bien des cerveaux, qu'il a abruti bien des gens d'esprit, & souvent changé en férocité les mœurs les plus douces. Aussi les personnes les plus sages ont toûjours été sobres sur le vin. Démosthene dont nous venons de parler, n'en buvoit point, & on l'appelloit le buveur d'eau, comme il le témoigne lui-même sur la fin de sa seconde Philippique. Ciceron en buvoit très-peu aussi; en effet, le vin peut fournir quelques bons mots, il rend pour l'ordinaire les gens agréables dans les repas, il donne de la facilité dans les conversations, ainsi que le remarque le même Ciceron (*a*). Mais, comme l'insinue si bien cet Auteur, il y a une grande différence entre ce qui fait un homme de compagnie, & ce qui fait un homme grave & sensé. Lors donc que je conseille ici le vin contre les Vers, je prétends qu'on en use sobrement, & qu'on le regarde comme un breuvage sur lequel il faut grandement se ménager. Du reste,

(*a*) *Cicer. pro Cœlio, versus finem.*

on a un grand nombre d'exemples de l'efficacité ſinguliere du vin contre les Vers, & en voici un bien remarquable qu'un Médecin de la Ville de Todi dans le Duché de Spolette, a écrite à M. Baglini ſur le ſujet de cette boiſſon donnée dans une maladie vermineuſe épidemique. M. Baglini me l'a communiquée dans une ſçavante Lettre qu'il m'a écrite ſur le vingt-deuxiéme Aphoriſme de la premiere Section; laquelle Lettre eſt auſſi imprimée dans ſes Oeuvres.

Obſervation importante ſur l'effet du Vin contre les Vers, laquelle m'a été communiquée par M. Baglivi, Médecin de Rome.

Circa finem epiſtolæ, utilem de lumbricis obſervationem adjicere viſum eſt, de qua elapſo anno 1700. *eruditus Maſſæ Tudertinorum in Umbria Medicus ad me ſcripſit. Conſtitutio ferè epidemica febrium putridarum & malignarum erat, ægroti circa ſeptimum vel decimum quartum mor-*

bi diem moriebantur, & continuò vexabat illos ingens pectoris anxietas. Vermes teretes magnâ copiâ excernebant singuli. Hi Vermes in vino positi statim peribant; in oleo, aquâ saccharatâ, spiritu vini, aceto, succo limonum per plures horas atque dies vivebant. Qui vinum biberunt agroti, omnes convaluere. Inter eos mulieres atque senes majori numero interiere. Vinum itaque antidotum fuit morbi, & morbi causæ. C'est-à-dire. Un sçavant Médecin de la Ville de Todi m'a écrit l'année derniere 1700. l'observation suivante. Il regnoit dans ce pays-là des fiévres malignes épidémiques : les malades qui en étoient attaqués mouroient vers le sept ou vers le quatorze ; ils sentoient de grandes oppressions de poitrine, & rendoient force Vers longs & ronds. Ces Vers mis dans du vin y mouroient aussi-tôt : jettés dans de l'huile, dans de l'eau sucrée, dans de l'esprit de vin, dans du vinaigre, dans du jus de limon, ils vivoient plusieurs heures, & quelques-uns même plusieurs jours. Les malades à qui on fit boire du vin guérirent tous. La mortalité fut plus grande

ſur les femmes & ſur les vieillards, que ſur les autres. Enfin, comme on voit, le vin fut l'antidote de ces maladies, & de la cauſe de ces maladies.

Je remarquerai ici à cette occaſion, qu'encore que le vin ſoit un bon remede contre les Vers, ce n'eſt pas un remede univerſel contre ce mal, & voici là-deſſus un fait que les Lecteurs ne ſeront peut-être pas fâchés que je rapporte.

Le mois de Septembre 1703. on m'écrivit de Bar-le-Duc, que pendant tout le Printemps & tout l'Eté de cette année-là, des maladies cauſées par les Vers, ayant regné dans le Barrois, les Malades avoient reçus de grands ſoulagemens par l'uſage des remedes indiqués dans mon Livre. Que Madame la Comteſſe de Nétancourt, qui étoit alors dans le pays, s'étant employée elle-même au ſoulagement des pauvres, avoit fait avec le ſecours des remedes que je marque, pluſieurs cures conſidérables, & celle entre autres d'un Boucher de Revigni, à une lieue de chez elle,

lequel jetta un Ver ſemblable à celui de la premiere planche de mon Livre, & long de huit aulnes, ſans y comprendre pluſieurs morceaux rompus, qui ſortirent en ſi grand nombre, que les perſonnes qui les virent, jugerent qu'il falloit que ce Ver eût eu dans le corps d'où il venoit de ſortir, plus de douze aulnes de long. Le Malade avoit une violente fiévre continue, avec tranſport au cerveau; c'étoit un homme accoûtumé au vin. En ſanté il en buvoit abondamment, & il ne voulut pas même s'en priver pendant ſa maladie. Son mal augmentant de plus en plus, Madame la Comteſſe de Nétancourt, lui fit uſer d'un des remedes marqués dans le Traité de la Génération des Vers, & le Malade rendit le Ver dont nous venons de parler. La ſortie de cet Inſecte fut ſuivie d'une guériſon ſi prompte, qu'au bout de 24. heures, la fiévre ceſſa, & que peu de jours enſuite le Malade ſe porta mieux que jamais. La perſonne qui m'écrit fut mandée pour confeſſer le Malade qui étoit

abandonné, & pour le disposer à la mort. Ce qui surprit davantage, c'est que cet homme eût des Vers ; car il est à remarquer, m'écrit-on, qu'il avoit son corps aviné ; qu'en santé il buvoit du vin avec excès ; & que nonobstant sa fièvre toute violente & continue qu'elle étoit, il n'avoit jamais voulu quitter le vin, quoique défendu par tous ceux qui le voyoient, lesquels disoient que c'étoit le vin qui le réduisoit à cet état : mais il a bien fait voir, me mande-t-on, que l'on se trompoit ; car dès le moment qu'il eut mis bas le Ver, il commença à dormir, ce qu'il n'avoit fait depuis long temps ; la fièvre le quitta au bout de vingt-quatre heures, & quelques jours après il ne parut pas qu'il eût été malade. *Je l'ai vu plusieurs fois depuis*, m'ajoute la personne qui m'écrit (*a*), *& il est dans une parfaite santé.*

La graine de chanvre est encore très-bonne contre les Vers. On la pile bien, & on la jette dans une suffisante quantité d'eau, puis on la

(a) Voyez la Lettre ci-après,

remue

remue jusqu'à ce qu'elle fasse une espéce de pâte claire. Ensuite on passe le tout par un linge, & il en sort un lait, dont il faut prendre un verre à jeûn.

Le millepertuis est admirable contre les Vers; il en préserve même le fromage, si l'on a soin de l'envelopper de cette herbe. (*a*) Quercetan & quelques autres Auteurs recommandent ce remede. La maniere de prendre le millepertuis est de le faire bouillir dans de l'eau, & de boire de cette eau avec un peu de sucre. On en peut faire aussi du syrop. Bartholin conseille les feuilles de millepertuis infusées dans de l'esprit de vin, & données dans quelque liqueur convenable (*b*). L'essence de millepertuis est encore excellente pour chasser les Vers, & même les Vers plats (*c*).

(a) *Quercet. Redivivr.*

(b) *Barthol. Acta Aphnienfia, vol. 1. cap. 40.*

(c) *Sed nec infantes ab his monſtris prorſus immunes eſſe docuit me filia bimula quæ anno 1674. poſt uſum Hypericonis aliquandiu continuatum, particulam de lumbrico lato, ſpithamam longam per alvum rejecit, & hoc ipſo ab omni quâ antea affligebatur moleſtiâ, liberata eſt. Joann. Henr. Brechtfeld, in Actis Th. Barth. tom. 3. c. 71.*

Le pourpier est un souverain remede contre les Vers des intestins, mais on ne devineroit pas par quel endroit : c'est parce qu'il contient du mercure qui est si bon contre les Vers. On doit cette découverte à un Auteur Chinois. Il y a, dit-il (*a*), un moyen de se procurer du mercure à peu de frais : il n'y a pour cela qu'à prendre de petites feuilles de cette plante, les broyer dans un mortier, avec un pilon de bois d'Acacia, les exposer au soleil levant, & les laisser à cette exposition durant trois jours ou environ ; puis lorsqu'elles sont séches, les faire bruler legerement ; enfermer ensuite cette poudre dans un vase de terre vernissé, le bien boucher, l'enfouir dans la terre, & l'y laisser quarante-neuf à cinquante jours; après quoi retirer le vase, l'on y trouvera le vif-argent bien formé.

L'on vend à Pekin deux sortes de mercure, l'un qui se tire des mines, & qu'on appelle *Chan-chou-in*, & l'autre qui se tire de certaines plan-

(a) XXIII. Recueil des L. Ed. & Cur. pag. 458. 59. & suiv.

tes, entre autres du pourpier, & qu'on nomme *Tsdo-choui-in.*

L'Herbier Chinois, qui en cela s'accorde avec le sentiment des Botanistes d'Europe, donne au pourpier les mêmes vertus qu'on attribue au mercure. On y lit que le pourpier est froid de sa nature, qu'il fait mourir toute sorte de vermine, qu'il dissout les viscosités, qu'il est volatil, qu'il debouche & tient ouverts les différens canaux du corps humain.

Quoi qu'il en soit, le vif-argent tiré des plantes, & entre autres du pourpier, doit être plus dégagé d'impuretés que celui qui se tire des mines, parce que pour s'exalter dans une plante, il faut qu'il se décharge des fibres rameuses & sulphureuses qui l'embarrassent; ensorte que cette exaltation le purifie, & produit le même effet que la peau de chamois, à travers laquelle les Chymistes le font passer.

Les feuilles de pourpier, quand on les regarde au grand jour, paroissent comme pointillées d'argent; ce qui pourroit bien venir

des particules de mercure qui y sont contenues.

Le pourpier se peut prendre en salade, il se peut prendre dans des bouillons, on en peut mettre dans les potages ; il faut employer les feuilles & les côtes ensemble, les côtes, sur-tout, ont plus de vertu contre les Vers ; elles imitent assez la figure des Vers ordinaires, ce qui paroîtroit favoriser le sentiment de ceux qui prétendent que les plantes portent la signature des choses contre lesquelles elles sont propres, ce que nous ne remarquons qu'en passant. L'eau de pourpier distillée, la décoction, & l'infusion de pourpier sont encore de bons contre-Vers.

En voilà bien assez pour ce qui regarde les remedes qui se prennent en dedans, venons à ceux qui s'employent en dehors.

Remedes extérieurs, ou topiques contre les Vers.

Ces remedes extérieurs sont le fiel de bœuf, l'huile d'absynthe, celle de ruë, ou celle d'amandes

ameres, avec quoi on peut mêler de la poudre de cumin, de la poudre d'aloës, ou de celle de petite centaurée. Ces topiques se mettent sur le nombril; l'emplâtre suivant peut encore être fort bon.

Farine d'orge, suc de vermicularis, une demi-livre de chacun, fumeterre broyée grossierement, vinaigre blanc quatre onces, faire de cela un emplâtre, qu'on appliquera sur le nombril. Cet emplâtre appaise aussi la fiévre.

Ces remedes, tant intérieurs, qu'extérieurs, tuent quelquefois les Vers, mais ils ne les chassent pas toûjours, c'est pourquoi il faut se purger aprés. Venons aux remedes qui les tuent & qui les chassent.

SECTION II.

Remedes qui tuent & qui chassent les Vers.

LEs remedes qui tuent & qui chassent les Vers, se prennent presque tous en dedans. Ces remedes sont l'aloës, l'hiere picre, la poudre d'écorce d'orange amere, la rhubarbe, &c.

On dissout l'hiere picre dans un peu de vin blanc, ou bien on la mêle avec un peu de diaphœnic, ou on en fait des pilules avec un peu d'agaric & de syrop d'absynthe. La poudre d'orange amere se prend dans du vin. Borel la recommande fort, & il dit avoir vu un Ethique abandonné de tous les Médecins, auquel ce remede pris jusqu'à trois fois, fit rendre force Vers, & procura la guérison (a), la dose est un gros chaque fois.

Pour les enfans bien jeunes, on peut faire infuser dans l'eau de pourpier quatre scrupules de rhubarbe, avec six grains de canelle, passer le tout à travers un linge, & dans la colature dissoudre une once de syrop de chicorée simple, & avant que l'enfant prenne ce breuvage, lui donner un lavement de lait, pour attirer les Vers par bas.

Ou bien.

Faire infuser un gros & demi de rhubarbe dans un verre d'eau de pourpier, passer cela à travers un linge le lendemain matin, & le

[a] *Borell. observ. medicophy. cent. 1. observ. 90.*

donner à boire à l'heure ordinaire du réveil ; réiterer le breuvage deux fois par semaines, jusqu'à ce que la corruption du corps soit évacuée. On peut ajouter à cette purgation, pour la rendre plus forte, une once de syrop de chicorée, composé de rhubarbe ; si c'est un enfant délicat, il suffira de demi-once. Le suc de verveine est encore un bon remede (*a*).

J'ai mis le sucre au rang des choses qu'il faut éviter, pour se garantir des Vers ; mais cependant quand il est pris en grande quantité, il ne laisse pas quelquefois de tuer les Vers, & de les chasser. Aldrovandus parle d'une petite fille, qui pour en avoir mangé un gros morceau, rendit un grand nombre de Vers par bas ; le miel fait le même effet quand il est pris à pleine cuillere. Mais il est bon là-dessus d'avoir égard à la remarque que nous avons faite p. 216. l. 20. 21. &c.

Les pommes douces, nommées en Latin *Melimela*, font faire aussi beaucoup de Vers ; les raisins séchés au soleil ont la même vertu, étant

(a) *Monard. lib. 3. simpl. medicam. ex novo orbe delator. cap. de verbenâ.*

pris à jeûn en grand nombre.

Levinus Lemnius dit que c'eſt une expérience qu'il a faite avec ſuccès (a): la raiſon de cela eſt, que les Vers attirés par ces nourritures douces s'en rempliſſent ſi fort, qu'ils ſont obligés de crever; & comme les choſes douces, étant priſes avec abondance, lâchent le ventre, il faut néceſſairement que les Vers ſortent ou morts ou mourans. Nous avons déja touché cette raiſon dans le Chapitre VIII.

On parle d'un certain moyen, pour tirer du corps les Vers, comme on tireroit des poiſſons de l'eau: c'eſt d'attacher à un fil quelque appas, qui attire les Vers, & puis de faire avaler cet appas, ayant ſoin auparavant que le malade demeure quelque temps ſans manger, pour affamer les Vers, & les obliger à venir à ce qui ſe préſente: on tire enſuite le fil, & le Ver vient, dit-on, avec l'appas.

Schenchius rapporte un exemple de cet artifice, & dit qu'on tira un jour par ce moyen, un ſerpent du corps d'une femme, en ſe ſervant

(a) *Levin. Lemn. de occult. natur. mirac. lib.* 1. *cap.* 21.

d'un appas composé de miel & de farine. Cet expédient peut être bon, pour tirer de l'estomac, des animaux entrés par la bouche, comme il en est entré quelquefois à quelques personnes qui dormoient sur l'herbe ; mais pour tirer des Vers engendrés dans le corps, c'est une pratique sur laquelle je ne veux rien dire ; quelques personnes assurent l'avoir vu réussir depuis peu, en mettant pour appas des cœurs de pigeons ; mais ce que je puis assurer aussi, est qu'il s'est vu des Charlatans imposer au peuple, en cachant adroitement des Vers dans le prétendu appas qu'ils faisoient avaler.

Contre les Vers de la jauniſſe.

Dans la maladie de la jauniſſe les intestins sont souvent remplis de Vers, parce que la bile, qui est si contraire à ces animaux, ne se décharge pas alors dans les intestins ; le meilleur remede contre ces Vers est de prendre plusieurs matins de suite un verre de la décoction suivante. Chelidoine, une poignée ; feuilles & fleurs de millepertuis, de chacune

demi-poignée ; rasure d'yvoire, fiente d'oye pulverisée, de chacun trois gros ; safran, un demi gros ; ces deux derniers dans un noüet : jetter le tout dans un pot où il y ait une chopine de vin blanc, & une chopine de vin d'absinthe, mettre le pot sur le feu, & quand cela aura bien boüilli, le passer, & dans un verre de la colature dissoudre une once & demie de bonne manne, avec un scrupule de diagrede : il y en aura là pour trois matins.

Ce remede ne chasse pas seulement les Vers, mais guerit en même temps la jauniſſe. Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de blâmer ici un remede que certaines personnes conseillent contre cette maladie, & qui à la vérité la guerit effectivement, mais dont les suites sont si mauvaises qu'on ne sçauroit trop le comdamner. C'est de donner adroitement au malade, dans un demi verre de vin blanc, huit ou neuf poux. Car j'avertis que ce remede remplit quelquefois de vermine les inteſtins, & qu'après avoir ôté la jauniſſe au malade, il le fait

tomber dans une maigreur extraordinaire, & lui cauſe une faim devorante, que rien ne peut aſſouvir : George Hannæus rapporte là-deſſus l'hiſtoire d'un homme gueri de la jauniſſe par ce moyen, & mort peu de jours enſuite, dans le corps duquel on trouva un nombre inombrable de poux vivans qui lui devoroient les inteſtins. (*a*)

La bile qui tombe dans le duodenum, eſt ſouvent ce qui empêche les vers de monter juſqu'à l'eſtomac : mais dans la jauniſſe comme cette bile eſt retenuë au foye, ils vont plus facilement dans le ventricule ; c'eſt ce qui fait que quand on donne quelque remede contre les vers à ces ſortes de malades, ils en rendent quelquefois par haut. Le 17. de Juillet de l'année 1699. chez M. Dugono, Secretaire du Roi, vers S. Landry, un Domeſtique que je

(*a*) *Ex Epiſtolâ Georgii Annæi ann.* 1674. *Ægrum ictero laborantem, pediculis ore ſumptis ſeptem aut novem ſanatum fuiſſe per aliquot dies ; ſed brevi fames canina eum cepit & atrophia, unde mors. In aperto hujus cadavere innumeri pediculi in inteſtinis viventes viſi fuerunt. Thom. Barthol. Acta Medica, Volum.* 3. *Cap. XCI.*

traitois, qui avoit une jauniſſe univerſelle, en vomit un fort gros après avoir pris d'un ſyrop contre les vers. Il faut avoir ſoin dans ces occaſions, de donner des lavemens de lait, pour attirer les Vers par bas; car il faut les empêcher autant qu'on peut, de monter dans l'eſtomac, parce qu'alors ils ſont plus difficiles à chaſſer, & qu'ils peuvent nuire davantage.

Contre les Vers dans la Pleureſie.

Quand la pleureſie eſt mêlée de Vers, ce qui arrive quelquefois, comme nous l'avons remarqué, il faut ſuivre la pratique qu'obſervoit Rulandus, (*a*) & que Quercetan (*b*) recommande ſi fort, qui eſt de commencer d'abord par la purgation, c'eſt là principalement que doit avoir lieu l'Aphoriſme d'Hippocrate, (*c*) que lorſqu'il eſt beſoin de purger dans une maladie, il faut le faire dans le commencement. Les fréquentes ſaignées en cette occaſion ſont très-dangereuſes: il n'en eſt

(*a*) *Ruland. centur.*
(*b*) *Quercetan. redivivv. tom. 3. de pleuritide.*
(*c*) *Aph. 29. ſect. 2.*

pas de même dans les autres pleuresies.

Remedes contre les Ascarides.

Les Ascarides sont des Vers difficiles à chasser, & cela pour plusieurs raisons. La premiere, c'est que ces animaux sont fort éloignez du ventricule ; en sorte que les remedes perdent leur force avant que de parvenir jusques où sont ces vers. La seconde, c'est que les Ascarides sont envelopez dans des humeurs visqueuses, qui empêchent l'action des medicamens. La troisiéme, c'est que ces Vers montent quelquefois dans le cœcum. Or, cet intestin étant en forme de cul-de-sac, les Ascarides s'y tiennent comme retranchez. Quoi qu'il en soit, il vaut mieux les attaquer par bas, & pour cela il n'y a rien de meilleur que de mettre au fondement un suppositoire de cotton, trempé dans du fiel de bœuf, ou dans de l'aloës dissout. Ou un petit morceau de lard attaché à un fil : on l'y laisse quelque temps, & après on le retire tout rempli de vers. On peut, au lieu de

lard, prendre de la vieille chair salée. Les lavemens de décoction de fumeterre sont très-bons contre les Ascarides; on peut joindre à la fumeterre l'aristoloche, la chicorée, la tanaisie, la persicaire, l'atriplex, & en faire la décoction avec de l'eau & du vin blanc: quand elle est faite, il est bon d'y joindre un peu de confection d'hiere.

Pour les enfans, voici le lavement qu'on peut faire.

Prendre feüilles de mauves & de violiers, de chacune une poignée; feüilles de choux, une ou deux; graines de coriandre & de fenoüil, de chacune deux gros; fleurs de camomille & de petite centaurée, de chacune une pincée: faire une décoction du tout avec du lait, & dissoudre dans la colature une once de miel commun, & deux gros de confection d'hiere.

Hippocrate (*a*) conseille, pour chasser les Ascarides, de prendre de la semence d'agnus castus, de la bien broyer avec un peu de fiel de bœuf,

[*a*] *Hip. περὶ γυναικείων* B. 66.

puis de délayer le tout avec un peu d'huile de cedre, enſuite d'en faire un ſuppoſitoire avec de la laine graſſe.

Remedes contre le Ver Solitaire, ou Tænia.

Les remedes que nous avons rapportés juſques ici, ſont la plûpart inutiles contre le Tænia. Les autres Vers ſortent quelquefois d'eux-mêmes, mais le Solitaire ne ſort preſque jamais ainſi : & comme le remarque Hippocrate, quand on ne le chaſſe par aucun médicament, il vieillit avec ſon hôte.

Avicenne dit qu'il réſiſte à l'abſynthe, & que la fougere eſt un remede efficace pour le chaſſer. Cet Auteur a raiſon, mais il faut ſçavoir préparer la fougere. L'écorce de racine de fougere femelle & de meurier, pulvériſées, & données tantôt ſéparément, tantôt mêlées enſemble, tantôt accompagnées de quelques autres ſimples, ſont d'excellens remedes contre le Solitaire. C'eſt avec ces deux racines que je

fais préparer l'eau de fougere, si connue aujourd'hui par ses bons effets contre les Vers, & même contre la maladie qui noue les enfans. Je me flatte qu'on me pardonnera bien de ne pas divulguer la préparation de cette eau, dont je n'ai donné la recette qu'à M. Dionis mon gendre, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & qui demeure avec moi depuis longtemps : je m'en flatte d'autant plus, que j'enseigne dans ce Livre la maniere de préparer plusieurs autres remedes qui peuvent être substitués avec succès à celui-là. Quand on voudra employer la poudre de racine de fougere femelle, on pourra y joindre, s'il est nécessaire, un peu de poudre de tanaisie pour fortifier l'estomac. Mais il y a ici deux choses à observer ; l'une, qu'il est bon de choisir la tanaisie la plus champêtre, parce qu'elle a plus de vertu. Et généralement parlant, les herbes de la campagne ont plus de force. Ce qui fait dire à un Ancien, que la nature est la mere des plantes des champs, & la marâtre des plantes

plantes domestiques. (*a*) L'autre, c'est qu'il faut prendre l'écorce de la racine de meurier avant que les meures soient en maturité, sans quoi cette écorce est privée de la meilleure portion de l'humeur qu'elle contenoit auparavant. Ce qui s'accorde avec ce que remarque Pline, que les racines ont moins de vertu étant cueillies après la maturité du fruit, (*b*) que devant.

Pour les enfans à la mammelle.

On peut donner aux enfans à la mammelle, un demi gros de poudre de racine de fougere femelle, le matin dans un peu de lait, ou de bouillie, en deux prises, d'une heure à l'autre, ayant soin de les purger le lendemain avec quelque chose qui ne soit pas violent.

Pour les enfans un peu grands.

Aux enfans un peu grands, on

(*a*) *Dici solet tellurem esse matrem Sylvestrium, novercam autem urbanorum. Alexandri Aphrodisei problemat. Lib. 2. problem. 52.*

(*b*) *Ne illud quidem dubitatur omnium radicum vim effectusque minui, si fructus prius matureſcant. Plin. Hist. natur. Lib. 27. Cap. ultim.*

peut donner cette poudre dans du syrop de fleur de pêcher, ou dans de l'eau de centinode, ou de plantain, selon les circonstances que nous allons marquer.

Si les enfans ont le ventre resserré, il faudra mettre la poudre dans le syrop de fleur de pêcher : mais s'ils ont le cours de ventre, il faudra la leur donner dans l'eau de centinode, ou de plantain ; car il faut observer, quand on veut chasser les Vers, de mêler des astringens avec les remedes qu'on donne, lorsque le ventre est trop libre, parce que sans cela le médicament sortant trop tôt, n'a pas le temps d'agir sur les Vers.

Remarque sur la racine de fougere.

La racine de fougere femelle est une des choses les plus propres contre les Vers plats, ou Solitaires, & contre tous les autres ; elle a cela d'avantageux, qu'elle convient à toutes sortes de personnes, à ceux qui ont la fiévre, comme à ceux qui ne l'ont pas, aux enfans, aux

jeunes gens, & aux vieillards; elle fait venir outre cela le lait aux nourrices. Quelques Auteurs ont écrit qu'elle étoit dangereuse aux femmes grosses; mais ils se sont trompés, comme le fait voir Spigelius, dans son Traité de *Lumbrico lato*.

Opiate contre le même Ver.

Prenez coralline, verveine, scordium, pouliot, origan, de chacun une demi-poignée : racine de dictamne blanc, de fougere, d'angélique, & de gentiane, de chacune deux gros, écorce de racine de meurier, un gros & demi; graines de moutarde, de pourpier & de cresson, de chacune un gros; poivre, un demi gros; safran, un demi scrupule : faire de tout cela une poudre, & avec du miel écumé mêler le tout en forme d'opiate; à quoi on peut ajoûter un demi scrupule d'huile de vitriol : la doze est d'un demi gros, d'un gros, & d'un gros & demi : c'est assez d'un demi gros pour les petits enfans.

L'huile d'amandes douces que nous

avons dit être moins propre contre les Vers, que celle d'olive ou de noix, ne laisse pas cependant d'être fort bonne contre les Vers plats. Il semble même, nonobstant ce que nous en avons dit, qu'elle soit spécifique contre ce Ver. Un Malade que j'ai vu au mois de Juin 1734. & qui avoit le Ver Solitaire, prit par le conseil de sa mere, à qui on avoit fort vanté l'huile d'amandes douces, deux onces de cette huile, & peu de temps après, il rendit quinze aulnes de son Ver. Quelques jours ensuite, il reprit la même quantité d'huile d'amandes douces, & il rendit plusieurs aulnes du même Ver.

Comme ce Malade n'étoit pas de Paris, & qu'il s'en retourna dans son pays, je n'en ai pas eu de nouvelle depuis.

La graine de citrouille & de concombre, prise en émulsion, est d'un grand effet contre le Ver Solitaire; ce qui est appuyé du témoignage d'Edouard Tyson, qui dit dans sa Dissertation Angloise sur le Ver plat, qu'il a un morceau de Tænia de 24.

pieds de long, qui a été rendu par un jeune homme de 20. ans, après que ce jeune homme eut avalé un verre d'émulsion, préparée avec ces deux sortes de graines. Edouard Tyson remarque à ce sujet, que ceux qui croyent que les simples portent la signature des maladies auxquelles ils sont propres, ne manqueront pas de tirer de ce fait, un grand argument en faveur de leur opinion. Nous avons dit la même chose du pourpier, page 520. Les côtes du pourpier ressemblent aux Vers ronds & longs, & les graines de concombre & de citrouille aux petites portions que rendent ceux qui ont le Tænia, lesquelles ne sont que des morceaux qui se séparent de ce Ver.

Ces remedes ne sont pas les seuls qu'on puisse employer contre le Solitaire. Guillaume Fabricius, Philibert Sarrazenus, Jean Jacques Craffius, Olaus Borrigius, rapportent des exemples de Vers semblables qu'ils assurent avoir fait sortir; & comme ils disent les remedes dont ils se sont servis, & en même temps

les symptômes des Malades, avec plusieurs circonstances utiles à sçavoir ; je crois qu'on ne sera pas fâché de voir ici les remarques de ces Auteurs sur ce sujet : les voici traduites en François.

Remarques de Guillaume Fabricius, (a) écrivant à Philibert Sarrazenus, traduites du Latin.

A mon retour de Lyon, je vis ici un Ver plat, d'une longueur surprenante ; comme le fait est curieux, je me ferai un plaisir de vous le rapporter. Une Dame de cette Ville, âgée d'environ vingt ans, d'une complexion assez délicate, avoit de grandes douleurs de ventre, des foiblesses d'estomac, des nausées, des rapports, & un dégout général pour tous les alimens. Elle me fit appeller sur la fin du mois d'Avril de cette année 1609. Je lui fis prendre le premier jour de May d'une poudre composée de rhubarbe, de turbith, & de senné ; à quoi j'ajoûtai du syrop de rose laxatif, composé de rhu-

(a) *Guill. Fabric. cent. 2. Observ. 70.*

barbe, d'agaric, & de senné. Ce remede lui fit rendre par bas, un Ver plat, qu'elle me montra, & dont je fus étonné; car il avoit vingt palmes de long, étoit large de six grains, & épais de deux; maintenant qu'il est desseché, il n'est pas si large: il a des interstices tout le long du corps, & ces interstices sont de l'espace de deux grains, & élevés d'un côté en forme de dents de scie: il est tout blanc, & a au milieu de ces interstices de petites taches noires; une des extrémités est mince comme un fil, & l'autre large comme le reste du corps; je n'y ai point vu de tête, & je n'en ai jamais trouvé à ces sortes de Vers. Après que le Ver fut sorti, je purgeai la Malade, & lui ayant donné ensuite pendant quelques jours, des fortifians, elle se rétablit entierement. Elle est à présent dans une santé entiere. Pour le Ver je le conserve desseché, & le regarde comme une des choses les plus rares que j'aye. Voilà, Mr, l'histoire succincte de ce Ver, dont j'oppose la description à ce bruit faux & ridicule, qui s'est répandu dans la Suisse,

& jusques dans la Bourgogne, du monstre de Payerne.

A Payerne, ce 28. Août 1609.

Il y a une chose à observer ici, c'est le dégoût qu'avoit la Malade pour toute sorte de nourriture; quelques-uns de ceux qui ont ce Ver étant tourmentés d'une faim extraordinaire.

Réponse de Philibert Sarrazenus, à Fabricius, traduite du Latin. (a)

QUand j'ai reçû la Lettre où vous me parlez de ce Ver plat, j'avois en même temps une Malade attaquée de la même maladie. Comme j'attendois le succès des remedes que je lui faisois, j'ai differé à vous écrire jusqu'à ce que je pûsse vous en donner des nouvelles. Voici en peu de mots ce que j'ai observé dans cette maladie, & la conduite que j'y ai tenue. La Malade est âgée de trente-quatre ans, assez replette, & a été dans ses premieres années si sujette aux Vers, qu'elle en rendoit souvent par les selles, de tout plats,

(a) *Guill. Fabric. cent. 2. Observ.* 70.

longs

longs d'une aulne, d'une aulne & demie, quelquefois de davantage, & larges du doigt; quand elle a été mariée, elle a eu plusieurs enfans, qui sont tous morts peu de mois après leur naissance, ce que nous avons attribué à la mauvaise disposition de la mere. Ce fond de vermine s'est acru en elle à un point, que ces dernieres années elle a rendu des Vers par le fondement, par la bouche, & par le nez. Quand il en devoit sortir, le ventre de cette femme enfloit, & souffroit les mêmes mouvemens que celui d'une femme grosse, lorsque le fœtus change de place; peu de temps après ils montoient à la bouche, & elle en tiroit avec les doigts, des longueurs considérables; ce mouvement de ventre persévéroit quelquefois, & alors la Malade tomboit en délire: C'est quelque chose d'incroyable, que le nombre de remedes qu'on lui a faits, les fréquentes médecines, l'ail, la coralline, la poudre à Vers, la thériaque, l'absynthe, tout a été mis en usage, mais inutilement. Cette pauvre femme affligée de souf-

frir ſi long-temps, m'envoya querir il y a quelques jours, je lui ordonnai l'apozeme ſuivant.

℞. Racine de dictamne, de fougere, de polypode de chêne, de chacune une once; écorce de racine de caprier, de tamaris, écorce moyenne de frêne, de chacune ſix gros; germandrée, chamæpitys, abſynthe, ſauge, de chacune un manipule; petite centaurée, une pincée; graines d'anis, de citron, de pourpier, ſemen-contra, de chacun deux gros; coralline, une demi-pincée; ſenné, ſemence de carthame, de chacune deux onces; agaric trochiſqué, une demi-once; écorce de myrobolans citrins, de chacun trois gros: Faire une décoction du tout, dans une ſuffiſante quantité d'eau, réduire la décoction à dix onces de liqueur, dans la colature diſſoudre une once & demie de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, autant de ſyrop de fleurs de pêcher, oxymel ſcillitique, une once: mêler le tout, en faire un apozeme pour quatre doſes; mettre ſur le tout quatre ſcrupules de poudre de dia-

margaritum froid ; uſer de cet apozeme quatre matins de ſuite, une doſe chaque fois, dans laquelle on diſſoudra cinq gros de diacarthami, & une once de ſyrop de chicorée, compoſé de rhubarbe.

Trois heures après avoir pris de cet apozeme, je lui faiſois mettre ſur le ventre bien chaudement, un peu de l'onguent ſuivant.

Onguent d'Agrippa, trois onces ; pulpe de coloquinte pulvériſée, ſix gros ; ſcammonée, demi-once ; myrrhe, aloës, de chacun trois gros ; agaric blanc, cinq gros ; poudre de racine de cyclamen, un gros & demi ; ſaffran, autant ; huile d'amandes ameres, ſix onces ; ſuc d'ail & de ſcordium, de chacun demi once ; mêler le tout ſur le feu juſqu'à conſomption des ſucs, y ajoutant une once de pétrole, avec une ſuffiſante quantité de cire, & en faire un onguent.

Sur le ſoir je lui faiſois prendre un lavement de lait, compoſé de pluſieurs choſes douces propres à attirer les Vers en bas.

Ainſi attaqués de tous côtés, ils

sont sortis en pelottons. Il y en avoit des longueurs qui passoient vingt pieds. La Malade depuis ce temps-là, se porte mieux, elle a meilleure couleur, ses douleurs de ventre sont appaisées, elle dort, & ne tombe plus en délire.

Outre tous ces remedes, je lui ai fait prendre un gros & demi de mercure en substance, tout pur, passé à travers le cuir, & depuis ce temps-là, elle n'a plus été tourmentée de Vers. Mais voici une chose à remarquer au sujet du mercure, c'est que la Malade, qui portoit alors un emplâtre pour la matrice, trouva peu de temps après, cet emplâtre tout rempli de mercure : ce qui fait voir combien les parties du mercure sont subtiles, pour traverser ainsi les intestins, les muscles, & tous les tégumens. Nous avons conseillé à présent à la Malade de manger du pain de ségle, d'user de thériaque de temps en temps, & de prendre des pilules suivantes.

℞. Masse de pilules d'hiere, composée d'agaric, demi-once ; extrait d'esula, deux gros ; myrrhe, un

gros & demi ; coralline, quatre ſcrupules ; ſafran, un ſcrupule ; réduire le tout en maſſe avec du ſyrop de chicorée, compoſé de rhubarbe ; partager en cinq pilules, une dragme de cette compoſition, & prendre deux de ces pilules de deux jours l'un, le matin à jeun. Adieu, je vous manderai quel ſera le ſuccès de tout ceci ; j'attends de vous un peu d'extrait d'éſula de votre façon. A Lyon ce 12. Décembre 1609.

Autres Remarques de Guill. (a) *Fabricius, écrivant à Craſſius, traduites du Latin.*

IL faut que je vous communique ce que j'ai remarqué ſur les Vers plats. En 1604. la fille d'un Bourgeois de cette Ville, (*b*) nommé Daniel Romay, âgée de neuf ans, étoit malade d'un bubonocele : comme je voulois faire inciſion à la partie, je préparai le corps à cette opération, par des apozemes & des médecines ; & ayant donné à la

(a) *Guill. Fabr. cent.* 2. *Obſerv.* 70.
(*b*) De Payerne.

Malade un breuvage fait avec le syrop de rose laxatif, composé de rhubarbe, d'agaric & de senné; elle rendit par bas un morceau de Ver plat, long de sept palmes environ. Peu de jours après, qui étoit le 8. de Novembre, je fis l'opération, & ayant conduit la plaie à une parfaite guérison, l'enfant se rétablit, & elle s'est toûjours bien portée depuis. J'ai chez moi ce Ver tout desséché, & je le conserve avec soin dans mon Cabinet.

L'année derniere, une Dame de qualité de cette Ville, me consulta sur un mal de matrice qu'elle avoit: elle me dit qu'elle sentoit un froid incommode à la région du nombril, & au bas ventre: comme elle se plaignoit outre cela, d'une douleur de tête, je lui ordonnai des pilules céphaliques, qui la purgerent bien, & lui firent rendre par les selles un morceau de Ver plat, long de neuf palmes, de la même largeur, & de la même figure que celui dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre.

Il y a quelques années que je dé-

livrai d'une dangereuſe & longue maladie une petite fille, qui fit un Ver tout ſemblable ; la négligence de ceux qui étoient auprès d'elle, fut cauſe qu'on jetta une partie de ce Ver, dont il ne reſta qu'une portion, qui eſt venue juſques à moi. Quand on paſſe le doigt ſur ces ſortes de Vers, on les ſent raboteux d'un côté, & unis de l'autre : il ne m'eſt jamais arrivé d'en voir d'entiers. Je laiſſe pluſieurs exemples ſemblables, à cauſe de mon peu de loiſir. Adieu.

Autres Remarques de Guill. (a) *Fabricius, écrivant à Craffius, traduites du Latin.*

POur ne pas vous écrire ſans vous rien mander de particulier, il faut qu'à préſent je vous faſſe part de ce que je n'eus pas le temps de vous marquer dans ma derniere Lettre, au ſujet des Vers plats. Je vous dirai donc qu'une Dame, nommée Madame Mace, à préſent Veuve de M. Rohault, qui étoit un célébre Apoticaire de Lauſanne, fut fort ſu-

(a) *Guill. Fabr. cent. 2. Obſerv. 70.*

jette pendant sa jeunesse à des palpitations de cœur, à des foiblesses d'estomac, & à des obstructions de viscères; elle fit divers remedes par l'ordonnance des Médecins, & de temps en temps après un certain purgatif, qu'elle prenoit quelquefois, elle rendoit des morceaux de Vers plats assez longs. Quand elle fut mariée, & qu'elle eut commencé à avoir des enfans, ses palpitations cesserent, son visage devint meilleur; mais elle demeura incommodée d'une lienterie, pendant laquelle elle rendoit quelqufois par bas, des morceaux de Vers rompus, qui étoient longs, les uns de six palmes, les autres de neuf, les autres de dix. Or, ce qui est à remarquer, c'est que toutes les fois qu'elle en rendoit, elle les sentoit se rompre dans ses intestins. Cela ne l'empêcha pas d'avoir plusieurs enfans, & sur-tout des garçons, dont plusieurs vivent. Un certain jour, après avoir pris une médecine, elle rendit un morceau de Ver qui avoit sept aulnes, mesure de Lausanne, c'est-à-dire, six palmes · le reste du Ver demeura

dans le corps : mais peu de jours après, elle en rendit la plus grande partie, ſans ſentir comme auparavant, que rien ſe rompît : ce qui lui fit juger qu'elle étoit entierement délivrée de ce Ver ; en effet, il ne lui eſt plus rien arrivé de ſemblable depuis ce temps-là, & même le flux de ventre, dont elle avoit toûjours été incommodée, s'arrêta : enſorte que depuis douze ans, elle a été en parfaite ſanté. J'ai appris cela de ſon mari même, qui me le dit en préſence de ſa femme. Ils m'ajoûterent l'un & l'autre, que ſi tous les morceaux qu'elle avoit rendus, étoient joints enſemble, ils feroient plus de vingt aulnes.

Chez M. de Villadin le Gouverneur, il y a une Servante, âgée de trente-un ans, laquelle eſt tourmentée depuis long-temps par cette ſorte de Ver plat : & ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que depuis quelques années, elle ne manque point tous les ans, vers la S. Jean-Baptiſte, d'en rendre des morceaux fort longs.

Madame Marguerite de Mulli-

nen, femme de M. de Villadin, que je viens de nommer, me montra en 1607. trois de ces morceaux de Vers plats, que cette Servante avoit rendus, lesquels faisoient plus de six aulnes. Je n'oublierai pas de vous dire, que cette Servante sent continuellement dans le ventre un certain froid qui l'incommode beaucoup, souvent aussi elle est attaquée de Diarrhée, & quelquefois elle est trop resserrée; à cela près, elle jouit d'une assez bonne santé, elle est robuste, & ne s'inquiete pas beaucoup de son mal. Je l'ai purgée quelquefois avec des pilules faites d'aloës, de rhubarbe, d'agaric, & d'extrait de coloquinte. Je lui ai fait prendre aussi d'une poudre pour tuer & pour chasser les Vers: mais une chose surprenante, c'est qu'un certain Empirique lui ayant fait boire trois ou quatre fois d'une ptisanne faite avec la seule coloquinte, elle fut purgée violemment sans rendre aucun Ver; & cependant lorsque la S. Jean approche, ces morceaux de Ver sortent d'eux-mêmes comme par un mouvement critique de la nature. Adieu.

Remarques d'Olaus Borrigius.

UN jeune homme de 26. ans, tourmenté d'une faim dévorante, qu'on nomme *Boulimie*, lequel se plaignoit de différentes douleurs dans le dos, & dans les intestins, sentoit un si grand froid au nez, qu'il croyoit que le nez lui alloit tomber. Je fus mandé pour voir le Malade : je lui ordonnai une juste dose de diacatholicon & de diaphœnix, mêlés dans des eaux convenables, & je lui fis rendre par ce moyen deux lambeaux de Ver plat tout vivans, de la longueur de 24. pieds, mais morts quand ils me furent apportés. Les incisions de ce Ver, lesquelles étoient en grand nombre, ne composoient pas une ligne droite comme celles de Sennert & Tulpius, mais elles étoient crenelées & dentelées, & le long du milieu du dos la bande n'étoit pas distinguée par des intersections contigues, comme celles de la figure que Sennert a fait graver ; mais entre chaque intersection, on voyoit au mi-

lieu certains points élevés, tantôt trois comme dans la figure de Tulpius, tantôt davantage. Ces points étoient quelquefois exagones, & tout remplis d'une liqueur épaisse, qui le premier jour paroissoit blanche comme du lait, & ensuite approchoit de la couleur du sang. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que le Malade n'a pas seulement rendu pour cette fois, de tels morceaux de Vers, mais que toute l'année il a continué d'en rendre, soit de plus longs, soit de plus courts, toutes les fois qu'il a réitéré la même médecine : or, il l'a réitérée environ quarante fois : mais ce n'est pas encore la fin, & si l'on supputoit tout ce qu'il a rendu de ce Ver jusqu'à présent, cela monteroit à plus de huit cens pieds. Quant à moi, j'en conserve dans mon Cabinet environ la longueur de deux cens pieds. Au reste je n'y ai point remarqué de tête, & il y a bien apparence qu'il n'est pas tout sorti, car le Malade sent de temps en temps des morceaux de ce Ver se rompre dans son corps. J'ai essayé contre l'Insecte dont il

s'agit, le mercure doux, & autres remedes ordinaires qu'on employe avec succès contre les Vers Strongles & contre les Ascarides; mais cela n'a servi de rien. Je n'ai jamais pu chasser que par des purgatifs ce mauvais hôte. La même chose m'est arrivée à l'égard de la femme d'un Marchand de Biere, & d'une Dame de qualité. Enfin après avoir mis le jeune homme à l'usage fréquent des amers, je suis venu à bout de le guérir de sa boulimie, & depuis l'on n'a plus vu en lui de signes de Vers. (*a*)

Fabricius, & Olaus Borrigius, comme nous venons de voir, disent qu'ils n'ont point vu de tête au Tænia, c'est que cette partie s'en sépare aisément, & reste ordinairement dans le corps du Malade.

Après tout ce détail, il est important de faire ici une remarque générale; sçavoir, que dans la plûpart des maladies des Vers, soit Vers plats, soit Vers ronds & longs, ou autres, il faut souvent avoir moins d'égard aux Vers mêmes, qu'à la

(a) *Thom. Bartholin, Acta Medica & Philosoph. Hafnienfin. volumen 2. anni 1673.*

matiere vermineuſe, parce que cette matiere, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, eſt la principale cauſe du mal; ainſi dans le traitement de ces maladies, on doit ſonger ſur-tout, à deux choſes, & c'eſt ce que nous allons voir dans la Section ſuivante.

SECTION III.

Remarques générales ſur le traitement des maladies vermineuſes.

JE viens de dire que dans le traitement des maladies de Vers, on doit, ſur-tout, ſonger à deux choſes; voici ce que c'eſt. La premiere eſt d'évacuer la plus grande quantité qu'il ſe peut, de cette matiere vermineuſe dont nous venons de parler; & la ſeconde de corriger ce qu'il en reſte après l'évacuation. Si donc cette matiere cauſe des convulſions, des affections ſoporeuſes, des tranſports, de groſſes fiévres, comme il arrive quelquefois, ſelon la remarque que nous avons faite dans le Chapitre IV. il faut d'abord

désemplir les vaisseaux par la saignée, pour faciliter l'oscillation des vaisseaux, & favoriser par ce moyen la circulation du sang, laquelle est toûjours embarrassée dans ces occasions, à cause de l'épaisseur des sucs produits par cette humeur vermineuse, qui est un acide coagulant; puis venir à la purgation des premieres voyes, pour en enlever cette matiere, dont quelques parties s'introduisant dans la masse du sang, deviennent un des plus forts obstacles à la transpiration, & par conséquent une source de maladies. La seconde chose à quoi il faut songer, est de recourir après la purgation à l'usage des amers: ces amers trouvant alors moins d'empêchement, sont tout autrement efficaces, soit pour corriger l'aigre pernicieux qui reste, soit pour chasser les Vers qui ont échappé à la purgation.

Je conseille ici la purgation après la saignée, parce que l'expérience m'a appris que cette méthode est la meilleure qu'on puisse suivre pour guérir radicalement ces maladies; quoi qu'en dise un Auteur Moder-

ne, (a) qui prétend que la purgation ne sçauroit être d'aucun secours, dans quelque maladie que ce soit, & qui soûtient contre toute raison, & toute expérience, que l'avantage qu'on attend de la purgation, se doit uniquement attendre de la saignée. Comme ce sentiment, s'il avoit cours, seroit d'une funeste conséquence pour la vie des hommes, & que l'Auteur qui le voudroit introduire, s'appuye d'un raisonnement spécieux, qui pourroit imposer à quelques jeunes Médecins, nous croyons qu'il est de notre devoir de montrer ici le faux d'un tel raisonnement.

Nous avouerons d'abord avec l'Auteur dont il s'agit, que la transpiration est la plus abondante & en même temps la plus nécessaire de toutes les évacuations. Ensorte que lorsque cette évacuation est troublée, soit par l'épaisseur que l'acide d'une matiere vermineuse produit dans le sang, soit par quelqu'autre

(a) Mr H** dans son Explication Physique & méchanique, des effets de la saignée & de la boisson dans la cure des maladies.

cause,

cauſe, il ne peut arriver que du déſordre dans les fonctions du corps. La vérité de cette propoſition eſt juſtifiée par des expériences inconteſtables, & il n'y a aucun Médecin qui la révoque en doute. Mais notre Auteur abuſe viſiblement de ce principe, pour le faire ſervir de preuve à ſon opinion.

Ce qui doit, dit il, parfaitement convaincre de l'inutilité de la purgation dans les maladies même où il faut évacuer, c'eſt que la purgation vuide infiniment moins que la tranſpiration, & voici, continue-t'il, comment on peut le démontrer.

» L'évacuation du bas-ventre, eſt » en proportion avec la tranſpira- » tion, comme d'un à dix, c'eſt-à- » dire, que la tranſpiration évacue » dix fois autant que l'évacuation du » bas-ventre ; de ſorte qu'une per- » ſonne qui dans un certain intervale » de temps, perdroit quatre onces » de matiere par les ſelles ; cette » même perſonne dans un égal eſ- » pace de temps, ſe déchargeroit de » quarante onces de matiere par la

» transpiration. Il seroit donc vrai
» de dire que si l'on transpire d'un
» dixiéme moins qu'à l'ordinaire,
» on en sera autant incommodé que
» si l'on n'alloit point du tout à la
» selle. Donc on soulagera un Ma-
» lade en le faisant transpirer d'un
» dixiéme plus qu'il ne faisoit, au-
» tant que si on lui rendoit une plei-
» ne & parfaite liberté de ventre.
» Mais sur ce principe, cette der-
» niere évacuation doit beaucoup
» perdre de son crédit ; car quand
» on parviendroit à la rendre cent
» fois plus copieuse qu'à l'ordinaire,
» on ne feroit pas plus que si on avoit
» rendu la transpiration dix fois plus
» abondante que de coûtume. Ainsi
» une personne à qui il suffisoit
» pour se conserver en santé, d'aller
» une fois à la selle, sera obligée d'y
» aller cent fois pour guérir d'une
» maladie, & si elle avoit coûtume
» d'y aller deux fois, il faudra l'y
» faire aller deux cens fois. De plus,
» ajoûte-t'il, s'il est vrai que la sai-
» gnée, comme on l'a observé, vui-
» de autant en un moment, que la
» transpiration en six heures ; la sai-

» gnée doit être préférée au-dessus de » la purgation, (*a*) d'autant qu'elle » aura plus de facilité que le bas- » ventre, pour suppléer au défaut de » la transpiration.

Voilà ce que Mr Hecquet nous donne pour une Démonstration dans son Livre intitulé : *Explication Physique & méchanique des effets de la saignée, & de la boisson dans la cure des maladies.* Il dit donc que l'évacuation du bas-ventre est à l'égard de la transpiration comme un à dix, ensorte que si quelqu'un qui aura coûtume en santé, d'aller tous les jours deux fois à la selle, & de se délivrer par-là d'environ quatre onces de matiere chaque fois, vient à transpirer d'un dixiéme moins qu'à l'ordinaire, il faudra pour le guérir par la purgation, le faire aller deux cens fois à la selle, c'est-à-dire, lui faire évacuer huit cens onces de matiere par le bas-ventre. Mais si ce principe est vrai, il ne conclud pas moins contre la saignée, que contre la purgation. En effet, dès qu'il faut une évacua-

[*a*] Préférée au-dessus de la purgation, *il veut dire sans doute*, préférée à la purgation.

tion de huit cens onces pour suppléer ici, par le moyen des selles, au défaut de la transpiration, il n'en faudra pas une moindre pour suppléer à ce même défaut par le moyen de la saignée; & par conséquent ce sera huit cens onces de sang qu'il faudra tirer à ce Malade, si on veut suppléer par la saignée au défaut du dixiéme, dont on suppose que sa transpiration est diminuée; c'est-à-dire, qu'il faudra lui faire quatre-vingt saignées de neuf onces chacune.

L'Auteur se trompe donc visiblement, & son erreur vient de deux mépriſes. La premiere, de supposer, comme il fait, qu'un purgatif, pour remédier au défaut de la transpiration, doive évacuer d'autant plus par les selles, que la transpiration est diminuée; ce qui est absurde. Car une médiocre évacuation du bas-ventre, peut donner assez de liberté aux liqueurs & aux vaisseaux qui les contiennent, pour que les humeurs reprennent leurs cours, & se filtrent dans leurs différens couloirs, moyennant quoi, la transpiration se réta-

blira, & sera d'autant plus abondante, qu'il y aura eu plus de matiere transpirable retenue. C'est ainsi qu'on voit quelquefois une évacuation légére, rappeller tout d'un coup la circulation, procurer d'heureuses sueurs, & calmer de grands symptômes. Ceux qui ont quelque expérience dans la pratique de Médecine, sçavent par exemple, avec quel succès on purge, soit par haut, soit par bas, aux premieres approches de la petite vérole, & avec quelle promptitude l'humeur maligne qui ne pouvoit sortir auparavant, se fait jour ensuite au travers de la peau, qu'elle couvre de pustules. C'est que la purgation ne dégage pas seulement le bas-ventre, mais oblige les glandes intestinales en les picotant, à se décharger de l'humeur que la masse du sang y dépose, ce qui leur donne plus de facilité à en recevoir d'autre, & met par conséquent plus à l'aise le sang & les vaisseaux. L'Auteur ne mesure ici le bon effet de la purgation, que sur la quantité qui s'évacue par les selles, sans se souvenir du sage avis d'Hippocrate, que

c'eſt par la qualité, & non par la quantité de l'humeur évacuée, qu'il faut juger du ſuccès d'un purgatif. En effet, l'évacuation d'une petite quantité d'humeur qui fera de l'obſtruction quelque part, ou qui fournira quelque levain coagulant, capable de retarder le mouvement des liquides, ſuffira ſouvent pour rétablir le cours de toutes les humeurs, tandis qu'une plus grande évacuation qui enlevera une autre humeur, dans laquelle ne réſidera pas la cauſe de la maladie, ne ſervira de rien, ou ſera même dangereuſe. La ſeconde mépriſe de l'Auteur, c'eſt de ſuppoſer que plus on va à la ſelle, quand on ſe porte bien, & plus on diſſipe par la tranſpiration. » Celui, dit-il, » à qui il ſuffiſoit pour ſe bien por- » ter, d'aller une fois à la ſelle, ſera » obligé d'y aller cent fois pour gué- » rir d'une maladie où la tranſpira- » tion ſera diminuée d'un dixiéme; » & s'il avoit coûtume d'y aller deux » fois, il faudra l'y faire aller deux » cens. Il ſe fonde ſur ce que quelques Médecins diſent que la tranſpiration diſſipe dix fois autant que

l'évacuation du bas-ventre ; mais il ne prend pas garde que lorſque ces Médecins parlent ainſi, c'eſt en ſuppoſant que l'évacuation du bas-ventre ne paſſe pas une certaine meſure : ainſi dès qu'on fera monter cette évacuation au double & au triple, ce ne ſera pas la même proportion, & la tranſpiration ne pourra plus l'emporter de dix fois autant. Les Médecins dont il s'agit, ont obſervé à peu près ce qui ſe diſſipe chaque jour par les divers endroits du corps pour l'entretien de la ſanté ; & après avoir ſupputé en général, ce qui s'évacue par les urines, par le cracher, par les ſelles, ils ont conclu, que ſuppoſé qu'il ſorte chaque jour tant de matiere par les urines, tant par le cracher, tant par les ſelles, la tranſpiration doit être en telle & telle proportion à l'égard de chacune de ces évacuations ; d'où il eſt facile de voir que ſi on vient à changer leur ſuppoſition, & à vouloir qu'il s'évacue plus ou moins de matiere par le bas-ventre, il ne doit plus y avoir la même proportion entre l'évacuation qui ſe fait par les

selles, & celle qui se fait par la transpiration; cela est constant. Ainsi c'est se méprendre étrangement, de croire que pour rétablir la transpiration dans un Malade qui avoit coûtume en santé, d'aller deux fois par jour à la selle, il faille l'y faire aller deux cens fois, si on veut venir à bout de le guérir en le purgeant. Mais une remarque qu'il ne faut pas oublier ici, c'est qu'il est faux que l'évacuation du bas-ventre, soit à la transpiration, comme 1. à 10. selon Sanctorius, Aph. 4. 6. 7. Sect. 1. elle n'est que comme 3. à 5, c'est-à-dire, que la transpiration passe d'un peu plus que de la moitié, l'évacuation du bas-ventre. Il faut de plus considérer que Sanctorius étoit Italien, & qu'il écrivoit ceci dans un pays où l'on transpire beaucoup.

Ce que l'Auteur ajoûte, sçavoir, que s'il est vrai, comme on l'a observé, que la saignée vuide autant en un moment, que la transpiration en six heures, la saignée doit être préférée à la purgation, ou, *pour ne rien changer dans ses termes*, au-dessus de la purgation, n'est pas plus exact.

Nous

Nous remarquerons d'abord, que cet Auteur dit à la page 17. (*a*) que ce qui s'évacue chaque jour par le bas-ventre, ne va pas à plus de quatre onces; & page 12. qu'on ne perd pas plus en quinze jours par les selles, qu'en un seul par la transpiration; d'où il s'ensuit, que la transpiration doit dissiper soixante onces de matiere en un jour, & par conséquent quinze onces en six heures. Or, sur ce principe, une saignée ordinaire, qui n'est que de neuf onces, ne sçauroit donc évacuer autant en un moment, que la transpiration en six heures. Mais l'Auteur, voyant bien que pour ce qui regarde sa prétendue Démonstration, il ne sçauroit trouver son compte à ce calcul, s'est avisé d'en suivre un autre: nous nous y tiendrons. Selon ce calcul, l'évacuation du bas-ventre n'est plus en proportion avec la transpiration, comme d'un à quinze; elle l'est seulement comme d'un à dix. Ensorte qu'en six heures, ce n'est que dix onces de matiere qui s'échapent par l'insensible transpiration, au lieu de

(*a*) These sur la saignée.

quinze, ce qui répond aux neuf à dix onces de sang qui s'évacuent par une saignée de trois palettes. Mais quoique selon cette supputation, il soit vrai que la saignée enleve autant en un moment, que la transpiration en six heures, il ne s'ensuit pas pour cela, que la saignée doive être préférée à la purgation, puisque une simple médecine fait rendre sans peine par une seule selle, plus du double & du triple de ce que peuvent tenir trois palettes de sang. Ainsi une purgation qui fera faire quatre ou cinq selles en un matin, évacuera plus alors que quatre ou cinq saignées. Si donc on n'a égard ici, comme fait notre Auteur, qu'à la quantité de l'évacuation, bien loin que l'on doive préférer la saignée à la purgation, on doit au contraire, préférer la purgation à la saignée, puisque pour évacuer autant en un matin par la saignée, qu'on évacueroit par la purgation, il faudroit au moins trois saignées en un matin.

La prétendue Démonstration de notre Auteur n'a donc rien de concluant, bien loin d'être une Dé-

monſtration. Ainſi elle ne doit point nous empêcher de demeurer toûjours dans le ſentiment où nous ſommes ſur l'utilité de la purgation dans les maladies vermineuſes ; pourvu toutefois qu'on ne néglige point la ſaignée, qui eſt ici très-ſouvent d'un grand ſecours, comme nous l'avons remarqué plus haut : mais ce remede, auſſi-bien que le purgatif, veut être ſagement ménagé ; car de croire avec le même Auteur, qu'on puiſſe ſans riſque, tirer preſque tout le ſang d'un Malade, c'eſt renoncer aux lumieres les plus claires de la raiſon & de l'expérience, pour ne rien dire de plus. Auſſi les preuves que cet Auteur apporte pour juſtifier une ſi étrange propoſition, ne ſont pas moins étranges, que la propoſition même qu'il veut établir. » Il ſuffit, » dit-il, dans ſa Diſſertation ſur la » Saignée, de faire attention au peu » de forces & de ſang qu'il faut pour » empêcher un Malade de mourir. » Car enfin un Malade n'étant obli» gé à aucun mouvement, ou exer» cice conſidérable, & n'ayant à fai» re que de ne point mourir, il ne

» lui faut ni plus de sang, ni plus de
» force qu'à un homme endormi,
» par la raison que vivre, pour l'un
» & pour l'autre, n'est que respirer;
» ou pour parler plus exactement, la
» vie dans tous les deux ne consiste
» que dans le pouls & dans la respi-
» ration; en un mot, dans la circula-
» tion du sang .... Donc un Mala-
» de n'a besoin que de très-peu d'es-
» prits & de sang, puisqu'il vit avec
» si peu de force .... La vie se con-
» servant donc pendant le temps du
» sommeil & de la maladie, moyen-
» nant le mouvement de si peu de
» parties solides, on doit conclure
» que très-peu d'esprits & de sang est
» destiné pour faire vivre un Mala-
» de, & un homme qui dort. Sup-
» posons qu'une personne vienne à
» tomber malade; alors tout le sang
» qui devoit être employé pour faire
» agir tout le corps, demeure oisif
» & sans action. Or, supposé que
» de vingt livres de sang qui se trou-
» vent dans le corps, cinq livres suf-
» fisent pour entretenir la circulation
» & la vie dans ce Malade, ce se-
» ront quinze livres de sang qui ne

» ſerviront pas alors à le faire vivre.
» Ajoûtez à ces quinze livres ce qui
» ſera retenu dans les vaiſſeaux, par-
» ce que la tranſpiration, comme il
» arrive ordinairement dans les ma-
» ladies, ſe trouvera arrêtée, cette
» quantité de ſang inutile à la vie,
» devra groſſir conſidérablement.

Il faut prouver ici trois choſes. La premiere, qu'un Malade eſt ſemblable à un homme qui dort. La ſeconde, que dans un homme qui a vingt livres de ſang, cinq livres ſuffiſent pendant le ſommeil, pour faire la circulation; & la troiſiéme, que de vingt livres de ſang qui ſeront dans le corps d'un homme endormi, il y en doit avoir par conſéquent quinze d'oiſives, & qui ne ſervent de rien. Après cela, on pourra prononcer hardiment que pendant le ſommeil & pendant la maladie, les trois quarts du ſang ſont ſuperflus, d'où s'enſuivra que le ſommeil qui eſt ſi néceſſaire pour rétablir les forces, ne ſera plus qu'un déréglement de la nature, & la ſource d'une infinité de maladies, puiſque la plus grande partie des liquides demeu-

rant *oisive alors & sans action*, ne pourra plus se dépurer. Cependant, selon les Observations de Sanctorius, la transpiration augmente du double dans le sommeil; jusques là même, que selon cet Auteur, elle est quelquefois plus grande alors, que dans les plus grands exercices de la veille, en supposant presque l'égalité de temps. Or, comment pourroit-il arriver que pendant sept heures de sommeil, on transpirât insensiblement & sans peine le double de ce qu'on transpire pendant la veille, si dans le sommeil, la plus grande partie des liqueurs étoient *oisives & sans action*. Mais quand on pourroit prouver toutes ces chimeres, cela ne serviroit qu'à détruire le système qu'on veut établir; car enfin, supposer qu'un homme endormi & un Malade n'ayent besoin pour vivre, que de cinq livres de sang; & que 15. livres demeurent en eux, oisives & sans action, c'est supposer que lorsqu'on dort, ou qu'on est malade, l'équilibre des liquides & des solides n'est pas nécessaire à la vie: cependant l'hypothese de celui à qui

appartient cette comparaison, roule entierement sur l'équilibre des liquides & des solides, dans lequel consiste la vie & la santé. Cet Auteur soûtient dans sa même Dissertation sur la Saignée, que vingt livres de liqueurs sont nécessaires pour répondre à la force des solides; & que cette force est naturellement bornée à faire circuler vingt livres de liquide; de sorte, dit-il, que pour faire subsister la vie, & pour entretenir la santé, il faut que les liquides & les solides soient toûjours dans cette proportion. Il ajoûte que le Médecin ne doit avoir d'autre vue que de rétablir cet ordre & cet équilibre entre les solides & les liquides. Ces principes une fois posés, comment peut-il avancer qu'il n'y a nul danger à diminuer des trois quarts la masse du sang, & de la réduire à cinq livres dans les Malades qui en ont vingt? Est-ce-là un moyen bien sur de remettre les liquides & les solides en proportion les uns avec les autres? Car si l'augmentation des liqueurs au-dessus de ce qui est nécessaire pour l'équilibre des solides

& des liquides, est un déréglement ; la diminution de ces mêmes liqueurs au-dessous d'un certain point, sera un autre déréglement. Ainsi les suppositions que nous venons de combattre, sont non-seulement absurdes dans la spéculation, mais d'une conséquence dangereuse dans la pratique. J'ajoûterai même, sans crainte d'être désavoué par la sçavante Faculté qui m'a instruit, & dont je fais gloire de suivre la Doctrine, qu'il n'y a point de Médecin zélé pour l'honneur de sa Profession, & pour la vie des hommes, qui ne doive s'élever avec force, contre des maximes si téméraires, & si meurtrieres.

Je terminerai ce Chapitre, en remarquant que si la purgation est d'un grand secours dans les maladies vermineuses, c'est sur-tout lorsque la maladie est aigue, & qu'elle commence ; parce que c'est alors ordinairement que se présente l'heureux moment de l'orgasme, dont nous avons suffisamment parlé ailleurs, (*a*) &

(*a*) Voyez Remarques de Médecine sur l'orgasme dans les maladies, sur la saignée, sur la purgation

dont pour cette raiſon, nous ne dirons rien ici. Qu'il nous ſoit permis ſeulement, de finir par ces excellentes paroles d'un des plus ſçavans Médecins de la Faculté de Paris, *Purgationem ſanè in acutorum initiis ſæpius ſuadet vera medendi ratio, comprobat felix experientia, nec prohibet, quin imo paſſim præſcribit, & imperat divinus Senex.* (a) Paroles qui ne peuvent trouver d'autres adverſaires, que ceux à qui la raiſon, l'expérience, & Hippocrate, ſont abſolument inconnus.

SECTION IV.

Sur la maniere dont agiſſent les remédes antivermineux.

DE ces remedes, les uns agiſſent par une vertu manifeſte, les autres par une vertu cachée, dont on ne peut découvrir la raiſon. Entre les premiers, on compte toutes les huiles, parce qu'elles bouchent

& la boiſſon, imprimées chez d'Houry, rue de la Harpe, au Saint Eſprit.

(a) *Quæſt. Medic. M. Petro Bourdelot Præſide. An per-acutis ut plurimum purgatio per ſuperiora? Art.* 3. *versùs finem.*

les pores des Vers, & qu'il eſt viſible que ſi elles tuent ces Inſectes, comme elles font, c'eſt parce qu'en bouchant leurs pores, ou leurs trachées, dont toute leur peau eſt parſemée, elles empêchent ces Animaux de tirer l'air au-dedans de leur corps, ce qui les doit étouffer.

Ces trachées, comme nous l'avons remarqué plus haut, & que le remarque Mr le Clerc dans ſon Hiſtoire des Vers plats, ont été obſervées & décrites par Mr Malpighi, dans ſa Diſſertation ſur le Ver à ſoie. Ce dernier a en même temps découvert par pluſieurs expériences, que l'huile étoit un poiſon pour les Vers. Ayant touché, dit-il, avec un pinceau trempé d'huile, les trachées de quelques Vers à ſoie, je les vis tomber ſur le champ en convulſion, & expirer. Pour mieux m'aſſurer de cette propriété de l'huile, j'oignis d'huile, les trachées ſupérieures d'un Ver à ſoie, depuis la tête juſqu'au milieu du corps, & alors il devint paralytique de cette partie, remuant ſeulement l'autre moitié du corps, que je n'avois pas

touchée d'huile. Il demeura une nuit en cet état, mais le matin il reprit son mouvement entier. Je lui donnai de la pâture, & il fabriqua sa coque. Je fis la même expérience sur d'autres Vers à soie, & la même chose arriva.

Comme j'avois frotté d'huile les parties supérieures de ces Vers, je frottai à d'autres, les parties inférieures jusqu'au même endroit, & je vis alors ces Vers à soie remuer la moitié supérieure de leur corps, sans pouvoir remuer l'inférieure, celle-ci étant devenue toute paralytique. Une circonstance bien digne de remarque, c'est que dans ceux-ci que j'avois oints d'huile par en bas, la moitié supérieure du corps tiroit l'autre à soi, au lieu que dans les premiers, l'inférieure ne tiroit point la supérieure. Au reste le battement du cœur se faisoit très-rarement sentir dans les parties d'en-bas. Quelques-uns de ces Vers, après avoir demeuré deux heures ainsi perclus de la moitié inférieure de leurs corps, commencerent à manger, & se mirent à faire leur coque,

qu'ils acheverent dans le temps ordinaire. Deux d'entre eux moururent plusieurs jours après, & un autre ayant vécu long-temps au-delà, jetta sa soie, & puis mourut.

Je touchai avec de l'huile tout le côté droit de quelques autres Vers à soie, & tout le côté gauche de quelques autres : ils devinrent tous engourdis, & à peine pouvoient-ils se mouvoir lorsqu'on les excitoit. Enfin le haut de leurs corps ayant repris vigueur, car le bas étoit toûjours sans mouvement, ils commencerent à manger, & acheverent leur ouvrage.

Pour avoir là-dessus un éclaircissement entier, je me contentai de leur mettre de l'huile seulement à la tête, à la queue, & au dos, sans toucher aux trachées ; il n'en mourut aucun, & rien d'extraordinaire ne leur arriva ; ce qui m'a fait conclure que s'ils mouroient lorsque leurs trachées étoient couvertes d'huile, c'est parce qu'elles ne pouvoient plus recevoir l'air, ce qui causoit une suffocation. Mais pour m'assurer davantage de la chose, j'oignis avec

du beurre tous les orifices des trachées, & ces Insectes moururent sur le champ. Le même effet arriva par l'usage du lard, du suif, & autres graisses.

Le miel liquide, quand on en frotte ces Vers, les tue tout de même. Je tentai sur des Sauterelles, sur des Grillons, & sur d'autres Insectes semblables, les mêmes expériences de l'huile, du beurre, & du miel, & elles réussirent de la même maniere.

Voilà ce que rapporte Mr Malpighi; plusieurs autres expériences de même nature ont été faites par le célébre Mr Rédi (*a*) sur des Vers de terre, & elles ont eû le même succès; avec cette différence néanmoins qu'ils ont résisté un peu plus longtemps à l'huile que les Vers à soie. Voici comme s'explique là-dessus ce sçavant Auteur. J'oignis plusieurs fois d'huile d'olive, quatre Vers de terre; puis je les mis dans une phiole de verre, avec un peu de terre, & ils y vécurent plus de quinze jours. Je ne m'en tins pas à cette épreuve,

(a) *De gli animali viventi dentre gl' animali viventi.*

je remplis d'huile d'olive deux autres vaſes de verre, dans leſquels je jettai deux gros Vers de terre bien vigoureux : Ils y devinrent vingt-quatres heures après, tout engourdis, mais ils ne laiſſerent pas d'y vivre. Voyant cela, je les tirai de l'huile, & les mis dans un autre vaſe avec de la terre fraiche ; l'un y mourut au bout de trois jours, & l'autre en vécut ſix ; mais très-languiſſant. Il eſt donc certain, conclud Mr Rédi, que l'huile eſt contraire aux Vers de terre, mais qu'elle ne leur eſt pas un poiſon auſſi préſent qu'elle l'eſt aux Mouches ; par exemple, aux Guêpres, aux Abeilles, aux Scorpions, aux Grillons, aux Limaces, aux Vers à ſoie, à toutes les ſortes de Chenilles, aux Scolopendres marines, aux Sangſues, & à pluſieurs autres Inſectes ſemblables.

Au reſte, ainſi que le remarque fort à propos Mr le Clerc, il faut bien diſtinguer d'avec l'huile d'olive toutes celles qui ſont compoſées de particules âcres & pénétrantes ; parce que celles-là agiſſent moins par leur

onctuosité, que par leurs particules salines, bitumineuses, qui sont très-actives. Telle est l'huile de pétrole, laquelle par les pointes de ses sels, perce tout d'un coup le corps tendre du Ver; ensorte que si vous versez seulement deux ou trois gouttes de cette huile dans le fond d'une phiole, & que vous jettiez ensuite dans cette phiole plusieurs Vers, vous les voyez périr presque sur le champ. Toutes les huiles tirées par le feu, produisent le même effet; telles sont par exemple, les huiles de succin, de bois & de bayes de genièvre, de coudrier, & toutes les huiles extraites d'aromates, & de plantes aromatiques.

C'est par la même cause que le sel commun, le sel gemme, & plusieurs eaux minérales, soit froides, soit chaudes, dans lesquelles regne un sel fixe, sont si contraires aux Vers. Mais il faut écouter encore là-dessus le sçavant Mr Rédi, cité fort à propos à ce sujet par le même Mr le Clerc.

Si, dit-il, l'on fait fondre dans de l'eau de fontaine, autant de sel

qu'elle en peut dissoudre, & que dans cette dissolution, l'on jette des Vers de terre, ils y meurent à l'instant. Si à cette même eau salée, l'on ajoûte une égale quantité d'autre eau, où il n'y ait point de sel, les Vers qu'on y jette, y meurent en aussi peu de temps. Si l'on y ajoûte pour la troisiéme fois autant d'eau nouvelle, ils meurent en un quart d'heure. Si l'on réitere une quatriéme fois, ils demeurent deux heures sans mourir. Le sel gemme, le vitriol de Chypre, l'alum, le nitre, font le même effet; mais la dissolution de sel commun, celle de sel gemme, celle de nitre, a plus de force; le vitriol en a un peu moins, & l'alum un peu moins encore. On voit par-là, conclud Mr Rédi, pourquoi certaines eaux minérales, telles par exemple, que les eaux de Tectucium, *Aquæ Tectucii*, les eaux de Bagnols, *del Bagnuolo*, étant bues, tuent si puissamment les Vers du corps humain; étant facile de comprendre que cette vertu leur vient du sel fixe qu'elles contiennent: sel, au reste qui les rend en même temps purgatives,

purgatives, ce qui est cause qu'elles chassent aussi les Vers qu'elles tuent. Ces expériences que Mr Rédi a faites sur la vertu antivermineuse des sels fixes naturels, ont porté Mr le Clerc à en faire de semblables sur la vertu des sels fixes préparés par le feu, & il a trouvé qu'ils avoient contre les Vers, la même vertu; sur quoi il cite le sel de tartre (*a*). Il a trouvé de plus que l'esprit volatil de sel de Vipére, & autres volatils semblables, ne sont pas moins efficaces contre ces Insectes.

Si l'on jette dans de l'esprit de vin des Vers de terre, ils y meurent tout d'un coup; ils vivent très-peu dans le vin soit rouge ou blanc, soit doux ou non; ils ne s'accommodent pas mieux du vinaigre. Plongés dans de l'eau poivrée, ils n'ont guère qu'un quart d'heure de vie, si l'eau est bien chargée de poivre; mais si elle l'est peu, ils y durent quelques heures selon le plus ou le moins de poivre qu'on y a mis.

(a) *Quod autem de salibus fixis naturalibus observavit vir celeberrimus, comperi & ipse salia fixa vi ignis parata sal. tartari puta, adhibens.*

Ils meurent très-vîte, lorsqu'on leur jette dessus de la poudre de poivre, ou de canelle, ou de tabac; celle de tabac leur est plus contraire. Dans le jus de limon aigre, ils vivent quelque peu de temps; mais ce qu'il y a de surprenant, ils périssent beaucoup plûtôt, dans le jus de limon doux, & dans celui d'orange de Portugal.

L'eau de vif-argent est fort contraire aux Vers, comme l'on sçait; mais comment agit-elle sur ces Insectes? C'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer, non plus que la raison pourquoi le jus de limon doux & d'orange douce, leur est plus contraire que celui du limon aigre & de l'orange aigre. Que l'eau de mercure soit ennemie des Vers, voici là-dessus des expériences qui ne permettent pas d'en douter, sur-tout à l'égard des Vers de terre; car pour ceux du corps, on ne peut pas s'en convaincre aussi certainement par les mêmes expériences; ces Vers ne vivant pas tous aussi long-temps hors du corps, que vivent hors de terre les Vers de terre, & n'ayant pas la

même vigueur. Enſorte qu'on peut les comparer en cela aux Poiſſons de mer, dont la plûpart meurent dès qu'ils ſont hors de la mer. Quoi qu'il en ſoit, voici les expériences qu'on peut faire ſur les Vers de terre avec l'eau de mercure, & qu'a faites Mr Rédi.

Je jettai, dit-il, une grande quantité de mercure, dans une bouteille de verre pleine d'eau commune, preſque bouillante; j'y laiſſai le mercure infuſer pendant douze heures. Après quoi, l'eau étant froide, j'y mis quatre gros Vers de terre, ſans ôter le mercure, ils y vécurent vingt heures.

Je mis dans un autre vaiſſeau de verre une quantité beaucoup plus conſidérable de mercure; enſorte que tout le fond du vaiſſeau en étoit couvert, puis je gliſſai doucement ſur ce mercure un gros Ver de terre; l'Inſecte commença auſſi-tôt à s'agiter avec force, rendant beaucoup d'écume & d'eau épaiſſe; enfin au bout de 24. heures, il mourut en convulſion.

Ce qu'on peut dire de plus pro-

bable pour expliquer l'action du mercure sur les Vers, est qu'étant composé comme il l'est, de particules extrêmement fines & pénétrantes; ces particules fines s'accrochent avec les sucs épais & visqueux dont le Ver est composé, & y font une division, qui rompant toute la liaison des parties du Ver, ne permet plus par conséquent à l'Insecte de vivre.

La raison pourquoi la plûpart des amers tuent ou chassent les Vers, est bien plus facile à rendre; la mordacité de ces amers parle d'elle-même sur ce sujet, sans qu'il soit besoin de faire là-dessus de grands raisonnemens; mais ils ne sont pas tous également *lumbricides*, (a) ou *lumbrifuges*; c'est ce qu'on va voir par les expériences suivantes. Je délayai, dit Mr Rédi, une assez grande quantité d'aloës dans de l'eau, pour la rendre bien amere. Je jettai dans cette eau quatre Vers de terre; ils en parurent d'abord très-contrariés, mais ils ne laisserent pas d'y vivre

(a) *Lumbricides*, c'est à dire, qui tuent les Vers; *Lumbrifuges*, c'est à dire, qui les chassent.

assez tranquillement pendant 24. heures. L'un d'eux commença à se dépouiller de sa peau depuis la queue jusqu'au milieu du dos & du ventre ; là cette peau se renversa & se ramassa, de maniére qu'elle entoura comme un cercle tout le corps du Ver. : autres vingt-quatre heures s'étant passées, je tirai de cette eau amere les Vers en question, & les mis dans un vaisseau de verre, avec un peu de terre fraîche, où j'avois mêlé quelque peu d'aloës pilé : ils vécurent plusieurs jours dans cette phiole. Je réitérai la premiere expérience sur autres quatre Vers de terre, & ils vécurent dans l'eau amere quatre jours entiers. Qui croira après cela, dit Mr Rédi, que l'aloës soit aussi contraire aux Vers du corps, que l'ont écrit quelques Auteurs ? Mais si ce suc, tout amer qu'il est, est si foible contre les Vers, lors même qu'il les touche, quel effet, demande le même Mr Rédi, doit-on attendre, lorsqu'on l'applique en cataplâme sur le ventre, ou qu'on y applique des amers encore moins forts, tels que les feuilles de pêcher broyées

avec du vinaigre, & autres remedes semblables, si fort vantés parmi le vulgaire. La décoction de lupins, qui est si amere, n'est pas plus ennemie des Vers; ceux de terre qu'on y jette y vivent plusieurs jours.

Dans une forte décoction d'absynthe, ces Vers vivent quelquefois des vingt-quatre & des trente heures. Dans une infusion de pomme de coloquinte, ils vivent un peu moins, & ne passent guère quatorze heures.

Dans de l'eau où l'on a laissé tremper un jour ou deux, du *semen contra*, autrement, dit Barbotine, ils ne vivent guère plus de sept ou huit heures.

Dans de l'eau où l'on a fait infuser du senné ou de la rhubarbe, les Vers de terre meurent en quinze ou vingt heures.

Dans une infusion de quinquina, ils vont quelquefois jusqu'à quarante-six heures.

On voit par-là 1°. que les amers n'ont pas tous la même vertu contre les Vers. 2°. Que ce n'est pas précisément à leur amertume qu'il faut

attribuer cette propriété, puisque l'aloës beaucoup plus amer que le *semen contra*, leur est cependant moins contraire, que le *semen contra*. On dira peut-être que la force de ce dernier, vient de son odeur, qui est fort pénétrante ; au lieu que celle de l'aloës est fort foible : mais l'absynthe, qui n'a pas moins d'amertume que le *semen contra*, & qui n'a pas non plus une odeur moins sensible, est cependant, comme le remarque Mr Rédi, moins bonne contre les Vers, que le *semen contra*. Bien plus, le *trifolium fibrinum*, qui n'a presque point d'odeur, & qui est très-amer, épargne beaucoup moins les Vers de terre, que ne fait le *semen contra*, ni l'absynthe. C'est de quoi s'est convaincu Mr Rédi par plusieurs expériences, en jettant dans une forte décoction de cette herbe même desséchée, un certain nombre de Vers de terre ; car ils y sont tous morts en deux, trois, ou au plus vingt-quatre heures, & cela après de violentes convulsions, & un dépouillement entier de leur peau, ensorte qu'ils paroissoient tout écorchés.

La racine d'énula campana, qui a beaucoup d'odeur, & encore plus d'amertume, est si contraire aux Vers dont il s'agit, que dans une décoction de cette racine, ils meurent en quatre ou cinq heures de temps, & se dépouillent tout de même de leur peau. Ces sortes d'amers agissent donc violemment contre les Vers. Il faut avouer cependant, que dans d'autres amers absolument dénués d'odeur, on ne trouve pas la même propriété; c'est dequoi Mr Rédi s'est aussi convaincu par plusieurs expériences.

La petite centaurée, qu'à cause de son extrême amertume, quelques Auteurs ont appellée Fiel de terre, n'a pas plus de force sur les Vers en question, que l'aloës dont nous avons parlé. Car si on en met quelques-uns dans une décoction de cette plante, on les y trouve encore vivans trois jours après; quoique cependant peu après qu'on les y a jettés, leur peau se sépare presque toute, comme Mr Rédi a observé qu'elle se sépare dans l'infusion d'aloës. Cette

Observation

Observation est de Mr le Clerc. (a)

Si les amers en tant qu'amers, sont si différens entre eux, par rapport à leur vertu *anthelmintique*, ceux qui se distinguent particulierement par leur odeur, soit qu'à cette odeur il y ait peu d'amertume mêlée, ou qu'il y en ait beaucoup, ne sont pas moins différens entre eux, par rapport à la même vertu contre les Vers. Nous avons là-dessus, parlé de l'absynthe & du *semen contra*, qui sont de ce genre; quant aux autres amers, (b) qui comme ceux-là, frappent fortement l'odorat, les personnes qui ont lu Dioscoride, & les autres anciens Auteurs, sçavent combien la menthe, qui est du nombre de ces amers odorans, est recommandée contre les Vers. Mais sa vertu en cela est telle, qu'on peut seulement la comparer à celle de l'absynthe; car si dans une décoction de feuilles de menthe desséchées, l'on jette des Vers de terre, ils y vivent environ vingt heures. La même chose arrive dans une déco-

(a) *Daniel. Clerici Historia, lator. lumbr. Cap. XV*
(b) *Daniel. Cler. ibid.*

ction de feuilles sèches d'auronne, soit mâle ou femelle : la décoction de fleurs de camomille, a une vertu semblable ; mais de toutes les herbes de ce genre, la tanaisie est celle qui a le plus de vertu contre les Vers, aussi-bien que le marrube blanc & la matricaire, dont la décoction, lors même qu'elle est faite de ces herbes seches, tue les Vers de terre en cinq ou six heures, après les avoir auparavant dépouillés de leur peau.

Le scordium desséché perd son odeur, & la décoction de cette herbe ainsi desséchée, & sans odeur, ne produit aucun effet sur les Vers, si ce n'est qu'elle les dépouille de leur peau.

La décoction de rhue fraîche tue les Vers en cinq ou six heures. Cette herbe cependant perd toute son odeur, & en même temps la plus grande partie de son amertume par l'ébullition. La même perte lui arrive par le desséchement ; en quoi elle differe bien du marrube blanc, & de la tanaisie, qui étant secs, ne laissent pas de conserver toute

leur amertume, & toute leur odeur.

Il sembleroit par tout ce qui a été dit ci-dessus, que les feuilles de sabine qui ont une odeur & une amertume très-considérable que la décoction ne leur ôte point, devroient avoir une grande force contre les Vers; cependant les Vers de terre jettés dans l'eau où cette herbe broyée toute fraîche a bouilli, y vivent environ douze heures. (*a*)

On peut mettre au rang des amers propres contre les Vers, la décoction de caffé; les Vers de terre y vivent cependant environ vingt-quatre heures, mais auparavant ils y quittent leur peau, & deviennent mols & flasques, comme tous les autres dont il a été fait mention jusqu'ici.

Quoique l'infusion de thé ne soit pas amere, nous suivrons ici l'exemple de Mr le Cler, qui croit en devoir parler à l'occasion du caffé; les Vers de terre y vivent quinze à vingt heures, quelque forte que soit l'infusion, mais ils n'y quittent point leur peau comme dans la décoction

(*a*) *Daniel. Cleric. ibid.*

de caffé ; ils y deviennent seulement très-lisses & très-resplendissans ; ils y prennent de plus comme une couleur d'amétiste, (a) & au lieu de tomber mols & flasques au fond du vaisseau, ils acquierent au contraire plus de dureté ; d'où il est à juger, selon Mr le Clerc, qu'aux particules détersives du thé, sont jointes des particules astringentes qui resserrent les trachées de l'Insecte, & les empêchant de recevoir l'air, le font mourir faute de respiration.

La décoction de fœnu-grec a beaucoup d'amertume & d'odeur ; elle fait mourir en douze heures au plus tard les Vers de terre qu'on y jette, & les rend mols & flasques. La graine de cette plante bouillie dans de l'eau, rend la décoction mucilagineuse ; mais ce mucilage n'est pas fort contraire aux Vers, & généralement parlant, on peut dire que les liqueurs mucilagineuses ne nuisent pas beaucoup d'elles-mêmes aux Vers de terre, & c'est ce qu'a éprouvé Mr le Clerc par diverses expériences qu'il a faites à ce sujet, &

(a) *Daniel. Clerix ibid.*

dont nous aurons plus bas occasion de parler, aussi-bien que de plusieurs que Mr Rédi a faites sur la coraline, qui est si amere, & d'une odeur si pénétrante.

Tous ces amers sont plus ou moins contraires aux Vers, selon qu'ils abondent plus ou moins en particules absterſives, autrement dites savonneuses, lesquelles dépendent d'un sel fixe mêlé dans une matiere grasse & sulphureuse.

Quant à l'ail, dont la saveur âcre semble plus pencher du côté de l'acide, que de celui de l'amer, & dont l'odeur fétide, peut être regardée comme la peste du nez : voici comme s'en explique M. Rédi.

Je fis frotter d'ail tout le dedans d'un pot de terre, & jetter au fond du vaisseau les morceaux d'ail qui étoient restés, puis je mis dans ce pot, six Vers de terre, dont trois étoient fort gros, & trois plus petits. Sitôt qu'ils y furent, ils parurent frappés de l'odeur & de l'attouchement de l'ail, puis ils devinrent engourdis. Je les couvris alors de bonne terre, où j'avois mêlé plusieurs

morceaux d'ail bien broyés & écrasés. Je les tirai de là vingt jours après tout vivans ; il y a apparence qu'ils auroient vécu encore un grand nombre de jours, si je les avois laissés dans le vase, car ils étoient très-vifs.

On voit par cette expérience ; que l'ail n'est pas si contraire aux Vers de terre, qu'on se l'imagineroit d'abord ; & que si on leur laisse de la terre qui est leur nourriture, ils éludent par le moyen de cette terre, les coups mortels que l'ail leur pourroit porter ; en quoi ils ressemblent, dit Mr le Clerc, à ce Géant Antée, fils de la Terre, qui attaqué par Hercule, reprenoit ses forces sitôt qu'il touchoit la terre ; c'est la comparaison de Mr le Clerc. Il conclud de-là, que c'est se tromper, de croire qu'en frottant avec de l'ail le nombril des enfans qui ont des Vers, on les guérit de cette maladie ; mais cette conséquence ne doit pas être regardée comme bien certaine, les Vers de terre & les Vers du corps étant de différente nature ; ensorte que ce qui est peu

contraire aux Vers de terre, peut bien l'être davantage aux Vers du corps, qui ſont plus foibles & plus tendres; joint à cela que l'ail appliquée ſur le nombril, fait faire aux muſcles du bas-ventre, des mouvemens qui peuvent beaucoup aider l'action de l'ail pour chaſſer les Vers.

Quoi qu'il en ſoit, pour bien s'aſſurer de la force ou de la foibleſſe de l'ail contre les Vers de terre, il faut faire bouillir légerement quelques gouſſes d'ail dans de l'eau, & quand la décoction eſt froide, y plonger deux ou trois de ces Vers, on verra qu'ils y vivent pluſieurs heures, les uns plus, les autres moins. Mais ſelon une expérience que rapporte là-deſſus Mr le Clerc, & qu'il a faite, ils y vivent environ ſix heures, & demeurent roides après la mort.

Dans la décoction de racines de biſtorte pulvériſées, ils vivent environ vingt-quatre heures, & dans celle de racine de tormentille, auſſi pulvériſée, ils vont juſqu'à trente heures. Mais ſoit dans l'une, ſoit dans l'autre, ils ſe durciſſent & ſe

roidiſſent en mourant ; ce que Mr le Clerc attribue avec raiſon, à la qualité aſtringente de ces racines. (a)

On voit aiſément pourquoi les choſes huileuſes, ſalées, âcres, acides, aſtringentes, tuent les Vers ; mais on ne conçoit pas de même d'où vient que les choſes douces, telles que le miel, le ſucre, & autres ſemblables, produiſent cet effet, & le produiſent même plus efficacement que la plûpart des amers.

Ayant délayé du miel d'Eſpagne dans un peu d'eau, dit Mr Rédi, & dans cette eau miellée, ayant jetté quatre Vers, je les y ai vu mourir tous quatre en moins d'un quart d'heure. J'ai réitéré l'expérience un grand nombre d'autres fois, & je l'ai vu réuſſir de même pour l'eſpace de temps. L'eau ſucrée produit le même effet, comme le remarque cet Auteur ; il conclud de là, qu'au lieu de tourmenter les enfans comme l'on fait, par des remedes amers qui les révoltent, il vaudroit bien mieux leur donner du miel, du ſucre, & autres choſes ſemblables,

(a) *Daniel. Cleric. ibid.*

qu'ils avaleroient avec plaiſir, & qui les délivreroient plus ſurement de leurs Vers. Nous avons touché cet Article p. 465. on y peut recourir.

Mr Rédi conſeille de même contre les Vers des enfans, les ſucs qui ſe tirent des fruits doux; il faut l'entendre ſur ce ſujet.

Je pris, dit-il, des raiſins que j'avois fait ſuſpendre depuis long-temps au plancher, & qui étoient très-doux; j'en exprimai le jus, & dans ce jus je jettai quelques Vers; je les y vis mourir en une demi-heure, & ils devinrent durs & ſecs. » Croyons après cela, ajoûte-t'il, » que les fruits doux, produiſent des » Vers dans le corps des enfans! bien » loin de-là: Si l'on mâche des pommes, des poires, des abricots, des pêches, que l'on tire de ſa bouche ce qui aura été ainſi mâché, & que dans cette bouillie, on mette des Vers vivans, j'atteſte qu'on les y verra mourir en peu de temps.

Comme ces expériences ne regardent que les Vers de terre, & que ces Vers ſont d'une nature différente de celle des Vers du corps,

Mr Rédi ne s'en eſt pas tenu aux épreuves que nous venons de rapporter. Il en a faites ſur les Vers du corps, & voici ce que ces dernieres nous apprennent.

Si l'on prend des Vers récemment ſortis du corps, qu'on les mette dans un lieu où il n'y ait point d'humidité, ils y meurent en peu de temps; mais ſi on les met dans de l'eau, & de l'eau qui ſoit bien pure, ils y vivent des ſoixante, & quelquefois des ſoixante & dix heures. Nous rappellerons ſur cela ce que nous avons rapporté ci-devant, au ſujet de ce Ver qui fut rendu par une Penſionnaire de l'Aſſomption, lequel vécut pendant près d'un mois dans une cuvette d'eau ſur une fenêtre, c'eſt bien plus que de vivre ſoixante & dix heures.

Dans l'eau où l'on a mêlé de la terre ſigillée, qui paſſe pour être ſi contraire aux Vers du corps, ils vivent environ ce nombre d'heures. Dans celle où l'on a mêlé de la coraline, qui paſſe tout de même pour être un ſi bon remede contre les Vers, ils vivent juſqu'à des ſix & ſept

jours ; & dans l'eau où l'on a diſſout de l'aloës, ils ne paſſent guère trente heures.

La poudre de corne de Cerf miſe dans de l'eau, ne fait rien à ces Vers, non plus que celle de l'ongle de pied d'Élan, ni celle d'yvoire ; le Bézoar, ſoit Occidental, ſoit Oriental, eſt également inutile contre ces Vers ; mais ils meurent promptement dans l'eau ſalée, & plus promptement encore dans l'eau-de-vie ; ce qui arrive de même aux Vers de terre, avec cette différence, que les Vers du corps réſiſtent plus à l'action des médicamens, que ne font les Vers de terre ; ce qui paroîtroit incroyable, ſi des expériences certaines & conſtantes n'en étoient la preuve ; vu qu'il eſt certain auſſi par l'expérience, que les Vers de terre, ont un mouvement plus fort, ſont plus vigoureux & plus agiles, & que les Vers ſortis du corps, ſont au contraire lents, engourdis, & preſque ſans action, en comparaiſon de ceux qu'on tire de terre.

Nous avons remarqué que ces Vers ſortis de terre, mouroient

promptement dans le vin ; il n'en eſt pas de même des Vers ſortis du corps : Mr Rédi obſerve qu'ils vivent dans le vin, les uns vingt-quatre heures, les autres quarante, les autres ſoixante, plus ou moins.

Mais il y a ici une circonſtance à examiner, qui eſt que les Vers ſortis du corps, viennent d'un lieu où ils ont pu s'accoûtumer au vin, y ayant peu de perſonnes qui n'en boivent ; au lieu que les Vers de terre, n'ont que l'eau & la terre pour nourriture.

Il faudroit pour pouvoir raiſonner juſte là-deſſus, mettre dans un verre de vin, des Vers rendus par de petits enfans, & dans un autre verre de vin, des Vers rendus par des perſonnes qui buſſent du vin, on verroit alors leſquels de ces Vers vivroient plus long-temps dans la liqueur dont il s'agit ; & encore ne faudroit-il pas s'en tenir à une ſeule expérience, il faudroit réitérer la choſe pluſieurs fois.

Les Vers ronds & longs du corps humain, vivent au plus dix heures dans l'eau roſe, dans celle de fleurs

d'orange, dans celle de myrte, mais les ronds & courts, qui ſont les Aſcarides, y meurent ſur le champ.

Dans l'eau ſucrée en conſiſtance de julep, les Vers du corps vivent environ trois heures, ou au plus, quatre; c'eſt ce que Mr Rédi aſſûre avoir éprouvé un grand nombre de fois. Au reſte quand on fait les expériences dont nous avons parlé juſqu'ici, il faut prendre garde de noyer les Vers dans les liqueurs où on les jette; car alors, comme ils ne peuvent manquer d'y étouffer par la trop grande abondance de la liqueur qui les couvre, on n'a pas lieu d'attribuer leur mort à la qualité de la liqueur, & tout ce qu'on peut juger, c'eſt que ces Vers étouffent plûtôt les uns que les autres dans les liqueurs où on les noye; ce qui ne ſert de rien pour ſe régler dans le choix des remedes qu'on doit employer contre les Vers; ces remedes ne ſe prenant pas, & ne devant pas non plus ſe prendre dans la quantité qu'il faudroit pour noyer ces Vers dans le corps.

Quoi qu'il en ſoit, comme il y a très-peu de différence entre l'effet

que certains médicamens produiſent ſur les Vers de terre, & celui que ces mêmes médicamens produiſent ſur les Vers du corps, nonobſtant la différence qu'il y a entre la ſtructure intérieure des Vers de terre, & celle des Vers du corps; on peut ſans erreur, regarder en général comme contraire aux Vers du corps, ce qui eſt contraire aux Vers de terre. La différence qu'il peut y avoir là-deſſus, conſiſtant en peu de choſe.

L'eau où l'on a fait bouillir de la guimauve, eſt bonne contre les Vers; mais comme elle agit foiblement, (car ſi dans cette décoction on met des Vers de terre, ils y vivent quelquefois juſqu'à trente & trente-ſix heures) il eſt bon d'y mêler du vin; la guimauve en acquiert alors plus de force: on peut même faire infuſer la guimauve dans du vin pur, elle ſera alors un puiſſant remede contre les Vers. Ce que je dis de la guimauve, ſe doit entendre auſſi de la mauve; & ce vin de mauve aura pour le moins autant de vertu, que celui de malvoiſie.

Quelques Critiques, faute de ſça-

voir, & je puis dire même, faute de soupçonner que la mauve fût bonne contre les Vers, se sont à ce sujet répandus en déclamations contre moi, après s'être instruits par l'errata de la premiere édition de mon Livre, qu'au lieu de *vin de mauve*, qui s'y étoit glissé par erreur d'impression, il falloit lire vin de malvoisie ; ne s'imaginant pas que le vin préparé avec la mauve, pût être en fait de contre-Vers, l'équivalent du vin de malvoisie ; ensorte qu'ils ont cru que la faute en question, dont ils ne se sont instruits que dans mon errata, choquoit non-seulement la Grammaire, mais la Médecine. Au reste, c'est une voye bien facile pour critiquer les livres, de visiter les errata, d'exposer ensuite les fautes qu'on y a vues, & de faire semblant de ne les y avoir pas vues.

On prépare un excellent vin de mauve contre les Vers avec la graine de cette plante : on fait bouillir légérement la graine dans du vin rouge, & on donne quelques cuillerées de ce vin. Il a outre cela la propriété d'être bon contre les nausées,

& contre un nombre considérable de maladies. Les Anciens ont regardé la mauve comme un remede presque universel, (*a*) ce qui est cause qu'ils l'ont appellée, *Omnimorbie.*

Dans la décoction de polypode, les Vers de terre ne vivent guère plus de huit ou neuf heures. Dans celle de sébestes, ils vivent aussi très-peu; & voici là-dessus une expérience de Mr le Clerc. Je mis, dit-il, dans une livre d'eau bouillante, trois onces de sebestes avec les noyaux, dont j'avois seulement détaché la pulpe; je laissai réduire la décoction à moitié, puis l'ayant laissé réfroidir, j'en pris une suffisante quantité, où je jettai quelques Vers de terre, ils y moururent environ six heures après.

Je fis ensuite une semblable décoction, mais plus forte, & dans la colature quand elle fut froide, je

(a) *Mathiol. Comment. in Lib. secundum Dioscoridis, Cap. CXI.*
Semen malvæ ex vino rubro potum nauseam tollit. Malva ad multa utilis est, ideoque non immeritò antiqui malvam omni-morbiam appellarunt.

jettai

jettai cinq Vers ; ils n'y vécurent pas au plus, quatre heures.

Dans une forte infusion de réglisse, fraîchement tirée de terre, ils vivent plusieurs jours, & tout autant que si c'étoit dans de l'eau simple, avec cette différence que dans la décoction dont il s'agit, toute leur peau s'enleve. Mais dans la décoction de réglisse seche, ils ne vivent guère au-delà de quinze ou seize heures, quelquefois cependant ils vont jusqu'à vingt heures, mais c'est tout le plus ; leur peau se détache de même de dessus tout leur corps.

Nous avons souvent parlé jusqu'ici de cette séparation de peau ; mais une réflexion que nous n'avons point encore faite là-dessus, non plus que Mr le Clerc, & qui paroît assez importante, c'est que certaines pellicules que rendent dans leurs déjections la plûpart de ceux qui ont des Vers, pourroient bien venir de ce que les Vers du corps, par l'action de certains remedes sur ces Vers se dépouilleroient de leur peau, comme se dépouillent de la leur, les Vers

de terre : la chose paroît assez vraisemblable, & quand on voit de ces pellicules & especes de membranes dans les déjections, il n'y a pas d'apparence que ce fût se tromper, de les regarder comme des signes certains de Vers.

Mais en fait de régueliſſe, il n'y a rien de plus contraire aux Vers de terre, que la poudre de cette racine. Elle les tue en un quart d'heure lorſqu'on en aſperſe leur corps. On pourroit croire que cet effet viendroit de ce que la poudre en queſtion, bouche les pores de leurs corps, & empêche par ce moyen, l'air d'entrer dans les trachées ; mais voici une expérience de Mr le Clerc, laquelle ôte tout lieu de le penſer. Il prit de la poudre de bouis extrêmement fine, il en couvrit toute la ſuperficie du corps de quelques Vers, & ces Vers bien loin de mourir en un quart d'heure, vécurent les uns ſix heures, les autres ſept ; d'où il faut conclure que la cauſe pourquoi la régueliſſe en poudre jettée ſur ces Vers, a tant de vertu, eſt autre que le bouchement des pores

Si l'on demande pourquoi le miel, le sucre, la régueliſſe, la mauve, le polypode, & autres choſes douces, dont les particules qui s'en détachent ſur la langue, picotent & ébranlent vivement les papilles nerveuſes de cet organe, ſont contraires aux Vers; je réponds avec Mr le Clerc, que cela provient d'un ſel particulier, renfermé dans les ſubſtances dont il s'agit, lequel s'introduit par ſes pointes dans le corps tendre & délicat des Vers, & y produit des déchiremens.

Le ſucre, par exemple, qui eſt ſi doux, n'eſt autre choſe, qu'un ſuc épaiſſi qu'on peut regarder comme le ſel eſſentiel de la plante d'où on le tire, & comme très-peu différent du ſuc que les Abeilles tirent des fleurs. Or, le miel, ainſi qu'on ſçait, eſt une ſubſtance ſaline ſulphureuſe, qui fermente aiſément, qui fournit un eſprit ardent, ce qu'on découvre de même dans le ſucre. Quant à la régueliſſe, on y ſent au milieu de ſa douceur dominante, une ſaveur déterſive, qui ne peut procéder que d'un principe ſalin &

oléagineux, dont les particules venant à se répandre sur les Vers, dérangent nécessairement la tissure de leur corps.

Cette propriété de la régueliſſe est sur-tout indiquée par une amertume secrette qui s'y dévelope, lorsque la racine est seche.

La mauve ou guimauve a tout de même, des particules abſterſives très-propres à déranger la tissure tendre & délicate du corps des Vers. Mais le polypode l'emporte en cela sur la mauve & sur la régueliſſe; aussi renferme-t'il dans sa douceur, une amertume assez sensible.

Le sucre étoit inconnu aux Anciens. Aldrovandus passe pour le premier des Modernes, (*a*) qui l'ait recommandé contre les Vers.

Il n'y a guère de maladies contre lesquelles la Médecine se soit miſe plus en peine de chercher des remedes, que contre ces Insectes. Il est étonnant à quel nombre on a fait monter les remedes dont il s'agit: c'est ce qui se va voir par la liſte suivante. (*b*)

(a) *Aldrov. de Insect. Lib. VI. Dan. Cleric. Hiſtor. Lat. Lumbr. Cap. XV.*

(b) *Dan. Cleric. Hiſt. later. Lumbric.*

Liſte des Remedes contre les Vers.

CEs remedes ſe tirent ou des plantes, ou des Animaux, ou des minéraux. Les uns & les autres ſont ou ſimples, ou compoſés. Les ſimples que fourniſſent les plantes ſont ou racines, ou feuilles, ou fleurs, ou fruits, ou ſuc de ces fruits, ou graines, ou bois, ou écorces, ou gommes, ou réſines, ou gommes-réſines, ou huiles: nous les allons expoſer par ordre.

REMEDES ANTIVERMINEUX tirés des Racines.

Racines de	Racines de
Ache.	Calamus aromatique.
Acorus.	Carline.
Ail.	Chicorée ſauvage.
Androſæmum.	Contra-yerva.
Angélique.	Croiſette.
Anthora.	Cyclamen.
Ariſtoloche.	Daucus de Crete.
Arum.	Enula-campana.
Aſphodele.	Eſule.
Azarum.	Fougere femelle.
Barbe de bouc.	Fraxinelle.
Biſtorte.	Fumeterre.
Brione.	Galanga.

RACINES de
Garance.
Gentiane.
Gingembre.
Gramen.
Gratiole.
Hyſſope.
Ieble.
Impératoire.
Ipecacuanha.
Iris.
Méchoacan.
Murier.
Oignon.
Ozeille.
Patience.

RACINES de
Petaſites.
Polypode.
Porreau.
Prime-verre.
Pyretre.
Raifort.
Réponce.
Romarin.
Sanicle.
Scorſonaire.
Scrophulaire.
Souchet.
Succiſe.
Terre-mérite.
Tormentille.

REMEDES ANTIVERMINEUX qui ſe tirent des feuilles.

FEUILLES de
Abſynthe.
Agripaume. *cuite dans de l'huile d'abſynthe, & appliquée ſur le nombril.*
Alliaria.
Apiaſtrum.
Armoiſe.
Arnogloſſe.
Artichaux.
Auricula muris.
Aurone, mâle.
Bete blanche.
Bétoine.

FEUILLES de
Betule, *dont on fait un extrait.*
Bugloſſe.
Buis, *dont on fait un extrait & une huile.*
Calamenthe.
Calega.
Cataputia Cataria.
Chamœdris.
Chamœpitis.
Chardon benit
Chicorée ſauvage.
Coniſa.
Coralline.

Feuilles de	Feuilles de
Coſtus hortenſis.	Millepertuis.
Creſſon.	Myrthe.
Dent de Lion.	Noyer.
Eſtragon.	Origan.
Eupatoire.	Ortie.
Fumeterre.	Perſicaire.
Garance.	Pêcher.
Gingembre.	Plantain.
Gui.	Polium montanum.
Héliotrope.	Pouliot.
Hyſſope.	Pourpier.
Iéble.	Reine des prés.
Joubarbe.	Sabine.
Laitue ſauvage.	Safiette.
Lavende.	Scabicuſe.
Laurier.	Scordium.
Linaire.	Seneçon.
Marjolaine.	Senné.
Marrube.	Tabac.
Matricaire.	Tanaiſie.
Meliſſe.	Thym.
Menthe.	Trefle.
Mercuriale.	Vervéne.

REMEDES ANTIVERMINEUX qui ſe tirent des Fleurs.

Fleurs de	Fleurs de
Camomille.	Mille Pertuis.
Centaurée. (petite)	Oranges.
Houblon.	Pêcher.
Jacinthe.	Safran.

REMEDES ANTIVERMINEUX qui se tirent des fruits.

FRUITS de	FRUITS de *les de buisson.*
Amandes douces.	Myrobolans.
Amandes ameres.	Noisettes.
Amande de Péche.	Olives & leur huile.
Citrons.	Oranges aigres & douces.
Coins.	Pignons.
Coloquinte.	Pistaches.
Concombre sauvage.	Poivre.
Dattes,	Prunes sauvages.
Epine vinette.	Raisins & leur vin.
Figues seches.	Sebestes.
Gérofles.	Tamarins.
Grénades.	
Mures ordinaires, *cel-*	

REMEDES ANTIVERMINEUX qui se tirent des graines.

GRAINES de	GRAINES de
Ache.	Courge.
Ammi.	Cresson.
Anet.	Cubebes.
Arroche.	Cumin.
Basilic.	Epine vinette.
Chanvre.	Eupatoire.
Chou.	Fenouil.
Citron.	Fœnugrec.
Concombre.	Galega.
Coriandre.	Genest.

Genièvre

GRAINES de
Geniévre.
Herbes aux poux.
Herbes aux puces.
Houblon. *la cendre de son sarment bue dans du lait.*
Laurier.
Lin.
Lupin.
Maniguette.
Mauve & Guimauve.
Melon.
Mille-pertuis.
Moutarde.
Myrthe.
Navet.
Orange.
Ortie.

GRAINES de
Ozeille.
Persil.
Plantain.
Pois rouges, *en décoction.*
Porreau.
Pourpier.
Queuë de pourceau.
Ricin. *son huile mise sur le nombril & sur l'estomac, tue les vers.*
Roquette.
Rue.
Santoline.
Seigle, *en décoction.*
Sumac.
Tanasie.
Vesse, *en décoction.*

REMEDES ANTIVERMINEUX tirés des bois & écorces.

BOIS, E'CORCES.
Aloës.
Caprier, *écorce de sa racine.*
Chêne.
Citronier.
Coulevrée.
Frêne.
Genevrier.
Grenadier.
Guaïac.
Lierre, *en décoct. dans du lait, son écorce.*

BOIS, E'CORCES.
Oranger.
Picea.
Quinquina, *sa moyenne écorce.*
Santal.
Sapin, *ses branches tendres, & son écorce, en décoction*
Sassafras.
Tremble, *son écorce moyenne.*
Turbith.

REMEDES ANTIVERMINEUX qui se tirent des Gommes, des Resines, & des gommes-resines.

GOMMES ET RESINES,	GOMMES RESINES.
Acacia.	Cerifier, *gomme.*
Aloës.	Euphorbe, *gomme resineuse.*
Ammoniac.	Geniévre, *gomme.*
Assa fetida, *à deux ou trois grains, dissouts dans de l'eau.*	Lierre, *gomme.*
Baumes, *tous les baumes naturels.*	Mastich.
Bdellium.	Myrrhe.
Camphre.	Scammonée.
Cedria, *resine.*	Suye de cheminée.
	Térébenthine.

REMEDES ANTIVERMINEUX tirés des huiles.

HUILES de	HUILES de
Amandes *douces & ameres.*	Noix.
Buis.	Noyaux de pêche.
Geniévre, *tirée des bayes.*	Ricin.
	Succin.
	Thym.

Fin des Remedes antivermineux, tirés des plantes.

REMEDES ANTIVERMINEUX composés, qui se tirent des plantes.

Remedes composés, qui se tirent des plantes principalement.

Confection hamech. Diacurthami.

Diaphenix.
Diaſcordium.
Diaturbith, *cum Rhabarbaro.*
Elixir de proprieté.
Hiere picre.
Opiat de ſalomon.
Orviétan.
Philonium.
Syrop de chicorée, *comp. de Rh.*
Syrop de fleurs de Pêcher.
Thériaque.
Vin d'abſynthe.

REMEDES ANTIVERMINEUX tirés des animaux.

Beure frais.
Bézoard.
Caſtoreum.
Corne de cerf.
Fiel de Bœuf.
Fiente de chevre *fréchée.*
Graiſſe d'oye.
Ivoire rapée.
Miel.
Ongle d'élan.
Poudre de vipéres.

REMEDES ANTIVERMINEUX tirés des mineraux.

Bol d'Armenie.
Corail.
Eau de chaux.
Limaille de fer.
Pétrole.
Sel.
Souphre.
Vitriol, *ſur tout blanc.*

MEDICAMENS ANTIVERMINEUX compoſés, qui ſe tirent des mineraux.

Eau *où l'on a jetté de l'étaim & du plomb fondus.*
Saphran de mars.
Tartre ſtybié.

REFLEXIONS-PRATIQUES sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers.

NOus venons de donner une grande liste de remedes ; mais cette liste demande beaucoup de choix. Voici sur cela quelques réflexions.

La coralline est un des plus puissans & des plus innocens remedes qui s'offrent dans la liste dont il s'agit. Brassavolus, Mathiole, Mercurial, & les plus fameux Auteurs de Médecine, regardent avec raison, cette herbe comme une des plus souveraines contre les Vers, ainsi que le remarque Mr le Clerc (*a*). Mathiole(*b*) parle d'un petit enfant, qui pour avoir pris une dragme de coralline, rendit jusqu'à cent Vers ; & Brassavolus fait mention d'un vieillard de 82. ans (*c*), réduit à l'extrémité, lequel rendit cinq cens Vers par l'effet d'un médicament composé de scordium & de coralline.

(a) *Daniel. Cleric. Historia Lator.*
(b) *Mathiol. in simplic. examine.*
(c) *Brassav. in simplic. examine.*

Mr Rédi dit, qu'ayant mis quatre Vers dans une forte infusion de coralline, ils y vécurent jusqu'à six jours; d'où il conclud que la vertu de cette herbe n'est pas aussi souveraine contre les Vers qu'on se l'imagine. Mr le Clerc fait à cela une réponse qui paroît bien juste, sçavoir, que la coralline en poudre & prise en substance, peut avoir beaucoup plus de vertu contre les Vers, qu'étant prise en infusion, ou en décoction; aussi les Auteurs qui conseillent cette herbe contre les Vers, ne conseillent jamais de la prendre en infusion, mais toûjours en substance. En effet, comme l'observe le même Mr le Clerc, & que nous l'avons aussi observé ailleurs dans ce Livre page 463. il y a une grande différence entre les dissolvans de l'estomac, & l'eau commune; celle-ci ne peut tirer qu'une légére teinture des mixtes, au lieu que la liqueur stomachale agit sur les principes les plus intimes de ces mixtes & les sépare. Les principes de la coralline ainsi détachés, & rendus à eux-mêmes, sont portés du ventricule dans tout le con-

duit inteſtinal, où ils ne peuvent manquer de contrarier les Vers qu'ils rencontrent, ces principes étant dégagés de tout ce qui pourroit retarder leur action.

Le ſemen contra, & autres ſimples d'une amertume & d'une odeur très forte, ſont d'une nature différente de celle de la coralline ; leur décoction ou infuſion agit autant que ſi on les prenoit en ſubſtance, parce que l'amertume dont ils ſont remplis, & l'odeur qu'ils répandent, qui eſt ce qui les rend contraires aux Vers, ſe communiquent facilement aux liqueurs où on les fait infuſer ou bouillir.

La tanaiſie tient le premier rang après la coralline, ce qui lui a fait donner avec raiſon, comme à la coralline, le nom *d'Herbe aux Vers.*

La rhue, le marrube blanc, l'énula campana, approchent de la vertu de ces herbes, auſſi-bien que les autres amers dont les noms ſont rapportés dans la liſte précédente ; ce qui leur vient de leur qualité amere.

Quant aux médicamens doux & huileux, nous avons ſuffiſamment

marqué plus haut, d'où vient qu'ils sont contraires aux Vers; c'est pourquoi nous n'en dirons rien davantage ici, non plus que de ceux qui sont âcres, acides, ou salés, dont nous avons fait voir que les pointes s'insinuoient aisément dans le corps tendre des Vers, & en dérangeoient la tissure.

Mais il y en a d'autres dans le catalogue ci-devant, qui ne paroissent agir contre les Vers par aucune qualité manifeste. De ce genre est le pourpier, qui étant presque insipide, ne semble pas devoir être fort contraire aux Vers, & qui cependant est un des remedes les plus efficaces contre ces Insectes; ce qui lui vient des particules de mercure qu'il contient, comme nous l'avons remarqué plus haut page 518. où nous renvoyons.

Cette herbe cependant renferme quelque chose d'austere, qui pourroit bien aussi contribuer à sa qualité antivermineuse.

Le gramen, ou chiendent n'a non plus aucune saveur marquée, & cependant il ne laisse pas d'être contraire aux Vers; son eau même di-

ſtillée eſt fort bonne contre ces Inſectes. Elle les fait mourir quand on les en arroſe; ce que ne font pas bien des eaux ameres.

Nous paſſons pour la briéveté, pluſieurs autres plantes marquées dans le catalogue ci-deſſus, & nous venons aux remedes tirés des Animaux.

Ces remedes ſont en petit nombre; car nous en excluons la poudre de Vers deſſéchés, ſoit de Vers de terre, ou de Vers ſortis du corps; cette poudre, comme nous en avons averti page 445. ne pouvant introduire que des ſemences de Vers dans le corps. Nous en excluons les cornes & les os tant de Cerf, que des autres Animaux, comme d'un fort petit ſecours, à moins que ces cornes & ces os ne ſoient brulés; ce qui les rend un peu plus propres contre les Vers, mais aſſez cependant, pour qu'on doive les mettre au rang de véritables remedes antivermineux; quoique l'action du feu leur ait donné un peu de pointe & d'âcreté.

Nous en excluons les cantharides,

comme capables de produire dans les viscéres des érosions très-dangereuses, & de nuire encore plus aux Malades qu'aux Vers.

Le castoreum est presque le seul des remedes tirés des Animaux, qui puisse être employé utilement contre les Vers.

Quant aux minéraux, le mercure est un bon remede contre les Vers; on en fait bouillir une certaine quantité dans de l'eau, & on donne à boire cette eau; mais il faut le faire bouillir long-temps, & en mettre beaucoup; sans quoi, cette décoction n'a pas beaucoup de vertu.

Il faut au reste prendre garde de donner de cette eau de mercure aux enfans; nous en avons dit la raison dans le Chapitre des remedes qu'il faut éviter, nous y renvoyons.

Le mercure doux, autrement dit, aquila alba, est bon aussi contre les Vers; mais il faut y apporter des précautions; nous les avons marquées dans le même Chapitre, nous y renvoyons tout de même, c'est page 444.

Les médicamens qui évacuent,

fourniſſent un grand nombre de remedes contre les Vers, mais il faut bien de la prudence pour choiſir ceux qui conviennent. Il y en a de dangereux, tels que ſont parmi les plantes, l'hellebore, l'épurge, la coloquinte, le concombre ſauvage, l'éſule, l'euphorbe, la gratiole, le ricin, &c.

Tous les violens évacuans, ſoit par haut, ſoit par bas, tant ceux qui ſont tirés des plantes, que ceux qui ſont tirés des minéraux, doivent être évités ici, de peur qu'en voulant tuer les Vers, on ne tue les Malades mêmes. Mais pour les évacuans doux & modérés, tels que le ſenné, la rhubarbe, le ſyrop de fleurs de pêcher, celui de roſes, celui de chicorée compoſé de rhubarbe, & autres remedes ſemblables; on peut s'en ſervir ſans crainte, pourvu qu'on n'excede pas dans les doſes.

Il y a des remedes évacuans ſi forts & ſi vifs, qu'ils produiſent même leur effet, étant ſeulement appliqués ſur le ventre; tels ſont la bryone, le concombre ſauvage, la gratiole, l'iris, le cyclamen, ou pain de pour-

ceau, l'épurge, l'ièble, la lauréole, l'euphorbe, la coloquinte, le ricin.

On fait avec ces remedes diverſes ſortes d'onguens, & entre autres celui de *Atharnita*, qui étant mis ſur le ventre, purge abondamment; mais ces purgatifs extérieurs qui paroiſſent d'ailleurs ſi commodes, en épargnant la peine de rien prendre par la bouche, ſont très-dangereux, & on ne ſçauroit trop approuver ce que dit là-deſſus Jacques Sylvius, qui, en parlant de ce dernier, dit que c'eſt un remede peu ſûr pour les tempéramens qui ne ſont pas extrêmement robuſtes. *Parum tutum niſi in robuſto corpore.* Mais ce qu'il y a encore de fâcheux dans ces remedes, c'eſt 1°. qu'ils cauſent quelquefois des ſuperpurgations, comme l'obſerve Mr le Clerc; 2°. qu'ils cauſent ſouvent de rudes tranchées, de violens teneſmes ſans évacuer aucune matiere; ainſi il vaut mïeux s'en tenir aux purgatifs doux qui ſe prennent par la bouche.

Il y a d'autres remedes, qui, appliqués ſur le ventre, ne cauſent aucun accident, & qui chaſſent les

Vers ; ceux-là se peuvent employer en toute occasion, & à l'égard de tous les tempéramens ; telles sont toutes les espéces d'absynthe & de menthe, la tanaisie, l'aurone, la rhue, les feuilles d'artichaud, l'ail, l'oignon, le fiel de bœuf, la suye de cheminée, le souphre, le sel ammoniac, la myrrhe, l'assa fœtida, les huiles de pétrole, de coudrier, de geniévre, le vinaigre, l'esprit de vin.

CHAPITRE X.

Des précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers.

IL ne suffit pas pour tuer ou pour chasser les Vers, de faire les remedes que nous avons marqués dans le Chapitre précédent. Il pourroit y avoir du danger de s'en tenir à ces seuls secours, parce que les Vers attaqués ne mourant pas d'abord, ou ne mourant pas tous à la fois du

même coup, il arrive souvent que ceux qui ont résisté à l'effort des médicamens, étant ainsi contrariés, mordent les intestins & les percent. Il y a une précaution à prendre contre ce danger, c'est de ne point demeurer long-temps sans manger. Bien des meres ont besoin de cet avis; elles croyent la plûpart, que quand leurs enfans ont des Vers, il faut faire jeûner ces pauvres enfans, pour éviter, disent elles, la corruption; ne prenant pas garde, qu'en voulant ainsi éviter un mal, elles en causent un autre. Les Vers lorsqu'ils sont trop affamés, ne manquent guère de percer tôt ou tard, la cavité qui les renferme.

Il faut donc tenir pour certain, que ceux qui ont des Vers, ont besoin d'être plus nourris que les autres; il faut faire alors ce qu'on fait quand on a des Rats dans un Cabinet, où sont des papiers de conséquence, qu'on veut garantir de la dent de ces Animaux: On y laisse du pain & de l'eau, les Rats s'en rassasient, & on les empêche par ce moyen, de faire leur proye d'autre

chose. Mais autant qu'il est avantageux de beaucoup manger lorsqu'on a des Vers, autant il est dangereux de le faire lorsqu'on en est délivré ; car il faut en cette occasion vivre le plus sobrement & le plus frugalement qu'il est possible, pour éviter toute sorte de corruption ; sans quoi ce seroit s'exposer de nouveau à la même maladie : cette sobriété cependant doit avoir ses regles, & il ne faut point la faire pratiquer avec trop d'exactitude aux enfans, parce qu'ayant plus de chaleur naturelle que les autres, & avec cela un corps qui prend son accroissement tous les jours, ils ont besoin d'être soûtenus par une plus abondante & plus fréquente nourriture ; aussi remarque-t'on que les jeunes gens portent le jeûne avec bien plus de peine, que ne font les personnes d'un âge avancé ; c'est pourquoi Hippocrate dit dans un Aphorisme exprès, que les enfans, & tous ceux dont le corps n'a pas encore pris son accroissement, doivent être plus nourris, sans quoi, dit-il, il faut qu'ils dessèchent, parce qu'ils ont une chaleur plus grande.

Il y a une autre précaution à observer quand on fait des remedes contre les Vers, c'eſt d'interrompre ces remedes de temps en temps, & cela de peur que les Vers, trop obſtinément attaqués, ne ſe cantonnent dans les cavités de l'inteſtin colon, ou qu'ils ne tournent leur corps d'une maniere qui les mette hors d'atteinte à l'action des remedes; car l'un ou l'autre arrive quelquefois. Ce n'eſt pas toûjours de l'uſage opiniâtre des médicamens, que dépend la guériſon; le point eſt de ſçavoir prendre ſon temps, & dans le traitement d'une maladie, comme dans le gouvernement d'une affaire, la trop grande précipitation eſt ſouvent cauſe qu'on échoue.

Il y a des occaſions où c'eſt un grand remede, pour rétablir la ſanté, que de ſuſpendre tout remede, & ſi Pline (*a*) le jeune dit ſi bien, en parlant de l'Eloquence, que cet Art ne conſiſte pas moins à ſe taire qu'à parler; on peut bien dire de celui de la Médecine, qu'il ne con-

(a) *Accepi non minus interdùm oratorium eſſe tacere quàm dicere. Plin. jun. Epiſt. Lib. 7. Epiſt. 126.*

siste pas moins quelquefois à s'abste-nir d'ordonner des remedes, qu'à en prescrire.

Nous finirons ce Chapitre par une remarque importante touchant les médicamens que l'on prend d'ordinaire contre les Vers ; elle regarde en même temps les autres dont on a coûtume d'user dans la plûpart des maladies : c'est qu'il faut quelquefois éviter de les prendre en bol, à moins qu'il ne s'agisse d'avaler quelque drogue qui puisse gâter les dents en s'y arrêtant (*a*) ; la raison de cela, c'est que le bol est une masse que l'on ne mâche point, & qui entrant dans l'estomac sans avoir été divisée, résiste souvent à l'action des dissolvans de ce viscere, lesquels ne font que glisser sur cette masse sans la pénétrer; en sorte que le remede demeurant trop long-temps sans se développer, ne produit pas l'effet qu'il devroit. Tous les estomacs des Malades ne sont pas tels qu'ils puissent dissoudre les bols. Les Partisans du système de la trituration, répondront sans doute, que l'estomac a une si grande

(*a*) Comme le mercure.

force

force pour broyer tout ce qui y entre, qu'il ne faut pas craindre qu'un petit bol puisse résister à cette action : ils diront que dans l'état de santé, cette force broyante passe de beaucoup celle des mâchoires ; qu'elle est capable de surmonter une résistance de douze mille neuf cens cinquante & une livres, & qu'ainsi il n'est pas possible qu'elle diminue assez dans une maladie, pour ne pouvoir écraser un petit bol. A cela je n'ai que deux choses à opposer ; la premiere, c'est l'expérience, & sans citer là-dessus un grand nombre d'exemples, en voici un qui pourra suffire.

En 1711. à l'Hôtel de Tours à Paris, je traitois Mr le Marquis de Senecterre, malade d'une fiévre ; je lui donnai en diverses fois des bols de quinquina, préparés avec le syrop d'absynthe. Plusieurs jours s'étant passés sans que le Malade ressentît du soulagement, j'eus recours à d'autres fébrifuges, & quelques jours ensuite j'ordonnai, de concert avec Mr Dumoulin, qui fut appellé en consultation, un breuvage purgatif, qui

entraîna avec des excrémens bien liés, plusieurs bols de quinquina, qui avoient été avalés quatre jours auparavant, & ils sortirent aussi entiers que si on les avoit conservés dans une boëte.

La seconde chose que j'ai à opposer, c'est qu'à consulter la structure de l'estomac, ses mouvemens, la disposition de ses fibres, &c. il n'est pas possible qu'il soit capable d'un broyement tel que les Partisans de la Trituration le supposent ici. On peut voir ce que nous avons dit là-dessus dans le Traité des alimens de Carême; il est inutile de le répéter: au surplus les efforts que quelques Auteurs modernes ont fait depuis peu pour tirer de l'oubli ce système abandonné (a), ont tellement ache-

(a) Le système de la digestion par le broyement, nâquit du temps d'Hippocrate, c'est-à-dire, dans un temps où l'Anatomie n'étoit encore guère connue, c'est ce qui favorisa d'abord le cours de ce système, & donna lieu à quelques Médecins de soûtenir que l'estomac n'étoit que le réceptacle des alimens solides; que ces alimens après avoir été délayés & broyés dans la bouche, achevoient de se broyer dans l'estomac, où par ce moyen, ils se convertissoient en chyle; mais que la boisson à cause de sa liquidité, ne pouvant être sujette au broyement, alloit aux poûmons, & non à l'estomac, où par son abondance elle

vé de le décrier, que ce n'eſt preſque plus la peine de le combattre.

CHAPITRE XIII.

Aphoriſmes ſur les Vers du corps de l'homme.

J'Ai cru devoir terminer ce Traité par des maximes qui en fiſſent comme une récapitulation générale, & dont quelques-unes puſſent ſervir d'éclairciſſement & de ſupplément à l'Ouvrage. Ces maximes ſont courtes, & quelquefois exprimées à demi mot. Pour les bien entendre, il faut avoir lu tous les Chapitres.

auroit, diſoient-ils, plûtôt nuit à la digeſtion, qu'elle n'y auroit aidé. Hippocrate, comme on le voit dans ſon quatriéme Livre des Maladies, s'éleva fortement contre une opinion ſi viſiblement contraire à la raiſon & à l'expérience; & il nous apprend que s'il ſe donna ce ſoin, c'eſt parce que l'erreur dont il s'agiſſoit, avoit déja un grand nombre de Partiſans. Elle ne tint pas long-temps contre les raiſons d'Hippocrate, & la ruine d'une erreur ſi groſſiere fut bien-tôt ſuivie de la déroute du ſyſtême *de la Trituration*, qui y avoit donné lieu. Mais Eraſiſtrate le releva enſuite, & le ſyſtême s'étant ſoûtenu quelque temps, retomba de nouveau dans l'oubli, d'où quelques Auteurs récens s'efforcent en vain aujourd'hui de le tirer. Voyez le 38e. Journal des Sçavans, 1713. page 599.

SECTION I.

I. LE Ver est un Animal complet, & aussi complet qu'aucun autre Animal qui soit dans la Nature.

II. Le Ver respire, & a des poûmons.

III. Tous les Vers ont du sang, quelques petits qu'ils soient.

IV. Ce n'est point par la couleur rouge que le sang est sang, c'est par l'usage auquel il sert.

V. Il y a des Vers qui ont plusieurs cœurs & plusieurs poûmons.

VI. Les Vers, ainsi que tous les Animaux, viennent de germes, où ils sont renfermés en petit.

VII. Plusieurs œufs de Vers entrent dans notre corps avec l'air & les alimens, & souvent dans notre chair par dehors.

VIII. Quand les œufs des Vers sont en nous, les Vers renfermés dans ces œufs éclosent, pourvu qu'il y ait en nous une matiere propre à les faire éclorre.

IX. Il en est des œufs des Vers, comme des graines des plantes, qui

ne pouſſent pas en toutes ſortes de terres.

X. Comme les Vers s'engendrent par des germes, il eſt impoſſible d'en voir des eſpéces nouvelles.

XI. La plûpart des Vers qui s'engendrent dans la chair corrompue d'un Animal mort, y étoient déja en œuf, du vivant de l'Animal.

XII. Certains grains d'avoine ne laiſſent pas que de pouſſer, après avoir été enfermés dans le ventre du Cheval; les œufs de Vers que l'Animal a avalés, produiſent tout de même leurs Vers après la mort de l'Animal.

XIII. L'air eſt rempli de ſemences de Vers; l'eau de pluye, le vinaigre, le vin pouſſé, la vieille biere, le cidre, le lait aigre en ſont tout pleins.

XIV. Toutes les parties du corps ſont ſujettes aux Vers, ſans en excepter aucune.

XV. Le ſang & l'urine en ſont quelquefois tout remplis.

XVI. Les grains de la petite vérole renferment quelquefois des Vers.

Section II.

I. Les Vers des intestins sont de trois sortes ; les Strongles,(a) les Ascarides, & les Tænia. Les Strongles sont ronds & longs, les Ascarides longs & courts, & les Tænia longs & plats.

II. Le Ver Solitaire, ou Tænia, s'engendre en l'homme dès le ventre de la mere.

III. Le Ver Solitaire est d'une longueur excessive, il a ordinairement cinq à six aulnes, & quelquefois beaucoup au-delà.

IV. Le Solitaire est ordinairement seul de son espéce dans le corps de l'homme. Il ne s'y rengendre plus quand il en est une fois sorti.

V. Le Solitaire ne sort presque jamais sans remede ; c'est un seul Ver, & non plusieurs Vers joints ensemble.

VI. Les Vers qui se produisent hors des intestins, s'engendrent à la tête, aux oreilles, au nez, au foie, au cœur, &c.

(a) Ainsi appellés du mot Grec στρογγύλος longs & ronds.

VII. Les Vers du cœur causent quelquefois des morts subites.

VIII. Les Vers qui s'engendrent dans le sang, n'empêchent point le sang d'être vermeil.

IX. Les Vers Cutanés font quelquefois des fosses sous la peau, comme les Taupes en font sous la terre; & de même que celles des Taupes se connoissent par la terre qu'elles ont élevées, celles des Vers se connoissent quelquefois par des espéces de cordes qui s'élevent sur la peau, & qui sont semblables à la broderie qu'on remarque sur l'écorce des melons. Ces cordes pénétrent fort avant, & on les enleve avec la pointe d'une aiguille.

X. Il y a des personnes qui ont les pieds si gâtés de ces cordes, qu'ils ne peuvent marcher. *Il y a quelque temps que je fus appellé chez une Dame, pour voir un mal qu'elle avoit aux pieds, & ce mal se trouva être de ces cordons, qui lui rendoient la peau des pieds comme une écorce de melon.*

XI. Les cancers sont tout pleins de petits Vers imperceptibles, qui rongent les fibres des parties, &

tous les cribles des glandes ; en sorte que les glandes, recevant presque tout ce qui se présente, grossissent d'abord outre mesure ; ensuite ces Vers s'augmentant, & continuant de ronger ce qu'ils trouvent, ils ulcerent souvent la partie & la consument.

XII. L'hydropisie peut être quelquefois causée par des Vers.

XIII. Les Vers peuvent causer des tumeurs au corps & des excroissances, comme ils en causent aux feuilles de chêne, où par leur piquure ils empêchent le suc de la feuille de circuler à l'ordinaire : ce qui produit sur la feuille cette excroissance, qu'on appelle noix de galle, & qu'on regarde mal-à-propos comme un fruit.

XIV. Il y a certaines difformités, qu'on apporte en naissant, lesquelles peuvent venir quelquefois de Vers, qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs, ou des tortuosités.

XV. Plusieurs maladies, qu'on attribue

attribue mal-à-propos à des sorts, viennent de Vers.

XVI. Dans la jauniſſe, les inteſtins ſont quelquefois attaqués de Vers.

XVII. Les Vers Umbilicaux ne ſont, ſelon toutes les apparences, que des Vers des inteſtins.

XVIII. Les Crinons paſſent pour des Vers, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en ſont pas.

XIX. Les Crinons & les petits Dragons ſont différens.

XX. Le petit Dragon eſt un véritable Ver, ce n'eſt ni une varice, ni un abſcès.

Section III.

I. DAns quelque maladie que tombent les enfans, il faut ſe défier des Vers, ou d'une matiere vermineuſe.

II. Les enfans ſont plus ſujets aux Vers que les autres, & entre ceux-ci les pituiteux plus que les bilieux.

III. Quand les enfans portent ſouvent leurs mains à leur ventre, on doit craindre qu'ils n'ayent des

Vers, particulierement s'ils se plaignent de quelques tranchées.

IV. Perdre la voix, être tout à coup attaqué de manie, sont quelquefois des effets de Vers.

V. S'éveiller avec surprise & alarme, particulierement dans les enfans, est un signe certain de Vers, ou de petite vérole.

VI. Il y a une certaine haleine aigre, qui est une marque assurée de Vers.

VII. Etre toûjours affamé, quoiqu'on mange beaucoup, signe assez ordinaire de Vers.

VIII. Les Vers longs & ronds piquent souvent, & font sentir de grandes douleurs; les Vers plats ne piquent pas.

IX. Les yeux caves, le visage bleuâtre, & en même temps une fiévre intermittente, sont assez souvent des effets & des signes de Vers.

X. Le Solitaire, ou Tænia, se connoît par de petites portions, faites en forme de graines de citrouille, qui se trouvent dans les excrémens.

XI. Les petites portions en forme de graines de citrouille, qui se

trouvent dans les excrémens de ceux qui ont le Solitaire, ſont des portions de ce Ver, qui ſe rompt facilement.

XII. Le Solitaire conſume le chyle le plus pur.

XIII. Le Solitaire cauſe quelquefois des apparences de groſſeſſe.

XIV. Le Pays & la Saiſon peuvent ſouvent ſervir à confirmer les ſignes de Vers.

XV. Trois choſes rendent nos corps ſujets aux Vers; le mauvais air, les mauvais alimens, & l'excès des bons.

XVI. Le vinaigre qui tue les Vers de terre, ne tue pas toûjours ceux du corps; il y en a de ces derniers qui y vivent quelquefois fort long-temps.

XVII. Les pignons ſont pernicieux quand on a des Vers.

XVIII. Les melons cauſent des indigeſtions, qui ſouvent ſervent à faire éclorre des Vers dans les inteſtins.

XIX. Les champignons ſont capables de produire beaucoup de Vers dans le corps.

XX. Souvent les enfans deviennent sujets aux Vers, à cause qu'on leur donne trop tôt de la bouillie, ou que cette bouillie est faite avec de la farine crue, qui n'a pas été cuite sur le feu, ou dans le four.

XXI. Ce qui engendre le plus de vermine dans les corps des enfans, est la pernicieuse coûtume que l'on a de leur refuser dès qu'ils sont nés, le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées, & de leur donner des nourrices, qui sont relevées de couche depuis long-temps, & dont le lait par conséquent est plus nourrissant, qu'il ne faut alors.

XXII. Les remedes qui désobstruent le foye, sont de bons préservatifs contre les Vers.

XXIII. Le lait des nourrices peut être quelquefois plein de Vers: pour le connoître, il en faut examiner quelques gouttes avec le microscope.

XXIV. Quand le lait d'une nourrice est plein de Vers, il faut changer la nourrice, sinon on expose l'enfant à des maladies mortelles.

XXV. La plûpart des nourrices de la campagne sont sujettes aux Vers, parce qu'elles mangent beaucoup de laitage & de fruits.

SECTION IV.

I. LA sortie des Vers, bien considérée, sert à faire des prognostics justes de ce qu'il y a à craindre, ou à espérer pour le Malade.

II. Il faut considérer dans la sortie des Vers l'état de la personne qui les rend; le temps de la maladie, dans lequel ils sortent; le lieu par lequel ils sortent; les excrémens dans lesquels ils sont; la quantité, la couleur, la grosseur des Vers, & s'ils sont morts ou vivans.

III. Quand on est en santé, & qu'on rend des Vers, sans avoir rien pris qui les puisse chasser, il en faut tirer un bon augure.

IV. Les Vers qui sortent par le nez, viennent quelquefois des intestins.

V. Quand les Vers sortent sur le déclin de la maladie, le signe est bon; quand ils sortent au commencement, il est mauvais.

VI. Au commencement, ou dans l'état de la maladie, il vaut toûjours mieux que les Vers sortent avec les déjections, que tout seuls, à moins que ce ne soit par l'effet de quelque médicament.

VII. Après avoir rendu des Vers par haut, vomir une matiere noire semblable à de l'encre, est un signe mortel, sur-tout au commencement de la maladie.

VIII. Quand les excrémens, qui sortent avec les Vers, sont de couleur jaune, c'est un bon signe; s'ils sont blancs, le Malade est en danger.

IX. Si l'on se porte bien, il n'importe que les Vers sortent morts ou vivans. Mais dans le commencement ou dans l'état de la maladie, c'est un mauvais présage qu'ils sortent morts.

X. Il n'arrive guères qu'aux Vers plats de sortir rompus.

XI. Quand une partie du Ver plat est sortie, & que l'autre demeure dans le corps, pourvu que la tête soit dehors, il n'y a rien à craindre.

XII. Quand les Vers sortent enfermés dans des enveloppes, c'est sou-

vent le préſage d'une prompte guériſon.

XIII. Les envelopes où ſont renfermés les Vers, ſont tiſſues par les Vers, comme la toile de l'Araignée eſt tiſſue par l'Araignée, & comme la coque du Ver à ſoie eſt tiſſue par le Ver à ſoie.

XIV. Les Vers du corps ſe réduiſent quelquefois tout en eau après être ſortis; ils ſe fondent ſouvent de la ſorte dans le corps même.

XV. Quand les Vers ſortent en glaires & fondus, le ſigne eſt bon.

XVI. De l'eau à la glace jettée ſur des Vers, qui viennent de ſortir du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau.

XVII. Quand les Vers ſont rouges, le prognoſtic eſt mauvais; les blancs ne préſagent ni bien ni mal par leur couleur; les jaunes & les livides n'annoncent rien de bon.

XVIII. Les Vers minces ſont d'un préſage moins mauvais que les gros.

Section V.

I. On employe souvent contre les Vers, des remedes qui sont plus capables de les multiplier que de les tuer.

II. La poudre de Vers desséchés, est un mauvais remede contre les Vers : elle en produit d'autres.

III. Le mercure est bon contre les Vers ; mais il a de fâcheuses suites, & on ne doit guères l'employer que lorsque les Malades sont attaqués de Vers vénériens.

IV. Il faut éviter contre les Vers, le semen contra.

V. Si l'on met dans de l'esprit de vin, des Vers du corps, qui soient vivans, ils y vivent quelque temps ; ils vivent long-temps dans du jus de limon.

VI. Le jus d'oignon, la vieille urine mêlée avec un peu de miel, le suc de calamenthe, le lait de femme rayé dans l'oreille, tout cela sont de bons remedes contre les Vers auriculaires.

VII. L'esprit de sel mêlé dans un peu d'eau, est un bon remede contre

les Vers des dents, auſſi-bien que la racine de plantain mâchée.

VIII. C'eſt une fable que ces Vers, qu'on dit s'envoler avec la fumée de la graine de juſquiame.

IX. Le ſuc de marrube, mêlé avec un peu de miel, eſt bon contre les Vers pulmonaires.

X. La poudre de Cloportes eſt bonne contre les Vers hépatiques.

XI. L'ail, les raifforts, le creſſon, la racine de gentiane, celle de pivoine, la myrrhe, ſont ſouverains contre les Vers cardiaires.

XII. Le jus de cerfeuil s'employe avec ſuccès contre les Vers ſanguins.

XIII. Le ſel végétal chaſſe les Vers véſiculaires.

XIV. Quand un enfant eſt ſujet aux crinons, il faut le baigner dans de l'eau tiede, puis le frotter avec du miel auprès du feu, & enſuite lui paſſer un linge rude ſur le corps.

XV. Laver le corps avec de l'eau où a bouilli de la racine de gentiane, eſt un bon remede contre les Cirons, & contre les Vers nommés Bouviers.

XVI. L'huile d'olive & de noix

tuent les Vers promptement.

XVII. Le grand jeûne eſt contraire à ceux qui ont des Vers dans les inteſtins.

XVIII. Quand on fait des remedes contre les Vers des inteſtins, il faut les interrompre de temps en temps.

XIX. La fougere femelle, & l'écorce de racine de meurier, ſont ſpécifiques contre le Solitaire.

XX. La raiſon pourquoi certains Vers ſortis du corps, vivent dans le vinaigre, c'eſt que la plûpart de ces Vers ſe nourriſſent d'une matiere aigre qui eſt dans le corps.

VOilà ce que je m'étois propoſé d'écrire ſur les Vers qui s'engendrent dans le corps humain. J'aurois pu rapporter ici un grand nombre de remedes qui ſont répandus dans la plûpart des Livres de Médecine, & remplir ce Traité de pluſieurs formules différentes que je n'y ai point miſes; mais j'ai cru qu'il valoit mieux m'en tenir à peu de remedes, & en choiſir de bons, que de faire un amas de receptes, qui

auroient rendu ce Livre plus gros ; sans le rendre meilleur.

En fait de remedes, nous n'avons pas d'autre chemin à suivre, que la voye des observations ; & vouloir découvrir par la raison seule, la vertu des médicamens, c'est ne vouloir jamais trouver ce qu'on cherche. Attachons-nous donc à l'expérience, & laissons ces chicanes & ces vaines subtilités, qui selon la pensée d'un Ancien, (a) nous rendent semblables à ces petits Insectes qui ne se plaisent que dans les broussailles. Evitons cette Médecine Scholastique, qui n'est bonne que pour la dispute, & faisons-nous une Médecine positive qui nous puisse servir dans la Pratique. Par une Médecine positive, je n'entends pas une positive d'autorités, laquelle consiste à sçavoir les sentimens de divers Auteurs sur un même point, comme est la positive de Théologie. J'entends une positive de faits, laquelle nous ap-

(a) *Reperias quosdam in disputando mirè callidos, cum ab illâ cavillatione discesserint non magis sufficere in aliquo graviore actu, quàm parva quædam animalia, quæ in angustiis mobilia campo detrahenduntur. Quintil. Institut. Orator. Lib. XII.*

prenne ce qui a réussi le plus souvent dans les mêmes circonstances, & je dis que cette Médecine positive, réglée par la méthode, est la véritable Médecine.

La Médecine Scholastique nous rend habiles à la repartie, pour nous tirer adroitement d'une objection; & l'autre nous rend sensés & prudens pour ne rien ordonner que de convenable : l'une fait des entêtés & des opiniâtres, l'autre des Médecins de bonne foi, qui ne cherchent qu'à s'instruire, & à être utiles : l'une ne s'applique qu'à forger des systêmes, & l'autre s'étudie principalement à regler sa conduite : l'une cherche des détours pour se défendre, & l'autre des remedes pour guérir les maladies : l'une consulte ses préjugés, & l'autre consulte la raison & l'expérience : l'une fait des Pédans, & l'autre des Médecins.

CHAPITRE XIV.

Eclairciſſement ſur divers endroits de ce Livre.

LE ſujet de cet éclairciſſement, eſt une Lettre de Mr Lémeri, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, imprimée dans les Mémoires de Trévoux au mois de Novembre 1703. contre la premiere Edition de ce Livre. Entre les Articles que mon Cenſeur reprend dans le Traité qu'il attaque, les uns y ſont, les autres n'y ſont pas; & les autres y ſont à la vérité, mais ſe trouvent en même temps corrigés dans l'Errata, où il les a pu voir.

Voilà tout l'ordre que nous ſuivrons dans cet éclairciſſement, que nous ne donnerions point cependant au Public, ſans l'occaſion qu'il nous va fournir d'expliquer ici des matieres, dont l'examen ne peut être qu'utile.

Les Articles que l'Auteur de la Lettre cenſure dans le Livre de la

Génération des Vers, & qu'on y lit effectivement, ſont :

Premierement, Que peu de perſonnes, ou ſaines ou malades, ſont exemptes de Vers. Le Cenſeur dit là-deſſus, qu'on devine aſſez mon motif, & que c'eſt que je veux par ce petit préliminaire, autoriſer mes explications touchant les maladies dont je parlerai dans la ſuite. Je n'ai rien à dire ſur cela, ſinon que ce Cenſeur oublie de remarquer qu'après avoir avancé la propoſition, j'ajoûte que c'eſt ce qu'obſerve Platerus, & ce que l'expérience confirme lorſqu'on ouvre des corps morts.

Secondement : Que les Vers ſanguins ſuivent le cours du ſang, c'eſt-à-dire, que du cœur ils ſont portés par les artéres dans les chairs, d'où ils ſont repris par les veines ; mais que comme il arrive quelquefois qu'ils ſont trop gros, pour être reçûs avec le ſang dans ces mêmes veines, ils reſtent dans les chairs, où ils produiſent des furoncles, des élevures, & ſouvent de ces galles univerſelles qui affligent tout le corps.

L'Auteur de la Lettre dit, que cette explication paroît supposer deux fausſetés évidentes. La premiere, que la capacité des veines, qui eſt beaucoup plus grande que celle des artéres, doit, ſuivant cette explication, être beaucoup plus petite, puiſqu'il ſemble que les artéres ont bien pu contenir les Vers dont il s'agit, & que les veines qui leur répondent, ſont trop étroites pour les pouvoir laiſſer paſſer. La ſeconde, c'eſt que les pores des chairs qui ſont effectivement très-petits, répondent néanmois, ſelon moi, à la capacité des artéres; puiſqu'ils peuvent contenir auſſi-bien qu'elles, les gros Vers qui en viennent, & que cependant ces pores ont en même temps une capacité plus grande que celles des veines, qui ne permettent pas le paſſage à ces Vers.

L'Auteur de la Lettre n'auroit ſans doute pas fait une telle objection, s'il eût conſidéré que ces Vers, quoique fort petits, ſont néanmoins des corps ſolides; & qu'ainſi il peut arriver facilement que pluſieurs Vers ſanguins demeurent engagés dans

les fibres des chairs ; en sorte que ceux qui y séjourneront assez pour y pouvoir un peu grossir par la différente nourriture qui s'y trouve, ne pourront plus être repris si facilement par les veines, & seront obligés de rester dans les chairs. Il n'est pas besoin pour cela, de supposer que les entrées des veines soient plus étroites que les extrémités des artéres; le seul accroissement du Ver dispense de recourir à des subtilités de cette nature, & il semble même qu'on pourroit ici, assez à propos, renvoyer notre Auteur à la Fable de la Belette, pour y trouver l'éclaircissement de sa difficulté.

Il y a une réfléxion à faire sur ce que l'Auteur dit touchant les artéres & les veines. Il soûtient que les entrées des veines qui répondent aux extrémités des artéres, sont plus grosses que les extrémités de ces artéres; & il ajoûte que cela est de l'aveu de tous les Anatomistes. Il auroit bien fait de dire comment on a pu sçavoir la chose si certainement, & de quels microscopes on s'est servi pour s'en convaincre.

Troisiémement

Troisiémement : Que la pleuréſie eſt très-ſouvent cauſée par les Vers. L'Auteur de la Lettre fait ici une réflexion ; c'eſt que dans les maladies où il y a des Vers, on n'a pas plus de raiſon de juger que les Vers ſoient la cauſe, que le produit de la maladie. Ce que dit là notre Auteur, ſe trouve vrai quelquefois ; mais quelquefois auſſi il y a des ſignes qui déterminent le Médecin à croire l'un plûtôt que l'autre ; comme par exemple, lorſqu'il voit qu'en certaines rencontres, on guérit une maladie en donnant des remedes contre les Vers, & qu'on ne la guérit pas ſi bien, en n'en donnant pas.

Quatriémement : Que dans les fiévres malignes, je faiſois rendre un grand nombre de Vers ; après quoi je guériſſois mes Malades par l'uſage des cordiaux. Que je ne trouvai point de meilleur moyen pour guérir ces maladies, que de les traiter par rapport aux Vers. L'Auteur de la Lettre dit ici, que mon obſervation n'eſt pas vraie. Pour en prouver la fauſſeté, il commence par dire, que ſi l'obſervation étoit telle

que je la rapporte, tout Médecin auroit reconnu ce grand nombre de Vers. Et ensuite pour achever sa preuve, il dit que tout Médecin ne l'a pas reconnu. On ne contestera pas, je croi, cette derniere proposition; car quand ce ne seroit que l'Auteur de la Lettre, qui n'auroit pas reconnu ce grand nombre de Vers, ce seul exemple suffiroit pour lui faire dire vrai. Pour ce qui est du premier point, sçavoir, que tout Médecin auroit reconnu ce grand nombre de Vers; nous laissons au Lecteur à juger de la force d'un tel raisonnement. Après tout, mon Censeur prend ici mes paroles trop à la lettre : lorsque je dis que je faisois rendre un grand nombre de Vers. Ce mot de grand nombre ne doit pas se prendre à la rigueur; & s'il ne faut qu'avouer que j'ai un peu exagéré, je l'avouerai volontiers, pour faire voir que j'aime l'exacte vérité.

Cinquiémement : Que je soûtiens que les Vers vénériens en rongeant & mordant tout ce qu'ils trouvent, causent tous les ravages qui arrivent

dans les maladies vénériennes. On peut à la rigueur mettre cet Article au rang de ceux qui ne se trouvent pas dans le Livre de la Génération des Vers. Car je dis seulement, que quant aux vénériens, Mr Hartsoeker est de sentiment qu'ils causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies vénériennes ; qu'ils rongent & qu'ils mordent tout ce qu'ils trouvent ; & que si le mercure guérit cette maladie, c'est parce qu'il tue les Vers. Après quoi, j'ajoûte que j'ai vu des personnes attaquées de ces sortes de maux, se sentir très-soulagées en prenant des remedes contre les Vers ; & un jeune homme entre autres, qui pour avoir usé pendant un mois d'une ptisanne faite avec la gentiane, & s'être purgé de temps en temps avec l'aloës, qui sont de bons remedes contre les Vers, s'en trouva si bien, qu'ayant pris ensuite, pendant quinze jours des ptisannes d'esquine & de salsepareille, il n'eut besoin d'aucun autre remede, & fut parfaitement guéri. (*a*)

(*a*) Dans cette nouvelle Edition, je combas le

L'Auteur de la Lettre dit ici trois choſes. La premiere, qu'il eſt aſſez difficile de concevoir que les nodus, les exoſtoſes, & pluſieurs autres ſymptômes vénériens, qui dénotent naturellement un acide fort corroſif & coagulant, ſoient les effets des Vers. La ſeconde, que les douleurs produites par ces Inſectes, ſeroient bien différentes de celles que reſſentent ceux qui ont cette maladie. La troiſiéme, que peut-être je n'étois pas bien ſur que ce jeune homme eût une maladie vénérienne.

Quant au premier point, ſçavoir, qu'il eſt difficile de comprendre que les nodus, les exoſtoſes, & pluſieurs autres ſymptômes vénériens qui dénotent un acide corroſif & coagulant, ſoient les effets des Vers : il paroît par ces paroles, que l'Auteur de la Lettre ne croit pas qu'on puiſſe dire que les Vers cauſent ces ravages, & dire en même temps que ces mêmes ravages viennent auſſi d'un acide corroſif & coagulant. Mais en expliquant comment la pleuréſie

ſentiment de ceux qui croyent que les maladies vénériennes viennent de Vers.

peut quelquefois être causée par des Vers ; je dis que pour le comprendre, il n'y a qu'à considérer ce que peut produire cette matiere corrompue, qui accompagne toûjours les Vers ; parce qu'il n'est pas difficile de juger qu'elle peut aisément affecter la plevre, & l'enflammer ; pourquoi tout de même ne pourra-t'on pas dire, que pour comprendre comment les Vers peuvent causer tant de ravages dans les maladies vénériennes, il n'y a qu'à considérer dequoi est capable l'humeur acide, corrosive & coagulante, qui accompagne toûjours les Vers vénériens, & qui se met quelquefois avec eux de la partie ?

Au regard du second point, qui est que les douleurs que ces Insectes produiroient, seroient bien différentes de celles que ressentent ceux qui ont des maux vénériens ; l'Auteur de la Lettre pouvoit bien juger que comme dans la pleurésie causée par des Vers, j'attribue la douleur de côté à l'inflammation que l'humeur corrompue qui accompagne toûjours les Vers, produit dans la

plévre ; de même aussi dans les maux vénériens, lorsqu'il y a des Vers, je puis bien attribuer une bonne partie des douleurs de cette maladie aux humeurs corrosives qui accompagnent toûjours les Vers vénériens, comme nous venons de dire.

Enfin pour ce qui est du troisiéme, sçavoir, que peut-être je n'étois pas bien sur que ce jeune homme eût un mal vénérien ; on peut répondre que peut-être aussi en étois-je sur. Mais je ne suis point entêté : j'accorderai volontiers que je n'étois pas bien sur de la chose. C'est pourquoi j'ai retranché dans cette nouvelle Edition, l'Article dont il s'agit.

Le sixiéme Article que l'Auteur de la Lettre reprend, est que les grains de la petite vérole sont remplis de Vers ; que plus il y a de Vers dans ces grains, & plus les grains marquent. Que pour les empêcher de marquer, on n'a qu'à frotter le visage d'une eau qui tue ces Vers. Que quand au commencement de la petite vérole on se baigne les pieds dans du lait chaud, toute la petite vérole se jette sur les pieds, parce

que les Vers qui ſont dans les puſtules, courent au lait.

L'Auteur de la Lettre ne dit rien de particulier ſur ces propoſitions, il les taxe ſeulement d'affectation. Cependant la derniere pourroit bien n'être pas ſeulement affectée, mais fauſſe & inſoûtenable; d'autant plus que ſelon mon ſentiment même, s'il y a quelquefois des Vers dans les grains de la petite vérole, il ne s'enſuit pas que les grains de la petite vérole viennent de Vers. Ainſi mon Cenſeur m'épargne plus que je ne mérite.

Le ſeptiéme, Que le Ver plat, ou le *Solium*, contient dans toute ſon étendue un amas de petits corps globuleux, qui ſont de véritables œufs. Que ces œufs après être ſortis du ventre du Ver, groſſiſſent inſenſiblement dans l'inteſtin de l'homme, & ſortent quelquefois en abondance avec les excrémens de ceux qui ont ce Ver.

L'Auteur de la Lettre s'applique à combattre ce ſentiment, & il ſoûtient que cela ne s'accorde pas avec ce que je dis ailleurs, après Spigé-

lius, *de Lumbrico lato*, sçavoir, que le *Solium* est toûjours seul de son espéce dans le corps de l'homme; & que quand il en est une fois sorti, il ne s'y rengendre plus. Pour prouver que cette opinion est fausse, il dit que si les œufs dont je parle, sont en si grand nombre, rien ne peut empêcher que quelques Vers n'éclosent de ces œufs, ou pour parler son langage, rien ne peut empêcher *quelques-uns de ces œufs de s'éclore*: car seroit-ce, continue-t'il, comme le prétend l'Auteur de la Génération des Vers, parce que le Ver d'où viennent ces œufs, consume lui seul tout le chyle qui leur est nécessaire pour se développer entierement; mais cette raison pourroit tout au plus avoir lieu pour expliquer comment les Vers éclos, *ou pour parler encore avec l'Auteur de la Lettre*, comment les *œufs éclos* & devenus Vers ne peuvent atteindre à la grandeur de celui dont ils viennent; mais elle ne fait point sentir pourquoi ces œufs ne se développent point du tout. Car pour se développer, reprend-il, ils n'ont proprement besoin que de chaleur.

leur. La raiſon dont l'Auteur de la Lettre ſe ſert ici pour combattre mon ſentiment, ſe réduit donc à ſuppoſer que les œufs de ce Ver n'ont proprement beſoin que de chaleur pour ſe développer entierement. Il auroit été à propos que l'Auteur n'eût pas ſeulement ſuppoſé la propoſition, mais qu'il l'eût prouvée. Quoi qu'il en ſoit, quand même il ſeroit vrai que les Vers contenus dans ces œufs n'auroient beſoin que de chaleur pour éclore, il ne ſeroit pas vrai pour cela, que toute chaleur y fût propre. Or la chaleur étant différente, ſelon la nature des matieres où elle ſe rencontre, la chaleur du chyle, par exemple, étant autre que celle des autres ſucs, & celle du chyle, différente de celle du chyle même, ſelon qu'il eſt plus ou moins mêlé de bile, il s'enſuit que le *Solium* dévorant une bonne partie du chyle avant que ce ſuc s'introduiſe dans les inteſtins, & qu'il s'y mêle avec la bile, ainſi que je l'ai remarqué, ne laiſſe à ſes petits qu'un chyle plein de bile, & par conſéquent un chyle, dont la

chaleur différente de l'autre, n'eſt peut-être point propre à faire éclore les petits Vers dont nous parlons.

L'Auteur de la Lettre revient un peu de ſon ſentiment ſur la chaleur; il avoue enſuite qu'il faut quelque nourriture pour faire éclore ces Vers, mais il dit qu'il n'en faut point tant, & qu'il en reſte toûjours aſſez dans les inteſtins pour cela.

Ce qu'il dit, ſeroit vrai ſans une circonſtance. C'eſt que je remarque que le *Solium* ſe nourrit du chyle avant que ce ſuc ſoit mêlé de bile, & que c'eſt ce qui eſt cauſe que cet Inſecte tient ſa tête vers le pylore, c'eſt-à-dire, à l'orifice inférieur de l'eſtomac, où il trouve ce chyle tel qu'il le cherche. Car ſi cela eſt, il ne ſert de rien d'oppoſer que le *Solium* n'eſt point aſſez gourmant pour conſumer tout le chyle; puiſque la partie qu'il laiſſe, étant deſtituée de celle qu'il a dévorée, devient par conſéquent trop amere par le mêlange de la bile, pour être propre à faire éclore ces Vers, ou à les nourrir dès qu'ils ſont éclos.

Notre Censeur n'en demeure pas là ; il dit qu'au moins faut-il avouer que quand le *Solium* est une fois sorti du corps, les œufs dont il s'agit, peuvent se nourrir sans obstacle, & qu'ainsi rien n'empêche que cette espéce de Vers ne se rengendre.

Ce raisonnement seroit démonstratif, si par malheur je n'avois dit, ainsi qu'on le peut voir dans ma Préface, & ailleurs, que ce Ver ne sort point de lui-même, & que pour le chasser, il faut recourir à des remedes, ce qui est le sentiment d'Hippocrate ; car cela supposé, il est facile de juger que le remede qui chasse le *Solium* des intestins de l'homme, en chasse aussi les œufs, ou que s'il en reste quelques-uns, il les tue. L'Auteur de la Lettre, après des objections si foibles, conclut d'un air triomphant, que le raisonnement que j'ai fait pour accorder mon observation sur le *Solium*, avec ce que j'appelle les œufs de ce Ver, est tout-à-fait insoûtenable.

Au reste, après avoir proposé ce que j'ai avancé sur le *Solium*, je rapporterai ici un doute que j'ai sur ce

ſujet. Hippocrate dans le quatriéme Livre des Maladies, Art. 27. & Spigelius dans ſon Traité du Ver plat, Chapitre dixiéme, diſent que ce Ver ſe produit dans l'homme dès le ventre de la mere; & qu'enſuite ſi on ne le fait ſortir par quelque remede, il vieillit avec l'homme, & l'accompagne juſqu'au tombeau : ξυγκαταγηράσκει. Si la choſe eſt ainſi, ne peut-on pas dire, que ce qui fait que le *Solium* eſt ſeul de ſon eſpéce dans le corps où il ſe trouve, & ne s'y rengendre pas même après en être ſorti, c'eſt que les ſucs dont le *Solium* déja grand s'accommode dans le corps de l'homme fait, ne ſont pas tels qu'il les lui faut avant que d'éclore, ou d'abord après qu'il eſt éclos; parce qu'apparemment il a beſoin alors d'une nourriture telle que le fœtus eſt capable de la fournir? Car on ne peut nier que les ſucs qui ſe forment dans le fœtus ne ſoient par leur qualité, très-différens de ceux qui ſe forment dans l'homme adulte. Cette explication eſt auſſi vrai-ſemblable, pour le moins, que celle que nous avons donnée : elle

s'accorde de plus, avec le sentiment d'Hippocrate, qui dit que le Ver plat s'engendre dans le fœtus, lorsque le lait & le sang de la mere viennent à se corrompre. Au reste, quoique nous soyions fort du sentiment d'Hippocrate & de Spigelius sur la solitude du Ver plat, nous remarquerons qu'il n'est point si nécessairement solitaire, qu'absolument parlant, il ne puisse avoir compagnie. En effet, ne se peut-il pas faire que de plusieurs œufs de *Solium*, qui se trouveront dans le corps d'un enfant encore au ventre de sa mere, il en réussisse deux : que les deux Vers qui seront éclos se nourrissent & croissent ensemble pendant plusieurs années, sans que l'un prévale assez sur l'autre pour lui voler sa nourriture & le faire mourir ; qu'ensuite en donnant à la personne qui les aura, quelques remedes contre les Vers, on lui fasse rendre deux *Solium* ; & c'est pour cela que dans cette nouvelle Edition, au lieu de mettre comme dans la premiere, que le *Solium* est seul de son espéce dans le corps où il se trouve, j'ai mis qu'il

est ordinairement seul. Au reste, ce fait étant très-rare, sans doute, ne détruit point la vérité du sentiment d'Hippocrate & de Spigelius, que le *Solium* est seul de son espéce dans le corps de l'homme; parce qu'il en est de cette proposition comme de plusieurs autres, dont la vérité se doit tirer du cours ordinaire de la nature, & non des exceptions qui y arrivent par des cas rares & singuliers.

Le huitiéme Article que l'Auteur de la Lettre juge digne de censure, est qu'on ne peut être préservé des Vers après sa mort: Que celui qui meurt au milieu de l'abondance, plein de force & de richesses, dont le corps est rempli du meilleur suc, & dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris, sera mangé de ces Insectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre.

L'Auteur de la Lettre remarque ici que Job, que j'ai cité comme Auteur de ces paroles, ne dit point que la moëlle nourrit les os; & à cette occasion, il demande pourquoi

donc je m'aviſe de le dire : il ajoute que cela m'eſt bien moins pardonnable, qu'il ne l'auroit été à Job ; parce que je ſuis Profeſſeur d'Anatomie au Collége Royal, & que je dois ſçavoir que les os du corps ſe nourriſſent par des vaiſſeaux ſanguins.

Je remarquerai que ſi l'Auteur de la Lettre avoit aſſiſté à mes Conférences dans le Collége Royal, il auroit ſçû qu'encore que les os, ou pour parler avec lui, *les os du corps* ſe nourriſſent par des vaiſſeaux ſanguins ; je prétends qu'ils ſe nourriſſent de moëlle ; que la matiere de cette moëlle leur eſt portée par les vaiſſeaux ſanguins ; que quand l'os eſt ſolide, comme ſont, par exemple, les oſſelets de l'oreille, le bois des Cerfs & des Daims, les vaiſſeaux ſanguins verſent cette matiere ſeulement dans le corps de l'os ; & que quand il eſt creux, ils la verſent aux uns dans le corps de l'os ſeulement, comme à ceux dont ſont compoſées les pattes des Homars & des Ecreviſſes, & aux autres dans le corps & dans le creux de l'os tout enſem-

ble. Il auroit appris qu'au dedans de ceux dont la cavité eſt remplie de moëlle, il y a, ſelon mon ſentiment, divers petits trous par où paſſent pluſieurs vaiſſeaux qui viennent de la moëlle; que comme dans les os des vieux Animaux, il ne laiſſe pas d'y avoir des vaiſſeaux ſanguins diſtribués dans leur ſubſtance, quoique ces vaiſſeaux n'y paroiſſent pas; de même dans les os où l'on ne remarque pas de moëlle, ſoit parce qu'ils ne ſont pas creux, ou que l'étant, l'œil n'y en découvre point; il ne s'enſuit pas que dans le corps même de ces os, il n'y en ait une véritable. En effet il n'eſt pas déraiſonnable de penſer que ce qui nourrit l'os, eſt un extrait de ce qu'il y a de plus délicat & de plus fin dans la portion huileuſe du ſang; & que cette partie fine & délicate extraite de la portion huileuſe du ſang, en quelque lieu qu'on la ſuppoſe, ou dans le creux, ou dans le corps de l'os, n'eſt autre choſe que la moëlle. Il eſt facile d'expliquer comment les vaiſſeaux ſanguins portent le ſang dans le corps & dans la cavité de

l'os ; comment la partie la plus délicate & la plus fine de la portion huileuſe de ce ſang, ſe filtre dans la ſubſtance des os ſolides ; comment dans ceux qui ſont creux, & dont la cavité eſt pleine de moëlle, elle ſe filtre & dans la ſubſtance de l'os, & dans un tiſſu ſpongieux & véſiculaire que la cavité de cet os renferme. Ces derniers ſe nourriſſent comme les plumes des Oiſeaux ; car le creux du tuyau de la plume n'eſt pas ſeulement formé pour accorder enſemble la ſoupleſſe, la force & la légereté, mais encore pour ſervir comme de magaſin à la nourriture qui doit être diſtribuée dans toute la plume ; en ſorte qu'un même moyen, ainſi que l'obſerve un Auteur moderne, ſatisfait ici tout à la fois à pluſieurs vues différentes. Je conclus de-là que mon Cenſeur au lieu de s'étonner qu'on puiſſe dire que la moëlle nourrit les os, devroit regarder comme une erreur le ſentiment oppoſé. Quoi qu'il en ſoit, puiſque cet Auteur eſt ſi ſurpris qu'un Profeſſeur d'Anatomie au Collége Royal, croye que la moëlle nourrit

les os, nous remarquerons qu'il le feroit bien plus, s'il sçavoit que ce même Professeur enseigne que la moëlle n'a point de sentiment : car ceux qui ôtent à la moëlle l'avantage qu'elle a de nourrir les os, lui en donne un autre qu'elle n'a pas, qui est d'être d'un sentiment très-exquis, & ils insistent beaucoup plus sur cet article que sur l'autre. Comme cette erreur n'est pas moins grande que la premiere, peut-être que les Lecteurs ne trouveront pas mauvais que nous en disions ici un mot par occasion.

La moëlle est une matiere huileuse, coulante & liquide, renfermée en plusieurs vésicules membraneuses très-déliées, communiquant les unes aux autres, dans le tissu desquelles cette même matiere est filtrée. Quelques Anatomistes la définissent un amas de plusieurs vésicules membraneuses très-déliées, ouvertes les unes dans les autres, & remplies d'une matiere huileuse, coulante & liquide. Mais cette définition confond le contenant avec le contenu, & n'est pas plus exacte que celle qu'on donneroit du jus de citron,

en disant que c'est un amas de plusieurs vésicules membraneuses remplies d'un suc acide & transparent. D'ailleurs elle ne s'accorde pas avec le langage de ces mêmes Anatomistes, lorsqu'ils disent que la moëlle transpire, qu'elle passe à travers le corps de l'os, que c'est ce qui rend les os jaunes après la mort de l'Animal ; que pour éviter cet inconvénient, les Ouvriers qui employent des os dans leurs ouvrages, ont la précaution de les scier en long pour en ôter toute la moëlle, & même le tissu spongieux & vésiculaire, afin que la blancheur de l'os ne soit point altérée : que la moëlle est un suc d'une saveur douce & d'une consistance onctueuse, &c. Par où l'on voit qu'ils distinguent la moëlle d'avec le tissu membraneux & vésiculaire où elle est filtrée, & qui la renferme. Cela posé, il est facile de voir que la moëlle étant un suc, elle ne scauroit avoir de sentiment, & qu'il n'y a pas moins d'absurdité à lui en attribuer, qu'il y en auroit à en attribuer au sang. Il est vrai qu'on allegue des expériences pour

prouver que la moëlle a du sentiment ; mais il suffit d'exposer ces expériences, pour faire connoître qu'elles ne prouvent nullement ce qu'on en conclut. On dit premierement, & on le dit avec vérité, qu'en voyant panser ceux qui ont perdu un bras ou une jambe, on s'apperçoit qu'aussi-tôt que la moëlle est rudement touchée, les Malades donnent des marques d'une nouvelle douleur. Secondement, que si on fait scier l'os de la cuisse d'un Animal vivant, qu'on mette le bout de l'os entierement à nud, & qu'ensuite après avoir attendu que l'Animal ne crie plus, on lui plonge un stilet dans la moëlle, alors l'Animal donne des signes d'une très-vive douleur. Cette derniere expérience a été faite dans l'Académie Royale des Sciences ; mais il est facile de voir que si l'Animal crie si fort quand on touche rudement la moëlle, ou qu'on y enfonce un stilet, c'est qu'en même temps on touche & on pique le tissu membraneux & vésiculaire qui renferme cette moëlle, & qui a un sentiment très-vif.

Mais pour revenir au propos que nous avons quitté, l'Auteur de la Lettre dira peut-être, que puisque Job, dans le passage que j'ai cité, n'est point entré dans la question de la nourriture des os, au moins pour cette raison, je n'y devois pas entrer non plus en traduisant comme j'ai fait, *& medullis ossa illius irrigantur*, par, *& dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris.* Il est vrai que j'aurois pu me dispenser de traduire de la sorte, & que si je me fusse contenté de mettre, *dont les os sont tout pénétrés de moëlle*, j'aurois traduit plus littéralement. Mais c'est tout l'avantage qui en seroit arrivé; car à considérer le passage & l'occasion où il est placé, on ne sent nullement que ces mots, *& dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris*, rappellent aucune question d'Anatomie. En effet, ces termes, *qui les a nourris*, ne paroissent point être mis là scholastiquement, mais seulement par rapport à un certain usage commun, qui fait qu'on dit qu'une chose en nourrit une autre, lorsqu'elle lui fournit une hu-

meur qui l'entretient, & qui l'empêche de se dessécher. C'est ainsi qu'on dit que l'essence nourrit les cheveux ; que l'huile nourrit la corne ; que certaines pommades nourrissent la peau, &c. Or, personne ne niera qu'au moins en ce sens, la moëlle ne nourrisse les os On voit par là, comme il ne faut pas toûjours prendre à la rigueur certaines expressions. Nous ajouterons même que si ces chicanes étoient admises, notre Auteur seroit à reprendre de dire, comme il fait dans sa Lettre, qu'il a expérimenté plusieurs fois, qu'en touchant des bouteilles sur lesquelles il étoit tombé quelques gouttes d'un esprit acide minéral, *sa main a ressenti des demangeaisons considérables* ; puisqu'on pourroit répliquer, qu'un Physicien doit sçavoir que ce n'est ni la main, ni le pied, ni aucune autre partie qui sent, mais que c'est l'ame A la vérité, cette expression ne seroit pas bonne : *Ma main a ressenti de la demangeaison* ; *mon pied sent de la douleur*, *ma tête sent de grands élancemens* ; pour *j'ai ressenti de la demangeaison à la main* ; *je sens du*

mal au pied ; je sens de grands élancemens à la tête. Mais ce n'est que par une raison qui regarde les regles du langage, & nullement parce que les sensations n'appartiennent qu'à l'ame : car s'il falloit s'astreindre à parler toujours en Philosophe, on se rendroit ridicule. C'est pourquoi dans le sixiéme Journal des Sçavans de l'année 1702. on reprend le Traducteur du Traité *de la Sobriété*, de ce qu'il ne trouve pas à propos qu'on dise que le manger flatte la langue, & de ce qu'il se croit obligé d'avertir par une note exprès, que c'est plûtôt l'ame qui est flattée par l'entremise de cette organe.

Nous voici arrivés au neuviéme des articles qui sont repris par l'Auteur de la Lettre, & qui se trouvent effectivement dans le Livre où il les reprend. Cet article, c'est que *je me suis mis en tête*, pour me servir de ses termes, de décrier dans un Chapitre exprès, les remedes que l'on employe le plus ordinairement contre les Vers. En effet, j'y condamne le tabac, le vinaigre, la poudre de Vers desséchés, le *semen-contra*, l'eau

où ont trempé des écorces vertes de noix, celle où a trempé le mercure, & enfin le mercure doux donné tout seul, & sans être mêlé avec aucun purgatif. L'Auteur de la Lettre, pour prouver en général que ces remedes sont bons, dit que ceux que je substitue à la place, ne paroissent pas à beaucoup près si bons, & qu'ils ont du moins autant d'inconvéniens. Selon ce Censeur, je trouve *le semen contra* plus échauffant que l'oignon, que l'ail, que la moutarde; & lui pour montrer le contraire, il dit que le *semen contra* n'est pas plus échauffant que l'oignon, que l'ail, que la moutarde. Je condamne l'eau de mercure, parce que les Malades étant obligés d'en user long-temps, il arrive qu'à la longue les parties subtiles du mercure offensent les nerfs, & causent des tremblemens: & mon adversaire pour faire voir que je me trompe, dit: Que cette eau n'est pas si mauvaise, que je la veux faire passer; que je ne dois pas m'imaginer qu'elle soit moins spécifique pour les Vers, & qu'elle produise plus de mauvais effets, toutes choses

choſes d'ailleurs égales ; que l'eau à la glace que je mets au nombre des remedes excellens que j'ai éprouvés. Nous remarquerons ici en paſſant, qu'on verra plus bas que je ne mets point l'eau à la glace au rang des remedes que j'ai éprouvés contre les Vers. Au regard du mercure doux, l'Auteur de la Lettre dit que je le place auſſi au rang des mauvais remedes contre les Vers, parce qu'à la longue il peut cauſer le flux de bouche. Cet Auteur pour prouver le contraire de ce ſentiment qu'il m'attribue, dit que je lui ferois plaiſir de lui citer dans tout mon Livre un ſeul remede auſſi bon que celui-là. Il ajoûte que s'il falloit proſcrire le mercure doux du nombre des remedes contre les Vers, parce qu'il cauſe quelquefois une légere ſalivation, il n'y auroit guères de remedes dans mon Traité, que l'on ne proſcrivît par de meilleurs raiſons. Le Cenſeur auroit dû rapporter ces meilleures raiſons, mais il garde cela par devers lui. Nous laiſſons à juger de la force de toutes ces preuves

Quant au vinaigre, notre Auteur

me reprend d'avoir dit que rien ne réveille plus que le vinaigre, les Vers du corps : que cette liqueur étant elle-même toute pleine de Vers, ne peut qu'en introduire une grande quantité dans le corps. Il me reprend encore de ce que je rejette la plûpart des choſes aigres, & qu'en les rejettant, j'excepte néanmoins les eſprits de nitre, de ſoufre, & de ſel. La raiſon qu'il allegue pour me reprendre de cette exception, c'eſt que ces eſprits ſont des aigres. Cependant de peur de me faire en cela un mauvais procès, il dit que je répondrai peut-être que ces eſprits ſont des acides minéraux, & que je ne rejette que les aigres végétaux. Là-deſſus il remarque que néanmoins j'excepte le citron, la grenade, le verjus, & à ce ſujet il s'étonne comment je les ai pu excepter. Il demande s'il y a deux acides plus ſemblables en nature, que ceux du vinaigre & du verjus; & pour concluſion, il dit que pour peu qu'on ſoit verſé en Chymie, on n'attribuera jamais à des corps d'une nature auſſi ſemblable, des effets tout-à-fait contraires.

L'Auteur de la Lettre me prête ici une réponse que je ne ferai pas. Car comme l'acide du vinaigre est un acide de *décomposition*, ainsi que parlent les Chymistes, & que celui du verjus ne l'est pas, je trouve de la différence entre l'acide du vinaigre, & celui du verjus. Mais sans recourir à cette raison, la seule différence des effets qui se remarquent dans le vinaigre & dans le verjus, doit suffire plus qu'aucune autre chose, pour faire juger que leur nature est différente. C'est une maxime trop sujette à erreur, que celle de croire que nous devions reglet les effets des causes sur l'opinion que nous avons de la nature de ces causes. Il paroît bien plus sur de juger de la nature des causes par celles de leurs effets. On dira, par exemple, que l'eau des Gobelins est d'une nature différente de celle de la Seine, parce que l'eau des Gobelins est bonne à certaines teintures auſquelles l'autre n'est pas propre. On dira encore, que comme il y a des eaux où cuisent certaines légumes, d'autres où ces mêmes légumes ne cui-

ſent pas, il faut que ces eaux ayent une nature différente. Mais ſi par le ſimple examen de leur nature, on vouloit deviner ces effets, on courroit grand riſque de n'y jamais parvenir; puiſque ces eaux conſidérées en elles-mêmes doivent paroître encore plus ſemblables en nature, que ne le paroiſſent à l'Auteur de la Lettre, le vinaigre & le verjus, dont le premier étant un acide qui vient de la décompoſition du corps, annonce par conſéquent, qu'il eſt d'un différent caractere. L'Auteur de la Lettre ajoûte, que ſi je conſidere avec le microſcope, le verjus & le jus de citron, j'y remarquerai un grand nombre de Vers. Peut-être que lorſque le verjus commence à ſe décompoſer, & qu'il eſt gâté, y découvre-t'on des Vers; mais qu'il en renferme avant de ſe décompoſer, c'eſt de quoi je doute; l'expérience en eſt facile à faire.

Le dixiéme article eſt que j'ai dit dans la Préface, que j'ai éprouvé tous les remedes dont je parle, & qu'il n'y en a aucun de douteux. Je ne dis pas tout-à-fait cela; je dis que

je prends garde à n'en rapporter aucun de douteux, & que je n'aye éprouvé. Or, il semble qu'on peut bien prendre garde de ne rapporter aucun remede douteux, & cependant être contraint d'en rapporter quelques-uns qui le soient. Cela arrive lorsqu'entre les maladies contre lesquelles on propose des remedes, il s'en trouve qui ne sont pas assez fréquentes, pour qu'on puisse avoir là-dessus l'expérience nécessaire; en sorte que tout ce qu'on peut faire alors, c'est de si bien prendre garde de ne rapporter aucun remede douteux, que lorsqu'on en rapporte de tels, cela vienne de ce qu'il n'est pas possible de faire autrement, ou de ce que cela est très-difficile. Ainsi de ce que je dis que je prends garde de ne rapporter aucun remede douteux, il ne s'ensuit pas que je dise, qu'entre les remedes que je rapporte, il n'y en ait aucun que je n'aye éprouvé. L'Auteur de la Lettre auroit pu sur ce sujet m'attaquer dans un autre endroit, où je dis bien plus précisément ce qu'on me reproche d'avoir dit dans la Préface, c'est à la fin du

Livre ; car j'y dis formellement, que les remedes que j'ai rapportés sont surs, & que la connoissance que j'ai de leurs vertus, n'est point l'effet de mon raisonnement, mais de mes observations ; ce qui sans doute ne peut s'excuser, si l'on n'a l'indulgence de croire que j'ai seulement prétendu dire cela de la plus grande partie des remedes que je propose. Cette explication ne seroit pas toute de faveur, il y auroit même quelque justice ; car entre les remedes rapportés dans le Livre de la Génération des Vers, s'il y en a qui ne sont rapportés que sur la foi de quelques Auteurs, comme par exemple, les remedes qui regardent les Vers encéphales, & quelques autres : on peut dire qu'il paroît par la maniere dont je les rapporte, que je ne prétends nullement insinuer que je les aye éprouvés. Cependant tout bien considéré, il est certain que j'ai parlé ici trop universellement, & qu'au lieu de dire, les remedes que j'ai rapportés sont surs, j'aurois mieux fait entendre ma pensée, si j'avois dit, la plûpart des remedes que j'ai rap-

portés ſont ſurs. On ne dit jamais moins, que lorſqu'on dit trop.

Le onziéme article eſt ſur ce que j'ai dit de certaines gens que je traite de demi-ſçavans, & que j'accuſe de n'entendre pas la doctrine des acides & des alkalis, qu'ils mettent à toutes ſortes d'uſages. Il paroît par la maniere dont l'Auteur de la Lettre s'offenſe de ces paroles, qu'il a pris pour lui le terme de *demi-ſçavant*; cependant je certifie que je m'en ſuis ſervi ſans penſer à lui. Mais après tout, il faut avouer auſſi, que je tourne un peu trop en ridicule ces demi-ſçavans, & que l'Auteur de la Lettre n'a pas tout-à-fait tort de m'en reprendre: car après avoir rapporté l'abus qu'ils font de la doctrine des acides & des alkalis, je dis que ſi on leur demande pourquoi la Seine charie des glaçons en hyver, & rompt quelquefois les ponts, ils répondront bien-tôt que cela vient des acides & des alkalis; car l'eau, continué-je, ſe figera par les acides de l'air qui fixeront les alkalis; & les parties de pierre ou de bois que les glaces rompront, ne ſe feroient

point rompues, si les acides insinués dans leurs pores, ne les avoient rendues cassantes : ainsi ajoûté-je, pourquoi le feu consume-t'il une maison, c'est que les acides & les alkalis sont mis en mouvement ? Pourquoi l'action des Mâçons démolit-elle les bâtimens ? bien-tôt les acides & les alkalis en seront la cause. La plaisanterie est un peu outrée, & pour cette raison, je l'ai retranchée dans cette nouvelle Edition ; mais cependant toute excessive qu'elle est, l'Auteur de la Lettre ne l'a pas prise pour une plaisanterie ; car il avertit très-sérieusement, qu'on impute là aux demi-sçavans des absurdités qu'il ne croit pas qu'aucun d'eux ait jamais pu penser.

Le douziéme article est, que j'ai dit que si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens qu'on me fit sur les acides & sur les alkalis, pour me prouver que le Malade que j'ai delivré du *Solium*, dont on voit la figure dans la premiere Planche, n'avoit aucun Ver ; qu'il le falloit encore saigner, & lui donner ensuite le petit lait, ce Malade auroit encore

core ſon Ver, ou ſeroit mort. L'Auteur de la Lettre prend de-là occaſion de dire, que j'ai le malheur de trouver par-tout, dans la pratique de ma profeſſion, de ces demi-ſçavans; mais que je ne m'arrête point à leurs raiſonnemens ſur les acides & ſur les alkalis, pour prouver qu'il faut ſaigner & donner le petit lait. Que cependant on ne ſe ſeroit jamais imaginé que ces ſortes de gens fuſſent tant attachés à la ſaignée & au petit lait, ſi je ne l'aſſurois, puiſqu'il ſemble que leurs principes les induiſent à bien d'autres remedes que ceux-là. Ce que dit là l'Auteur de la Lettre, ne fait rien contre mon obſervation particuliere; puiſque dans ce même endroit j'ajoûte, que ceux qui s'oppoſoient au deſſein que j'avois de purger ce Malade, diſoient que la coction des humeurs n'étoit pas achevée; que les acides & les alkalis n'avoient pas encore fini leur combat dans le corps du Malade; & qu'ainſi il valloit mieux en attendant, faire ſaigner le Malade, & le mettre au petit lait pour calmer ces grands troubles excités

entre les acides & les alkalis, que de donner un remede purgatif, qui selon eux, n'etoit capable que d'augmenter ce grand combat. L'Auteur de la Lettre est un peu sujet à prendre ainsi pour des propositions universelles, des propositions particulieres. Au reste, j'avertis qu'au lieu de ces mots : *Si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens qu'on me fit sur les acides & les alkalis pour me prouver que le Malade que j'ai délivré du Solium dont on voit la figure, planche premiere, n'avoit aucun Ver, qu'il le falloit encore saigner, & lui donner ensuite le petit lait, ce Malade auroit encore son Ver, ou seroit mort* ; j'avertis, dis-je, que je devois mettre les suivans : sçavoir, *Si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens que l'on fait sur les acides & sur les alkalis, & qui m'auroient prouvé que le Malade que j'ai délivré du Solium dont on voit la figure dans la planche premiere, n'avoit aucun Ver, & qu'il falloit le saigner & lui donner ensuite le petit lait, il auroit peut-être encore son Ver, ou seroit mort.*

Le treiziéme article est, que je dis que l'huile de vitriol & celle de

tartre mêlées ensemble, deviennent insipides. L'Auteur de la Lettre avertit, qu'à la vérité elles perdent beaucoup de leur acrimonie, mais qu'elles ne sont pas absolument insipides pour cela. Cet Auteur a raison, & je devois dire presque insipides.

Le quatorziéme est, que pour expliquer comment un remede pris intérieurement, peut agir sur une partie plûtôt que sur une autre, Je dis que si l'on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & de fer, cette eau-forte s'attachera au fer, le dissoudra, & coulera sur l'or sans y faire impression : que c'est-là une image de ce qui se passe dans le corps humain ; lorsqu'un remede s'attache, par exemple, au foie plûtôt qu'aux poûmons. L'article tombe sur ces mots, *Un composé d'or & de fer.* L'Auteur de la Lettre dit là dessus, que la grande connoissance que j'ai de la Chymie, m'a fait aviser depuis quelque temps, de distiller la fougere, au lieu que Dioscoride ne la donnoit qu'en poudre ; mais que cette grande découverte est un peu flétrie par une autre opération de Chymie, qui ne vange

que trop les demi-sçavans du mépris que j'ai pour eux. Cette opération de Chymie au reste, dont l'Auteur de la Lettre parle ici, c'est le *composé d'or & de fer*, que nous venons de voir. Il ajoûte que si mes ordonnances étoient toutes aussi difficiles à exécuter que ma prétendue opération, mes Malades seroient en grand danger *de mourir ou de réchaper*, avant que le remede fût préparé. L'Auteur de la Lettre veut dire sans doute, que je serois moi-même en grand danger de voir mourir ou réchapper mes Malades avant que mon remede fût prêt. Mais cela n'est rien. Il me demande ici que je lui apprenne donc la maniere de faire un *composé d'or & de fer*; & ensuite il dit, qu'on mêlera bien ensemble tous les autres métaux, mais que pour le fer, on n'a point encore trouvé le secret de le mêler avec aucun autre métail. Après ces paroles, il admire comment donc j'ai pu apprendre à faire des composés si merveilleux.

On voit par-là que l'Auteur de la Lettre ne croit pas qu'il soit possible de faire aucun composé, quel qu'il

soit, qu'on puisse appeller un composé d'or & de fer. Si cela est, j'ai eu sans doute, grand tort de proposer, pour faire mon expérience, de jetter de l'eau forte sur un tel composé. Mais d'un autre côté, si pour faire un composé d'or & de fer, sur lequel mon expérience puisse réussir, il suffisoit de mêler ensemble de la limaille d'or & de la limaille d'acier; s'il suffisoit de faire un tout, dont quelques parties fussent d'or, & quelques autres de fer; s'il suffisoit de souder de l'or & du fer, l'Auteur du Livre de la Génération des Vers pourroit bien n'avoir pas tant de tort, puisqu'il ne doit point s'embarrasser de quelle maniere soit fait ce composé d'or & de fer, pourvu que c'en soit un sur lequel on puisse voir l'eau-forte s'attacher à une partie de ce composé, & épargner l'autre. Ce clou de Florence moitié or & moitié fer, qu'on montroit autrefois comme un exemple incontestable de la vérité du grand œuvre, & qu'on ne montre plus, aujourd'hui que les microscopes sont en usage, étoit un clou où l'on avoit

soudé ou enté délicatement une pointe d'or ; & par conséquent ce clou étoit un composé d'or & de fer. Il faut être terriblement Chymiste, pour croire qu'on ne puisse demeurer d'accord de cela sans ignorer la Chymie. C'est pourtant là l'erreur que l'Auteur de la Lettre me reproche ; c'est là, pour me servir de ses termes, ce qui flétrit la *grande découverte que j'ai faite de distiller la fougere*, au lieu que Dioscoride la donnoit en poudre. Il est facile de voir que la mépriſe de notre Chymiste vient de ce qu'il a confondu les composés d'alliage avec ceux de jonction, qui sont néanmoins bien différens. Une maison est un composé de pierre & de bois, sans que cette pierre & que ce bois soient incorporés ensemble. Peut-être que l'Auteur de la Lettre dira qu'il convient qu'en ce sens on peut dire un composé d'or & de fer ; mais qu'aussi je devois donc m'expliquer. Une telle réponse ne mettroit guères à couvert notre Auteur ; car outre que je ne pouvois pas me croire obligé de m'expliquer sur un point où il étoit impossible

de deviner que quelqu'un se pût méprendre, je dis un peu plus bas, que pour donner plus de jour à ma pensée, il n'y a qu'à imaginer un corps artificiel fait de verre, dont les poumons soient d'or, & le foie de fer. Cela pouvoit ôter à l'Auteur de la Lettre tout lieu de se méprendre.

Le dernier article est sur un point où notre Censeur a bien plus de raison. Après avoir dit dans la premiere Edition, que si on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & de fer, cette eau s'attachera au fer, & épargnera l'or. J'ajoûte que si au lieu d'eau-forte, on se sert d'eau régale, cette eau ira porter son action sur l'or, & ne touchera point au fer; car c'est-là une véritable inadvertance, en sorte que j'ai mérité qu'on me conseillât de choisir une autre fois l'argent comme plus propre à être respecté par l'eau régale.

Entre les articles que l'Auteur de la Lettre reprend dans le Livre de la Génération des Vers, voilà ceux qui s'y trouvent; venons à ceux qui

ne s'y trouvent pas. Ces articles se réduisent à douze, dont six seront compris dans le quatriéme.

Le premier, est que l'Auteur du Livre de la Génération des Vers, pour rendre raison des furoncles, des élevures, & de ces galles universelles qui affligent tout le corps, a recours aux Vers sanguins, & encore à des semences de Vers insinuées dans les pores des chairs. Mais la chose n'est nullement ainsi : j'explique comment les Vers peuvent causer des furoncles, des élevures & des galles universelles, quand il arrive que ces maladies sont produites par les Vers, & qu'elles ne viennent pas d'ailleurs. Or, est-ce-là recourir aux Vers pour expliquer ces maladies ? Dire, par exemple, comment l'homme perd la raison quand il a pris trop de vin, est-ce recourir au vin, pour expliquer comment l'homme perd la raison ? Décrire comment le fréquent usage du tabac abrege la vie, est-ce recourir au tabac, pour s'expliquer comment la vie s'abrege ? Faire voir comment les liqueurs qu'on boit aujour-

d'hui avec tant d'excès, alterent les parties nobles, eſt-ce recourir à ces liqueurs, pour expliquer l'altération des parties nobles ? Enfin, s'il m'eſt permis d'ajoûter encore une comparaiſon, décrire comment une maiſon tombe quand les Mâçons la démoliſſent, eſt-ce recourir aux Mâçons, pour expliquer comment tombe une maiſon ?

Le ſecond eſt, que parce qu'Appien Alexandrin, en parlant d'une certaine maladie qui affligea un jour l'armée des Romains, dit que cette maladie fut incurable faute de vin ; j'infere de-là, qu'elle venoit de Vers engendrés dans la tête ; je n'infere point qu'elle en venoit, mais qu'elle en pouvoit venir, ce qui eſt bien différent. Appien Alexandrin raconte que les Romains dans la guerre contre les Parthes, ſous la conduite de Marc-Antoine, furent réduits, faute de vivres, à manger les herbes des champs, & ſe trouverent enſuite attaqués d'une maladie épidémique, conſiſtant dans une fureur qui leur faiſoit fouir la terre à belles mains, & rouler de groſſes pierres,

comme si c'eût été pour les faire servir à quelque grand dessein. L'Historien ajoûte, que ce mal fut incurable faute de vin, qui étoit, dit-il, le seul remede à cette maladie. Après avoir rapporté le fait tel que le voilà, je dis que cette fureur pouvoit bien venir de quelques Vers engendrés dans la tête des Romains par le mauvais suc des herbes qu'ils avoient mangées. Je remarquerai ici à cette occasion, ce que j'ai remarqué ailleurs dans ce Livre, qu'encore que le vin soit un bon remede contre les Vers, ce n'est pas un remede universel contre ce mal, témoin la Lettre suivante qui m'a été écrite sur ce sujet.

De Bar-le-Duc le 18. Septembre 1703.

DEpuis sept ou huit mois, des maladies causées par des Vers, ayant jusqu'à présent régné dans tout le Barois, les Malades ont reçu de grands soulagemens par les remedes marqués dans le Livre *de la Génération des Vers*, sur-tout aux environs

de chez Madame la Comteſſe de Nétancourt, laquelle s'étant employée elle-même au ſoulagement des pauvres, a fait par le moyen des remedes de ce Livre, beaucoup de cures, & entre autres celle d'un Boucher de *Revigni*, à une lieue de chez elle, auquel elle a fait jetter un Ver plat long de huit aulnes & plus. Car avant que le tout ſortît, le Malade commença à en rendre par bas des morceaux de la longueur d'un doigt, d'un poulce, de deux poulces, d'un demi poulce, & en une quantité extraordinaire; ce qui fit juger aux aſſiſtans que ce Ver étant entier, pouvoit avoir près de douze aulnes. Il étoit de même forme & blancheur que celui qui eſt décrit dans le Livre de la Génération des Vers, avec les mêmes ſéparations & petits boutons au milieu. Je fus mandé pour confeſſer le Malade & le diſpoſer à la mort. Sa maladie le prit par une fiévre continue avec tranſport au cerveau, & il étoit abandonné. Ce qui nous ſurprit davantage, c'eſt que cet homme eût des Vers; car il eſt à remarquer

qu'il avoit ſon corps aviné, qu'en ſanté il buvoit du vin en très-grande quantité, & que nonobſtant ſa fiévre, toute violente & continue qu'elle étoit, il n'avoit jamais voulu quitter le vin, quoique défendu par tous ceux qui le voyoient, leſquels diſoient que c'étoit le vin qui le réduiſoit à cet état; mais il a bien fait voir qu'on ſe trompoit, car dès le moment qu'il eut mis bas le Ver, il commença à dormir. La fiévre ceſſa au bout de vingt-quatre heures, & quelques jours après il ſe porta mieux que jamais. Je l'ai vu pluſieurs fois depuis, & il eſt dans une parfaite ſanté, &c. Je ſuis, Monſieur, Votre, &c. Remy de Bar. Capucin.

Le troiſiéme article, eſt que lorſque je dis que la pleuréſie vient très-ſouvent de Vers, je n'avance cette propoſition, qu'à l'occaſion d'un ſeul pleurétique que j'achevai de guérir, en lui faiſant ſortir un grand Ver appellé *Solium*. Mon Cenſeur ſe trompe, je n'avance point cela ſur le ſeul exemple de ce pleurétique; car je

dis formellement que plusieurs Auteurs font mention de pleurésies vermineuses ; que Gabucinus entre autres, assûre avoir guéri une fille pleurétique en lui donnant un médicament contre les Vers, lequel lui en fit rendre une grande quantité, après quoi la pleurésie cessa. Il ajoute de plus que Querecétan ayant fait ouvrir plusieurs vieillards morts de pleurésie, ce Médecin leur trouva les intestins remplis de Vers, & qu'il regarda ces Vers comme la vraie cause de leur mal : ainsi au lieu d'un pleurétique, en voilà plusieurs. Au reste, il est étonnant que notre Auteur ait ici pu se résoudre à confesser que j'ai fait sortir ce grand Ver, & qu'il n'ait pas sçu trouver quelque moyen ingénieux pour nier le fait. Il faut convenir que cet Adversaire est bien peu inventif quand il parle sur le papier.

Le quatriéme, s'il faut croire mon Censeur, c'est que parmi les Aphorismes du Chapitre précédent, j'ai mis ceux-ci.

1. La fistule lacrymale vient de Vers.

2. Les cancers viennent de Vers.

3. L'hydropisie vient de Vers.

4. Les tumeurs & les excroissances viennent de Vers.

5. Les maladies qu'on attribue à des sorts, sont causées par des Vers.

6. Les difformités qu'on apporte en naissant, viennent aussi de Vers qui ont rongé les parties tendres du fœtus.

Ces aphorismes ne sont point dans mon Livre. Au lieu du premier, La fistule lacrymale vient de Vers, j'ai mis, Dans la fistule lacrymale, l'eau qui sort des yeux est pleine de petits Vers qu'on discerne avec le microscope.

Au lieu du second, Les cancers viennent de Vers, j'ai mis, Les cancers sont tout pleins de petits Vers imperceptibles. Ces Vers rongent les fibres des parties, & tous les cribles des glandes; en sorte que les glandes recevant presque tout ce qui se présente, grossissent d'abord outre mesure; ensuite ces Vers s'augmentant & continuant de ronger ce qu'ils trouvent, ils ulcérent

souvent la partie, & la consument. Ce n'est pas là dire que les cancers viennent de Vers, mais c'est dire seulement qu'il y a des Vers dans les cancers, & qu'ils y font de grands ravages ; sauf à examiner ensuite si ces Vers sont la cause, ou l'effet des cancers.

Au lieu du troisiéme, L'hydropisie vient de Vers, j'ai mis, L'hydropisie peut être quelquefois causée par des Vers.

Au lieu du quatriéme, Les tumeurs & les excroissances du corps viennent de Vers, j'ai mis, Les Vers peuvent causer des tumeurs au corps, & des excroissances, comme ils en causent aux feuilles de chêne, où par leur piquure, ils empêchent le suc de la feuille, de circuler à l'ordinaire, ce qui produit sur la feuille cette excroissance qu'on appelle noix de galle, & qu'on regarde mal-à-propos comme un fruit.

Au lieu du cinquiéme, Les maladies qu'on attribue à des sorts, sont causées par des Vers, j'ai mis, La plûpart des maladies qu'on attribue à des sorts, viennent de Vers.

Au lieu du sixiéme, Les difformités qu'on apporte en naissant, viennent aussi de Vers qui ont rongé les parties tendres du fœtus, j'ai mis, Les difformités qu'on apporte en naissant, peuvent venir quelquefois de Vers qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs ou des tortuosités.

Que devient après cela, la réflexion de l'Auteur de la Lettre, lorsqu'il dit qu'on peut juger de la bonté des autres aphorismes de mon Livre, par cet échantillon? Ne pourroit-on point dire avec plus de vérité, que cet échantillon suffit pour faire juger de la sincérité de mon Censeur?

Le cinquiéme article est, que je place le mercure doux au rang des mauvais remedes contre les Vers; parce qu'étant souvent réitéré, il peut causer le flux de bouche, mais que je lui fais pourtant la grace de l'admettre quand il y a quelque soupçon de Vers Vénériens. Sur quoi l'Auteur de la Lettre dit, que je lui ferois plaisir de lui citer dans tout mon

mon Livre, un seul remede aussi excellent que celui-là, contre toutes sortes de Vers.

Je ne condamne point le mercure doux contre les Vers; je conseille seulement de le donner mêlé avec quelque purgatif, & je défends de le faire prendre seul, à moins qu'il n'y ait quelque soupçon de Vers Vénériens, parce qu'étant pris seul, il peut causer le flux de bouche: c'est page 204. premiere Edition. Or, conseiller par exemple, de ne point boire de vin sans y mettre de l'eau, est-ce défendre le vin, & le mettre au rang des mauvais breuvages? Dire qu'on ne doit point manger de viande sans manger du pain, est-ce défendre la viande, & la mettre au rang des mauvaises nourritures? Avertir tout de même, de ne point prendre de mercure doux contre les Vers, sans y mêler quelque purgatif, est-ce défendre le mercure doux, & le placer, comme conclud notre Auteur, au rang des mauvais remedes contre les Vers?

Le sixiéme, est que j'avoue que

le *semen contra* est contraire aux Vers, & cependant que je ne veux pas que l'on s'en serve, parce que je prétends qu'il échauffe beaucoup. L'Auteur de la Lettre demande là-dessus pourquoi donc j'approuve l'ail, l'oignon, la moutarde, & si c'est que je croye que ces drogues n'échauffent pas pour le moins autant? Si je condamne le *semen contra*, ce n'est point par la seule raison qu'il échauffe beaucoup, je le condamne parce qu'avec cela il cause la fièvre; car je dis en termes formels, que le *semen contra*, est à la vérité contraire aux Vers, mais qu'il est en même temps contraire aux Malades, parce qu'il échauffe considérablement, & qu'il cause souvent des fièvres violentes.

Cela étant, il est facile de répondre à la demande de notre Auteur, & de lui expliquer d'où vient qu'en condamnant le *semen contra*, je ne condamne pas aussi l'oignon & l'ail qui échauffent beaucoup. C'est que tout ce qui échauffe ne cause pas la fièvre, & que le *semen contra* non-seulement échauffe, mais qu'en même temps il cause la

fiévre. Si l'Auteur de la Lettre s'étonnoit de cette propoſition, que tout ce qui échauffe ne cauſe pas la fiévre, on pourroit lui alléguer l'exemple de la gentiane, du quinquina, & de quelques autres remedes échauffans, qui loin de cauſer la fiévre, la guériſſent.

Le ſeptiéme reproche qu'on me fait, c'eſt que je mets l'eau à la glace au nombre des remedes excellens, & que j'ai éprouvés contre les Vers. Quand j'aurois dit que l'eau à la glace eſt un excellent remede contre les Vers; quand j'aurois ajoûté que je l'ai éprouvé; pourvu que je ne l'euſſe point conſeillé pour toutes ſortes d'âges & de tempéramens, je n'aurois rien dit en cela que de fort croyable; mais comme je ne l'ai point dit, je mets cet article au rang de ceux qui ne ſe trouvent point dans mon Livre. Au reſte dans le Chapitre des Prognoſtics qu'on peut former au ſujet de la maniere dont les Vers ſortent du corps, je dis entre autres choſes, qu'il faut conſidérer s'ils ſortent fondus ou entiers; & afin qu'on ne doute point que les

Vers ne se puissent fondre, je rapporte que feu Mr Perreau de l'Académie Royale des Sciences, raconta un jour dans l'Académie, qu'ayant emporté chez lui dans une boëte quelques Vers presque morts, qu'une fille venoit de jetter par le vomissement; il trouva quand il fut arrivé chez lui, que la chaleur de sa poche les avoit réveillés : qu'alors il essaya divers remedes sur ces Insectes, pour voir ce qui les pourroit tuer plus promptement, & qu'ayant jetté de la glace sur quelques-uns, ceux-là coulerent tout en eau, & disparurent presque dans le moment: c'est page 198. A l'occasion de ce fait, je mets dans mes aphorismes, page 326. que de l'eau à la glace jettée sur des Vers nouvellement sortis du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau. Voilà tout ce que je remarque sur l'eau à la glace à l'égard des Vers.

Quoique ces articles ne soient point dans mon Livre, mon Censeur n'a pas laissé de les y voir, & de les y voir si bien, qu'il ne les excepte pas même du nombre de

ceux qui lui ont, dit-il, fauté aux yeux.

Quant aux articles qu'il reprend, & que j'avois marqués dans l'*Errata*, il y en a deux. La mauvaise fortune de mon Censeur a voulu que ce fût sur ces deux articles qu'il s'applaudît le plus. Le premier, est vin de *Mauve*, pour vin de *Malvoisie*; & le second, l'huile de vitriol & l'huile de tartre, qui sont chacune fort *acides*. Nous n'examinerons point s'il a eu besoin de l'*Errata* de mon Livre, pour connoître deux fautes d'ailleurs si visibles. La recherche est peu importante. Il suffit que je n'aye pas eu besoin ici des leçons de mon Censeur. Peut-être sera-t'on bien aise de sçavoir d'où sont venues ces fautes. Au lieu de mettre dans mon Manuscrit, *vin de Malvoisie* tout au long, je mis *vin de Malv.* en abrégé, selon la coûtume que j'ai de couper ainsi la plûpart des mots pour les écrire plus vîte. L'Imprimeur voyant *Malv.* crut qu'il y avoit *Malve*, & imprima ainsi. Un Correcteur qui examinoit les épreuves à ma place, car les empêchemens de ma Profes-

sion me détournerent alors de ce soin, crut bien faire de corriger *Malve*, par *Mauve*, parce qu'on dit des *Mauves*, & non de *Malves*, quoique en latin cette plante se nomme *Malva*. J'apperçus la faute quelques jours avant que l'ouvrage fût achevé d'imprimer, & je la marquai dans l'*Errata*. Voilà le fait comme il est arrivé. Au regard de l'huile de vitriol & de l'huile de tartre, qui sont chacune fort *acides*, l'*Errata* avertit qu'il faut lire : *dont l'une est fort acide, & l'autre fort âcre*. Il y avoit dans mon Manuscrit, *qui sur la langue sont chacune fort actives*. L'Imprimeur au lieu d'*actives*, mit *acides*, & le Correcteur d'Imprimerie ayant laissé passer la faute, je trouvai à propos de la corriger dans l'*Errata*, en mettant *dont l'une est fort acide, & l'autre fort âcre*. Comme ces huiles cependant ont toutes deux de l'acrimonie, nous pourrions trouver à redire à cette correction même, & montrer qu'elle n'est pas assez exacte ; mais il faut laisser cela à l'Auteur de la Lettre, qui a plus de loisir que nous. On avertit même que dans la suite, quel-

que soin que ce Censeur, ou quelques autres comme lui, prennent d'écrire, ou de déclamer contre le Livre de la Génération des Vers, on ne répondra point. Ce sont des Auteurs mécontens, il est juste de leur laisser passer un peu leur chagrin. On sçait bien que le Livre de la Génération des Vers, n'est pas ce qui les incommode le plus. Ce qui les blesse véritablement, sont les extraits que j'ai donnés sur leur sujet, dans le Journal des Sçavans. Quelqu'un dira peut-être que la correction dont il s'agit, est défectueuse par un autre endroit que celui que nous venons d'indiquer; puisque si je dis que l'huile de vitriol & l'huile de tartre, sont, l'une fort acide, & l'autre fort âcre, ce n'est que dans le dessein de montrer qu'elles ont une même qualité, ce qui est absurde; mais il est facile de voir que cette qualité que je prétends leur être commune, n'est que de faire une forte impression sur la langue; puisque pour prouver ensuite que lorsqu'on les mêle ensemble, elles perdent cette qualité commune, j'a-

vertis qu'elles deviennent insipides. Ce n'est donc qu'à n'être point insipides, & à faire au contraire une grande impression sur l'organe du goût, que consiste ici la qualité que je dis être commune à ces deux huiles.

Le Censeur finit sa Lettre, en disant qu'il seroit à souhaiter que je ne misse pas ainsi les Vers à toutes sortes d'usages : si cela est, il a lieu d'être content, puisque, comme nous venons de le voir, les reproches qu'il m'a faits là-dessus, sont sans fondement. Il ajoûte que c'est le défaut commun de tous les faiseurs de systêmes ; dès qu'ils voyent qu'une hypothese peut expliquer deux ou trois phénomenes, de l'appliquer à tout, & d'une bonne chose, d'en faire souvent une très mauvaise. Il dit que pour lui, il est convaincu que cet excès est la source la plus féconde & la plus ordinaire de nos erreurs, & il avertit qu'il travaille présentement à une Dissertation particuliere sur ce sujet, de laquelle il fera part au Public.

Ce que cet Auteur remarque sur ses

les faiſeurs de ſyſtêmes eſt très-véritable. Et de la maniere que dans mon Traité, je déclame contre ceux qui mettent à toutes ſortes d'uſages, les acides & les alkalis ; il ſeroit bien difficile que je fuſſe d'un autre ſentiment que notre Auteur.

Voilà une partie des réfléxions qui ſe ſont offertes dans la lecture de cette Lettre. Il ſeroit à ſouhaiter pour celui qui l'a écrite, qu'il eût été un peu plus fidéle dans ſes citations, & qu'il ne fût pas, comme il eſt preſque toûjours, le Cenſeur & l'Auteur de ce qu'il rapporte. Cet inconvenient étoit facile à éviter. Mon Livre eſt bien éloigné d'être aſſez parfait, pour réduire un Cenſeur à la néceſſité ou de ſe taire, ou d'inventer. Mais c'eſt le défaut commun de preſque tous les faiſeurs de critiques : dès qu'ils liſent, ou qu'ils entendent quelques propoſitions qui leur déplaiſent, & qu'ils ne peuvent reprendre dans les termes qu'elles ſont, ils les changent, ou en fabriquent d'autres à la place, pour avoir lieu de critiquer ; & d'une bonne choſe, ils en font à deſſein une très-

mauvaise. Nous sommes convaincus que cet excès est la source la plus féconde & la plus ordinaire des mauvaises critiques. Nous ne promettons cependant là-dessus aucune Dissertation ni générale, ni particuliere. C'est beaucoup que le peu de loisir que nous avons, nous ait permis de donner nos réflexions sur cette Lettre.

LETTRES
ÉCRITES
A L'AUTEUR

Par Mr HARTSOEKER, *& par Mr* BAGLIVI, *sur le Sujet des Vers.*

LETTRES
ÉCRITES
A L'AUTEUR

LETTRE

De Mr. Nicolas Hartsoeker, de l'Académie Royale des Sciences, *écrite d'Amsterdam.*

MONSIEUR,

Il faut sans doute que le Ver dont vous m'avez envoyé l'estampe, soit plus rare chez vous qu'il ne l'est dans ce climat; car je connois plusieurs personnes qui ont été attaquées de cette maladie, & qui ont rendu des Vers d'une prodigieuse longueur, & semblables au vôtre. Mr Tulp, autrefois fameux Médecin d'ici, en fait mention dans ses Observations. Un Médecin de nos amis en a tiré un du corps d'un homme il n'y a pas encore quinze jours, & ce Ver excede la longueur du vôtre. Mais Mr Ruisch, Professeur d'Anatomie en cette Ville d'Amsterdam, m'en a fait voir deux, dont l'un a plus de quatre-vingts aulnes de ce Pays, qui font plus de quarante aulnes de Fran-

ce, ce que j'aurois de la peine à croire, si je ne l'avois vu; car cela passe toute croyance : & pour dire la vérité, Monsieur, cela me dérange entierement dans les pensées que j'ai toûjours eues, & que je ne sçaurois encore rejetter, que tout ce qui a vie, soit Animal, soit plante, vient par semence, & que rien ne s'engendre jamais de pourriture; car si ces pensées sont vrayes, où voit-on sur terre des Vers de cette espéce, qui ayent une longueur si démesurée ? On aura beau dire que les alimens qu'ils trouvent dans les boyaux, où ils ont pris leur demeure, font changer leur figure, & les allongent si excessivement; cela ne contente pas. On pourroit croire que ce Ver, puisqu'il est commun chez vous, & plus ordinaire dans ce Pays aquatique & bourbeux, réside au fond des eaux bien avant dans le limon, & qu'ainsi il peut arriver qu'on avale de ses œufs par la boisson, ou autrement; mais si cela étoit, n'en auroit-on jamais trouvé dans la boue ? Pour moi, Monsieur, je crois qu'ils ont été

créés avec les hommes, & que leur espéce est aussi ancienne que la race humaine, de même que cette sorte de Poux, qui ne se trouve que sur l'homme, & dont sans doute la race se perdroit, si celle de l'homme venoit à manquer. Je pense que ces Vers s'engendrent par mâle & par femelle dans les boyaux, & que quelques-uns de leurs œufs venant à sortir avec les excrémens, & à tomber sur quelque herbe, ou sur quelqu'autre chose, sont avalés par un autre, dans les entrailles duquel les Vers renfermés en ces œufs écloſent & se nourrissent. On trouve des Insectes par-tout, dont quelques-uns s'attachent à un seul Animal, pour y prendre leur nourriture; d'autres à plusieurs, comme la Puce, qui se trouve sur l'homme, sur les Chiens, & sur beaucoup d'autres Animaux. On voit quelquefois des millions de Vers dans les Moules; le fray de la Morrue en est parsemé; on en a trouvé dans toutes les parties du corps de l'homme, même jusques dans la glande pineale, s'il est vrai ce qu'on m'en a assuré. Enfin il sem-

ble que tous les Animaux ayent été faits, pour se servir de nourriture les uns aux autres; les grands mangent les petits & en sont mangés. J'espere avoir bientôt l'honneur de vous entretenir plus amplement de bouche sur cette matiere, & de vous assurer que je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
NICOLAS HARTSOEKER.

A Amsterdam, ce 26. de Févr. 1699.

Autre Lettre de Mr Hartsoeker.

MONSIEUR,

Je crois que tout ce qui est amer & purgatif, est bon pour faire sortir les Vers des entrailles; de sorte que la rhubarbe seule pourroit être employée avec effet. Quand on la donne à mâcher aux enfans, on dit que

c'est pour fortifier leur estomac, mais je pense qu'elle ne sert à autre chose, qu'à tuer les Vers qui s'y trouvent. On peut aussi donner avec succès le mercure doux; car ce n'est pas un poison assez violent pour tuer le Malade, mais il l'est pourtant assez pour tuer les Vers, pour peu qu'ils en avalent. Mon enfant étant dangereusement malade, & sans espérance de guérison; je lui donnai quelques grains de tartre émétique, ce qui en apparence, ne fit ce jour-là aucun effet sur lui; mais le lendemain il rendit deux ou trois gros Vers morts, & fut guéri aussitôt. Pour vous dire ma pensée, Monsieur, je crois que les Vers causent la plûpart des maladies dont le genre humain est attaqué, & même que ceux qui ont les maux, que l'on appelle vénériens, nourrissent dans leur corps, une infinité d'Insectes invisibles, qui rongent & mordent tout ce qu'ils trouvent, & font tous les ravages que l'on sçait; aussi ne peut-on bien les chasser que par le mercure, qui devient dans notre corps un poison qui les tue. Mon-

sieur Ruisch ne m'a sçu dire du Ver, dont je vous ai déja écrit, aucune particularité qui mérite que je vous en entretienne; mais il m'en a offert un morceau, que je vous envoyerai, si vous souhaitez, afin que vous puissiez voir s'il ressemble au vôtre. Je suis avec tout le zele & toute la passion imaginable,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, NICOLAS HARTSOEKER.

A Amsterdam, le 11. *Juin* 1699.

LETTRE*

DE Mr GEORGES BAGLIVI

MEDECIN DE ROME.

Rien, Monsieur, ne m'a été plus agréable que votre Lettre. J'ai toûjours aimé l'illustre *Antonio Al-*

* L'Original en latin est à la fin du volume.

berti, à cause de son érudition profonde, de la douceur singuliere de ses mœurs, & de sa tendresse pour moi ; mais je l'aime encore davantage depuis qu'il m'a procuré l'occasion de vous connoître ; & entre plusieurs marques d'amitié que j'ai reçûes de lui, je regarde celle-ci comme une des plus singulieres.

Je ressens un extrême plaisir de celui que vous avez goûté dans la lecture de mon Livre. Je n'osois me flater d'être parvenu à quelque degré de perfection dans la pratique de la Médecine ; mais peu s'en faut à présent, que je ne change d'opinion : la crainte d'être d'un autre avis que le vôtre, me réduit comme par force à juger favorablement de moi-même. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je n'oublierai rien, pour acquérir les qualités que vous m'attribuez, & je ferai tous mes efforts pour rendre conformes à la vérité, les sentimens que vous avez de moi.

Je me réjouis d'apprendre que vous travaillez à un Traité sur les Vers du corps de l'homme, & que vous

l'appuyez de l'expérience & de l'observation. Comme c'est un sujet important, sur lequel on n'a point encore écrit à fond, & que la maniere dont vous vous y prenez, est une Méthode que jusqu'ici peu de gens se sont donné la peine de suivre; votre travail ne peut manquer d'avoir une approbation générale. Hâtez-vous donc, Monsieur, de donner au Public un Ouvrage si nécessaire.

J'ai reçu l'Estampe du Ver plat que vous avez fait sortir du corps d'un Malade attaqué de pleurésie & de transport au cerveau. Vous me demandez mon sentiment sur cette espéce de Ver. 1°. Si je pense qu'il vienne d'un œuf. 2°. A quoi j'attribue sa longueur extraordinaire. 3°. Si je crois qu'il s'engendre dans l'homme, dès le ventre de la mere, comme l'écrit Hippocrate, & s'il est rare ou commun à Rome. Vous me demandez encore si c'est sur des Vers de terre, ou sur des Vers du corps, que j'ai fait les expériences que je rapporte dans le premier Livre de ma Pratique. Je vais vous répondre,

Monsieur, sur ces cinq articles, le plus clairement & le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je suis fort de votre avis sur la génération des Insectes. Tous les Animaux & tous les végétaux tirent leur origine d'un œuf. Que sont toutes les graines des plantes, sinon autant d'œufs, qui renferment en abregé tous les principes de la plante qui doit sortir? La fermentation du sue nourricier qui se présente, le ressort de l'air, la chaleur du Soleil, & le feu central de la terre, font développer ensuite ces principes; les mettent en mouvement, & les font croître peu à peu jusqu'à l'étendue qui leur est prescrite par la nature, selon les différentes espéces des plantes.

Si tous les Philosophes & tous les Médecins conviennent sur ce point à l'égard des végétaux, à plus forte raison doit-on penser la même chose des Animaux, tant de ceux que l'on appelle imparfaits, que de ceux que l'on nomme parfaits. Car outre qu'en toutes choses il y a un ordre toûjours égal, toûjours sem-

blable à lui-même, que tout vient d'un même principe ; & après un certain cercle de mouvement ; retourne au même terme ; on remarque dans les Insectes une structure, une liaison d'organes, des opérations & des mouvemens qui les mettent fort au-dessus des plantes.

Ainsi, puisque les végétaux ne s'engendrent point de pourriture, c'est une conséquence que les Insectes n'en viennent point non plus. Il seroit honteux à un Philosophe, à un Médecin, dans un siécle aussi éclairé que celui-ci, où l'expérience & les solides préceptes des Mathématiques, ont apporté tant de lumiere pour la découverte des causes, d'attribuer à un arrangement fortuit de matiere corrompue ; ce que la loi invariable de la nature fait d'une maniere si constante & si reglée dans toutes les semences.

Ce n'est donc point la pourriture qui produit les Insectes ; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que la chaleur & la fermentation des choses qui pourrissent, contribue à la fécondité des œufs des Insectes, ou plûtôt

excite & réveille les parties imperceptibles de l'Animal, cachées dans l'œuf déja fécond, & leur donne comme le premier soufle de vie. Cette chaleur fait le même effet que celle du Soleil, ou que celle d'une Poule qui couve.

Ce que nous disons des Insectes en général, se peut dire en particulier des Vers qui s'engendrent dans le corps humain ; ils ne viennent point d'un suc corrompu, comme se l'imaginent les faux Galénistes ; mais un suc corrompu échauffe & réveille les œufs de ces Vers, qui écloſent par ce moyen.

Le Ver plat tire donc son origine d'un œuf de son espéce ; & comme tous les êtres ont des propriétés, qui ne les abandonnent jamais, à cause des loix immuables de la nature, le Ver plat a ceci de particulier, qu'après s'être engendré dans les enfans, lorsqu'ils sont encore au ventre de leurs meres, il croît peu à peu dans la circonvolution des intestins, jusqu'à ce que, semblable à un ruban, il ait atteint toute l'étendue des boyaux. Il ne parvient à

cette longueur qu'après plusieurs années, parce qu'il faut que ses parties commencent à se développer & à croître peu à peu, avant que de pouvoir se manifester d'une maniere si sensible.

On ne doit point s'étonner qu'un si long espace de temps soit nécessaire pour l'accroissement parfait de cet Animal; vu que c'est la coûtume de la nature, ainsi qu'on le voit dans le germe de l'œuf, dans les graines des plantes, & dans l'accroissement des végétaux, de tracer d'abord les premiers linéamens de ce qu'elle veut mettre au jour; c'est-à-dire, de former premierement de petits sacs membraneux, qu'elle remplit d'une humeur délicate, & qu'elle manifeste après dans le temps arrêté. L'humeur ainsi renfermée, se trouve défendue contre les injures extérieures; elle s'épaissit & reçoit enfin, par le moyen des envelopes qui la resserrent, la figure qu'elle doit avoir. C'est ainsi que tous les Animaux & tous les végétaux, selon les différentes espéces qui les distinguent, & selon l'ordre établi par

par la nature, arrivent chacun en plus ou en moins de temps, à la grandeur qui leur est propre.

Ce sentiment se trouve confirmé par les métamorphoses admirables du Ver à soie : car encore que ses aîles, son aiguillon, & les autres parties qui paroissent quelque temps après sa naissance, soient déja auparavant dans cet Animal ; elles se débrouillent néanmoins par degrés, & ne se montrent qu'après un certain nombre de jours.

Les dents demeurent cachées plusieurs années dans leurs alvéoles, les cheveux sont long-temps enfermés comme en pelotons dans leur bulbe, ou dans leur racine, jusqu'à ce qu'après un certain point de maturité, ces petits corps viennent enfin à forcer leurs prisons, & à croître à la maniere des plantes. C'est ainsi que la longueur extraordinaire du Ver plat, quoique renfermée toute entiere dans le petit œuf qui la resserre, ne paroît néanmoins qu'après que l'œuf est parvenu à un certain terme, par où l'on voit qu'il faut attribuer l'étendue de cet Inse-

ête, non à l'abondante nourriture qu'il prend dans les inteſtins, ainſi que ſe l'imaginent mal-à-propos quelques Philoſophes, mais à une propriété particuliere qui le diſtingue des autres Vers. En effet, qu'un Pigmee, par exemple, mange tant qu'il voudra, qu'il s'engraiſſe des meilleures viandes, il demeurera toûjours Pigmée.

Vous me demandez ici, ſi je crois que cet Inſecte s'engendre en l'homme dès le ventre de la mere? Hippocrate le penſe de la ſorte dans le IV. Livre des Maladies, Nombre 27. ainſi que vous le remarquez dans votre Lettre. Or, comme les paroles de ce grand homme ſont preſque toûjours l'écho de la nature, je ne voudrois pas m'écarter facilement de ſon opinion, ou ſi je m'en éloignois, ce ne ſeroit point pour me laiſſer aller aux frivoles ſubtilités du raiſonnement, ni aux vaines fictions des hypotheſes, que je fais gloire de mépriſer; ce ſeroit pour m'attacher à quelque expérience conſtante, qu'une longue ſuite d'obſervations m'auroit fait connoître

infaillible. Il y a plusieurs maladies qu'on apporte du ventre de la mere, comme sont celles que nous appellons héréditaires ; pourquoi ne penserons-nous pas que le Ver plat soit de ce nombre, sur-tout lorsque nous avons pour nous l'autorité d'un homme aussi éclairé qu'Hippocrate.

Cet Auteur au même endroit que nous venons de citer, dit que ce Ver s'engendre dans le fœtus, lorsque le sang & le lait de la mere étant trop abondans, viennent à se corrompre, & il ne paroît pas avancer cela sans raison ; car en effet, comme on l'a découvert certainement par plusieurs observations modernes, l'enfant dans le ventre de la mere, suce & tire par la bouche, une lymphe, qui tient de la nourriture du lait, & dont sans doute la corruption & la fermentation réveille les œufs des Vers plats, & les dispose à la vie, ce que la corruption des autres choses n'est peut-être pas capable de faire.

Je crois que c'est la raison pourquoi ce genre de Ver est plus commun en Hollande, parce qu'on y

abonde en laitage, & que les Habitans n'y vivent presque que de lait & de fromage. J'ai connu à Rome en 1696, un jeune homme de vingt ans, extrémement pâle, fort maigre, grand cracheur, lequel faisoit excès de toutes sortes de laitages. Un matin, comme il coupoit un oignon, l'odeur lui en vint si fortement au nez, qu'il demeura comme suffoqué, & qu'il croyoit mourir; mais quelques momens après il lui survint un vomissement, & il jetta un Ver plat de trente pieds de long, tout roulé comme un peloton, après quoi il revint à lui.

De sçavoir si les Vers plats s'engendrent aussi quelquefois dans les adultes, c'est ce que je n'oserois décider, l'expérience ne m'en apprend rien; j'estime cependant que cela n'est pas impossible, quoique Hippocrate ne nous en parle pas. Pour s'éclaircir du fait, il faudroit quand les malades rendent de ces Vers, examiner s'ils ont donné des signes de cette maladie dès leur enfance, ou s'ils n'en ont donné qu'après; dans le premier cas il y auroit lieu, sans

doute, de conclure que les Vers auroient été formés avant la naissance de l'enfant; & dans le second, qu'ils ne se seroient produits que longtems après: Car il n'est pas probable qu'on puisse apporter dès la naissance un Ver de cette sorte, sans être d'abord attaqué des symptômes qu'il a coûtume de causer.

Ces symptômes sont, un crachement continuel, des tranchées, une grande pâleur, une foiblesse de tout le corps, tantôt des dégoûts, & tantôt des appetits excessifs pour les mêmes viandes, des douleurs que l'on sent à jeûn vers la region du foye, & dont la violence fait quelquefois perdre tout à coup la parole, de petites portions vermiculaires en forme de graines de concombre, lesquelles sont des fragmens du Ver plat, & que Dodonée après Hippocrate regarde comme les signes caracteristiques de cette maladie.

Le Ver plat n'est point commun à Rome, ni dans le reste de l'Italie, comme en Hollande; ce qui vient peut-être de ce que les Italiens n'habitent pas, comme les Hollandois,

un pays froid, humide & marécageux, & que d'ailleurs ils ne sont pas si intemperans qu'eux à l'égard des laitages; car il n'y a pas contre les Vers, de préservatif comparable à la sobrieté.

J'ai vû à Rome, il y a quatre ans, un enfant de deux ans qui rendit par bas, un ver vivant, long de vingt pieds, que j'aurois encore trouvé plus grand, si la mere de l'enfant n'avoit rompu le Ver.

Cet enfant étoit pâle & fort languissant. Dans le même tems une femme fut attaquée de fiévre, & d'une grande douleur à la région du foye, avec tumeur; j'ordonnai d'abord une saignée du bras, mais elle fut inutile. Je fis mettre ensuite, sur la partie malade, de l'huile d'absynthe; il survint aussi-tôt à cette femme, un vomissement avec une diarrhée, & elle rendit cent ascarides, après quoi elle fut guérie. Cinq jours après, le mal recommença; je fis piler trois poignées d'absynthe, qu'on appliqua sur la région du foye: ce qui ne fut pas plutôt fait, que la malade rendit quinze autres Vers,

& recouvra la santé. Pour moi, je crois que cette douleur de la région du foye, n'étoit point du foye même, mais de la partie de l'intestin colon, qui passe à la cavité de ce viscere. Spigelius & Sennert ont écrit au long du Ver plat; ce dernier fait aussi mention du Ver umbilical: il y a des Vers qu'on appelle crinons, dont parlent quelques Auteurs. Panarolus rapporte l'histoire d'un malade, qui dans le tems d'une fiévre maligne épidemique, rendit des milliers de Vers vivans, dont les uns avoient des becs, les autres étoient velus, & les autres ressembloient à des Vers cucurbitaires.

Quant aux expériences que j'ai rapportées sur les Vers dans le premier Livre de ma Méthode Pratique, je les ai faites non sur des Vers de terre, mais sur des Vers du corps humain. En 1694. une bonne femme, âgée de cinquante ans, malade ici à Rome, d'une fiévre & d'une dysenterie, rendit environ trois cens Vers tout vivans, longs comme des féves, & presque faits comme des Vers cucurbitaires. J'en jettai quel-

ques-uns dans de l'esprit de vin, & dans une infusion de santoline ou poudre à Vers, où ils moururent au bout de cinq heures. J'en mis d'autres dans du vin, dans de l'aloës dissout, dans de l'extrait de camædris, dans de l'extrait de tabac, & ils y vêcurent neuf heures. D'autres (c'étoit un Jeudi sur les neuf heures du soir) dans de l'huile d'amandes douces, dans du suc de limon, dans un vase à moitié plein de mercure, dans de l'eau de Tectucium, qui est une eau minerale fort chargée de sels; & le Vendredi matin, je trouvai engourdis ceux que j'avois mis dans de l'huile d'amandes douces; agiles & vigoureux, ceux qui étoient dans de l'eau de Tectucium, dans le sirop de limon, & dans le vase de mercure: il faut remarquer que ces derniers fuyoient le mercure, & s'efforçoient de gagner le haut du vase. J'en mis d'autres dans de l'eau de fleurs d'oranges, & dans de l'eau rose; huit heures après ils y moururent avec des convulsions. Voilà pour ce qui regarde les Vers.

Je suis ravi, Monsieur, de voir par

par votre Lettre, qu'en ce tems, où la Médécine est comme sur le point de périr par les speculations & les Hypothéses, dont on l'accable, il se trouve en France des esprits éclairés, qui voyent le danger qu'elle court, qui connoissent que l'unique moyen de la conserver, c'est de fuir le faste des opinions, & de recourir à Hippocrate, pour apprendre de lui, comme de l'interprête de la nature, le chemin de la vérité. Je ne suis point surpris qu'il y ait ainsi en France des Genies élevés, que l'erreur ne sçauroit surprendre; car quand est-ce que cette illustre Nation n'a pas été fertile en grands hommes?

Vous voyez par le programme que je vous envoye, que j'ai été reçû l'année derniere dans la Societé Royale de Londres; je le suis à présent dans l'Académie d'Allemagne: je crois que cette nouvelle vous fera plaisir. Je viens d'écrire à notre cher ami l'illustre *Antonio Alberti*: Je vous prie de l'en avertir. Adieu, Monsieur.

De Rome, ce 14. Juillet 1699.

DISSERTATION
SUR
LA GENERATION
DE L'HOMME
Par les Vers Spermatiques.

Annoncée pag. 187.

I.

Si l'Homme tire son origine d'un Ver?

LE mouvement, qui est le principe de la vie, est tout ensemble le principe de la mort. La vie consiste dans l'action reciproque des parties solides contre les fluides, & des parties fluides contre les solides; & cette action même est ce qui détruit insensiblement les ressors dont nous sommes composés. La fermentation qui entretient dans le corps la fluidité des liqueurs, dissipe en même tems ce qu'il y a de plus subtil en nous. Cette perte inévitable fait que

les liquides s'épaiſſiſſent peu à peu, que les ſolides ont moins de force pour les repouſſer, & que les parties du corps perdant enfin leur jeu & leur ſoupleſſe, deviennent ſujettes à la vieilleſſe & à la mort. Il ſemble que tout concoure à avancer ce terme : l'air que nous reſpirons, les alimens que nous prenons ſans regle & ſans meſure, le ſommeil & les veilles dont nous abuſons ſouvent, les paſſions continuelles qui nous agitent, & mille accidens dont nous ne ſçaurions nous garantir, tout cela ſert à abréger le cours naturel de nos jours. D'un autre côté, ſi nous conſiderons la compoſition de notre corps, la fineſſe de ſes organes, la dépendance que tous ſes reſſorts ont les uns des autres ; en ſorte qu'un ſeul arrêté les arrête preſque tous, nous admirerons comment une machine ſi délicate peut ſe ſoutenir un moment, encore plus comment tant de ſortes d'animaux que la mort ménace à chaque inſtant, peuvent ſe conſerver par la multiplication, ſans qu'il s'en perde une ſeule eſpéce : c'eſt un effet de la ſageſſe du Créa-

teur, qui ayant fait le monde sujet à une continuelle vicissitude, a disposé les êtres corporels de telle maniere, que la destruction des uns est aussi-tôt réparée par la production des autres. Cette Providence est sur-tout admirable dans les plantes : on les voit se multiplier à l'infini, non seulement par le secours que leur fournit la nature dans ce fonds inépuisable de graines, mais encore par plusieurs ressources que l'art a découvertes, & qui ne sont toutes qu'une suite des semences. Virgile dans le second Livre des Georgiques, décrit en détail les différentes manieres dont on procure cette multiplication artificielle.

Elle se fait, dit-il, *tantôt par des rejettons qu'on arrache du corps de l'arbre, & qu'on met dans des fosses ; tantôt par des souches qu'on enfouit ; tantôt par des pieux plantés dont on a fendu la pointe en quatre, ou par des perches aiguisées par le bas, & qu'on enfonce dans la terre ; tantôt par des provins ou marcotes ; tantôt par de boutures, & quelquefois même, ainsi qu'il se pratique sur l'Olivier, par des tiges presque séches que l'on coupe, & qui*

étant miſes en terre ſe renouvellent d'une maniere ſurprenante, & pouſſent des racines.

Ajoutons à cette fécondité des plantes, celle qu'elles reçoivent par le retranchement de leur bois ſuperflu ; fécondité qui nous fait voir ſenſiblement que chaque plante n'eſt autre choſe au-dedans, qu'un tiſſu merveilleux d'une infinité d'autres plantes de même eſpéce.

Tandis que les végétaux ont tant de reſſources pour leur reproduction, les animaux pour la leur n'en ont qu'une ſeule, qui eſt celle des ſemences, & qui leur eſt commune avec les plantes ; mais il ne leur en faut pas davantage pour ſe perpétuer, parce que veillant eux-mêmes à leur propre conſervation, ils ſe défendent ſuffiſamment des dangers où les plantes ſont à toute heure expoſées.

Ils ſe produiſent donc par le ſeul moyen des ſemences. Ce moyen, ainſi que nous le montrerons, eſt le même en eux que dans les plantes. Il eſt vrai qu'il y paroît different en quelques circonſtances particulieres,

mais il ne laisse pas d'être toûjours uniforme essentiellement ; en sorte que pour bien connoître l'origine du corps de l'homme & celle de tous les animaux, il ne faut que bien examiner l'origine des autres corps vivans.

II.

On n'aura pas de peine à se convaincre de cette uniformité de la nature dans ce qui regarde la plus considérable fonction des corps vivans, qui est la génération, si l'on considere le rapport admirable qui se trouve entre ces mêmes êtres, dans ce qui concerne leurs autres fonctions principales & les organes nécessaires à leur vie. Les corps vivans, soit animaux ou plantes, vivent, se nourrissent & croissent tous de la même maniere. Les uns & les autres sont des tissus de vaisseaux arrosés par des liqueurs dont la fermentation continuelle entretient la vie : en un mot, ils ont tous une même structure essentielle. Cette convenance, qui de l'aveu de tout le monde, paroît parfaite entre l'homme & les

autres animaux, n'eſt pas moins entiere entre les animaux & les plantes. Les fibres des plantes ſont de petits canaux qui conduiſent chacun leurs liqueurs : ces canaux ont en dedans, des inégalités qui font le même office que les valvules dans le corps des animaux, c'eſt-à-dire, qui ſoutiennent les liqueurs, & en empêchent le reflux ſur elles-mêmes. Un grand nombre de veſicules ſemblables aux glandes veſiculaires des animaux, & attachées les unes aux autres en maniere de chaîne, traverſent les fibres dont nous parlons : ce ſont des reſervoirs où les fibres verſent les ſucs qu'elles apportent, & où ces mêmes ſucs ſéjournent quelque tems, & acquierent le dégré de perfection qu'il faut pour la nourriture de la plante.

Perſonne n'ignore que c'eſt l'air qui entretient dans les corps vivans le mouvement des ſucs, & qui excite la fermentation néceſſaire à la vie. Auſſi tous les corps vivans ſont-ils pourvûs de poumons ou d'organes propres à recevoir cet air par le moyen de la reſpiration. Si ces or-

ganes paroiſſent un peu différens, ſelon les différens ſujets où ils ſe rencontrent, ils s'accordent tous en un point, qui eſt de tirer l'air & d'en tranſmettre la partie la plus ſubtile, dans le ſang, ou dans les liqueurs qui en tiennent lieu.

Les animaux à quatre pieds ont auſſi-bien que l'homme, deux poûmons compoſés de trachées & de véſicules membraneuſes, ſur leſquelles ſe répand un ſi grand nombre de vaiſſeaux ſanguins, qu'elles en paroiſſent charnues. Le ſang qui coule dans ces vaiſſeaux, eſt non-ſeulement broyé & diviſé en paſſant entre les véſicules dont nous parlons, mais il y reçoit encore quelques parties ſubtiles de l'air qu'elles contiennent. Dans les oiſeaux, outre ces ſortes de poumons, on remarque des cavités membraneuſes contenues dans la capacité du ventre, leſquelles renferment une grande quantité d'air deſtiné à d'autres uſages. Dans les animaux amphibies, comme dans les Tortues, & dans les Grenouilles, les véſicules pulmonaires ſont plus grandes à proportion que

dans les animaux terrestres, & elles paroissent membraneuses, ou parsemées de moins de vaisseaux sanguins. Les Poissons ont des poumons d'une structure merveilleuse; c'est ce qu'on appelle les *ouies*, ou les *branchies* : comme ces animaux ne peuvent respirer d'autre air que celui qui est mêlé entre les parties de l'eau où ils vivent, les organes de leur respiration sont faits de maniere, que cet air s'y sépare d'avec toutes les parties de l'eau. Ce sont des feuillets placés les uns sur les autres, quatre de chaque côté, composés chacun d'une grande quantité de petites lames osseuses, longues, étroites, doubles, rangées l'une contre l'autre comme les filets de la barbe d'une plume, & recouvertes d'une membrane qui est parsemée d'un nombre innombrable de ramifications d'artéres & de veines. L'eau qui entre dans la bouche du Poisson, & qui sort ensuite par les ouvertures des ouies, se filtre à travers les barbes de ces ouies; elle s'y divise en plusieurs parcelles, & se séparant enfin de l'air qui y est mêlé,

elle le laisse tout pur au Poisson. Cet air ainsi dégagé de toutes parties aqueuses, frappe immédiatement les vaisseaux sanguins, & lorsque les ouies viennent à se resserrer, la compression qu'il souffre entre leurs lames qui s'approchent alors les unes des autres, le pousse dans le sang. Les Poissons à coquilles, comme par exemple, les Huîtres, ont des ouies à peu près semblables, mais qui tiennent plus de volume que le reste du corps. Dans les Insectes, les organes de la respiration ne se trouvent pas rassemblés en une seule cavité comme dans la plûpart des autres animaux; mais ils sont répandus par tout le corps, (c'est ce qu'on appelle *Trachées*,) on les voit tantôt longs & étroits comme des canaux, & tantôt dilatés en forme de cellules membraneuses. Ces organes distribuent à tout le corps de l'Insecte l'air nécessaire pour y animer & y faire couler certaines liqueurs grossieres & visqueuses. Les végétaux ont aussi leurs trachées, & ils en ont une si grande quantité qu'on y en découvre presque par-

tout. Elles y paroiſſent faites par les différens contours d'une lame mince & un peu large, qui ſe roulant ſur elle-même en ligne ſpirale, ou en maniere de vis, forme un tuyau aſſez long, tantôt large, & tantôt ſerré, tantôt uni dans ſa longueur, & tantôt partagé en pluſieurs cellules : l'air porté par ces conduits à toute la plante, pénétre la ſéve, la ſubtiliſe, & pour ainſi dire, la réveille, par la fermentation qu'il y excite. D'ailleurs les trachées venant à s'enfler par la raréfaction de l'air qui les remplit, & enſuite à s'affaiſſer par la condenſation du même air, compriment, à diverſes repriſes, les vaiſſeaux prochains ; & avancent par ce moyen la circulation des ſucs.

Les plantes ont leurs viſcéres comme les animaux. Ces viſcéres ſont les racines, le tronc, les feuilles, les fleurs & les fruits. Les trois premiers, ſçavoir, les racines, le tronc & les feuilles, ſervent à la nourriture ; & les deux derniers, ſçavoir, les fleurs & les fruits, ſervent à la génération. Les plantes ne pouvant

aller chercher leur nourriture, suppléent à ce besoin, par le secours des racines qui puisent par leurs orifices comme par autant de bouches, le suc que la terre fournit. Ce suc reçoit sa premiere coction dans les racines; il y est broyé & digéré par le mouvement continuel des trachées qui s'y rencontrent en abondance. L'air subtil avec lequel il se mêle, le fait fermenter dans des vésicules, qui sont comme autant de petits estomacs, où il est retenu jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de subtilité pour s'insinuer dans les fibres du *colet* de la racine : car ces fibres sont des lacis & des contours difficiles à pénétrer, & qui imitent parfaitement les glandes conglomerées des animaux. Le suc de la plante ainsi préparé, passe dans le tronc & dans les branches, où il se digere de plus en plus : il est porté de-là dans les feuilles qui achevent de le perfectionner, & de le rendre propre à nourrir tout le corps du végétal ; car il ne faut pas croire que les feuilles ne servent que d'ornement à la plante ; elles lui sont si nécessaires, qu'on ne sçauroit l'en

dépouiller entierement, ſans lui cauſer un deſſéchement total. Ce ſont des parties qui par leur ſtructures & par leur office, ont beaucoup de rapport avec la peau des animaux ; & ce rapport, que nous examinerons ici en paſſant, ſervira encore à montrer la convenance merveilleuſe qu'il y a entre les animaux & les plantes. La peau eſt un tiſſu d'extrémités de nerfs, d'artéres, de veines & de tendons. Elle eſt toute parſemée de glandes, & percée d'une multitude prodigieuſe de canaux excrétoires ; les ſucs qui y ſont apportés, s'y filtrent à travers les glandes, & tandis que le ſuperflu de ces ſucs, devenu la matiere de la tranſpiration, s'échappe par les canaux excrétoires, les liqueurs duement préparées dans la peau, vont porter à tout le corps une nourriture convenable. Les feuilles des plantes ne ſont tout de même, que des tiſſus de fibres, de trachées, de véſicules, & d'autres vaiſſeaux qui s'y réuniſſent. Les ſucs qu'elles reçoivent s'y partagent en une infinité de routes, & préſentant ainſi plus de ſurfaces à l'air, en

ſont plus aiſément pénétrés. Par ce moyen, la fermentation d'abord commencée dans la racine, puis un peu ralentie dans le tronc, ſe ranime de nouveau ; & le ſuperflu des ſucs eſt obligé de ſortir par la tranſpiration : ce qui ſe fait quelquefois d'une maniere ſenſible, ainſi que dans les feuilles de l'Erable, ſur leſquelles on voit ſouvent une liqueur mielleuſe, échappée de leurs pores. La ſéve après avoir reçu ſa derniere coction dans les feuilles, rentre dans le corps de la plante, deſcend même juſqu'aux racines, où elle ſe mêle avec le nouveau ſuc qui vient d'être puiſé de la terre. Puis remontant par les mêmes canaux qui l'ont déja conduite, elle ſuit un mouvement de circulation, aſſez ſemblable à celui qu'on a découvert dans le ſang des animaux. Cette ancienne ſéve ſert de levain au nouveau ſuc ; elle lui donne le premier changement, & on peut la comparer à la ſalive qui vient préparer l'aliment dans la bouche.

La Nature, comme on voit, ſuit en général un même plan dans ce

qui regarde la ſtructure, l'accroiſſement, & l'entretien de tous les corps vivans. Pourquoi voudra-t'on qu'elle ſe démente dans ce qui regarde leur génération ? N'y a-t'il pas en effet tout lieu de juger que puiſque les animaux & les végétaux vivent, ſe nourriſſent & croiſſent de la même maniere ; ils ſe reproduiſent auſſi tous d'une maniere ſemblable ? Or, comme nous montrerons que les plantes conçoivent par des germes, qui ſont eux-mêmes autant de petites plantes, nous ſerons obligés de conclure que la conception de l'homme, ſe doit donc faire auſſi par de petits corps organiſés, qui ſoient eux-mêmes autant de petits animaux. Le récit de ce qu'on découvre par le microſcope, dans l'humeur deſtinée à la génération des animaux, diſpoſera par avance l'eſprit à tirer cette concluſion.

III.

La génération des corps vivans, n'eſt que le dévelopement de leurs ſemences, & leurs ſemences ne ſont

que de petits corps vivans formés dès le commencement du Monde, & renfermés alors dans les premiers individus mâles de chaque espéce. La premiere plante mâle, par exemple, qui fut créée, ne contenoit pas seulement la plante qui en devoit venir d'abord, mais elle renfermoit encore toutes les autres plantes, qui dans la suite des siécles, pouvoient sortir de celle-là, & les renfermoit toutes envelopées les unes dans les autres. Le premier homme, tout de même, contenoit en lui, non-seulement tous les descendans qui en sont sortis, & qui en sortiront, mais encore tous les descendans possibles. Cette regle s'étend sans exception, à toutes les différentes espéces de corps animés; en sorte que la génération de chaque animal & de chaque plante, est moins la production d'un nouvel être, que le dévelopement d'un être très-ancien.

La génération a ses loix; elle se fait dans l'homme & dans tous les animaux par le moyen des deux sexes: l'un & l'autre fournit une matiere absolument nécessaire à la conception.

ception. Celle que fournit le mâle, eſt une portion extraite du ſang des artéres, & du ſuc des nerfs, travaillée dans une longue ſuite de vaiſſeaux fins & délicats, qui forment dans l'homme, & dans la plûpart des autres animaux, deux pelotons ovales, ſitués l'un à côté de l'autre, & ſuſpendus chacun au fond d'une envelope membraneuſe faite comme une bourſe.

Quelques Philoſophes regardent ſeulement cette matiere comme une liqueur qui contient une grande abondance d'eſprits ; mais ſi l'on conſulte les découvertes de la Dioptrique, on la regardera comme contenant un amas infini de petits animaux qui ſont faits comme des Vers. On les diſcerne dans l'homme, & dans la plûpart des bêtes. Ceux de l'homme ont la tête groſſe, & le corps très-délié : ceux des brutes ont la tête plus petite, & le ventre plus gros : les uns & les autres ſont dans un mouvement très-actif. Si l'on ouvre le corps d'un animal ſain & vigoureux, & qu'avec le microſcope on examine les vaiſſeaux

séminaires, on appercevra dans la liqueur qu'ils contiendront, un si prodigieux nombre de Vermisseaux, qu'une petite portion de cette matiere, quand elle seroit moins grosse qu'un grain de sable, en laissera voir plus d'un million ; ou s'il arrive qu'on n'en découvre point, c'est que l'homme étoit stérile. Ces Vers tirés hors du cadavre avec la liqueur où ils nagent, & mis à part pour être conservés, vivent quelquefois jusqu'à quatre jours ; mais dans le cadavre ils ne passent pas vingt-quatre heures. Si l'on fait le même examen sur le cadavre d'un vieillard, on trouvera moins de ces Vers, encore seront-ils languissans, quelquefois même n'en trouvera-t'on point. Si c'est sur celui d'un enfant de douze à treize ans, il s'en présentera une grande quantité ; mais ils seront la plûpart pliés & envelopés comme des Insectes dans leurs nymphes : au lieu que dans les corps qui ne sont ni trop jeunes ni trop vieux, on les trouve dévelopés & avec un mouvement très-sensible. Toutes circonstances, qui semblent déja nous don-

ner lieu de conjecturer que ces petits animaux pourroient bien être *la matiere essentielle & immédiate de la génération*, d'autant plus que les mêmes expériences faites sur des Coqs, sur des Chiens, & sur d'autres animaux qu'on peut ouvrir vivans, réussissent de la même maniere.

Quelques Médecins prennent pour *matiere immédiate de la Génération*, celle dont il se fait dans le sexe une évacuation réglée; mais ils n'observent pas qu'elle ne contribue en rien à la formation de l'enfant. D'autres donnent ce nom à une humeur visqueuse que fournissent les glandes vaginales des femmes, mais c'est avec aussi peu de sujet; puisque cette humeur ne sert qu'à ramollir les parties qu'elle arrose, & à les rendre glissantes, conformément aux usages que la nature en doit faire. D'autres enfin, appellent ainsi une humeur épaisse, contenue dans les vessies qui composent les *ovaires* des femmes, & connue aujourd'hui sous le nom d'*œufs* : ils prétendent que ces œufs renferment en petit, toutes les parties de l'enfant, comme

la graine renferme la plante. Leur sentiment, quoique vraisemblable, n'est pas néanmoins vrai, puisque ces œufs, qui ne sont point encore fécondés, ne contiennent par conséquent aucune partie du fœtus ; au lieu que les graines des végétaux auxquelles ils les comparent, ont déja reçu ce qui doit les rendre fécondes. Mais si l'œuf n'est point cette matiere immédiate dont nous parlons, il est toûjours le lieu où elle est admise & fomentée, & ainsi ne contribue pas peu à la génération. L'œuf est un corps membraneux, fait en forme de petit sac, & rempli d'une liqueur qui s'épaissit au feu. Il y a dessus, un point blanchâtre presque imperceptible, que l'on nomme *Cicatricule*. C'est une cellule propre à recevoir quelqu'un des Vermisseaux contenus dans la substance du mâle. Elle est faite de maniere à n'en pouvoir admettre qu'un seul. On la distingue fort sensiblement dans les œufs des Oiseaux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que quand l'œuf a été fécondé par le mâle, on apperçoit dans la cicatricule un petit ani-

mal ; & que lorſqu'il ne l'a pas été, on n'y en apperçoit aucun. De ſorte qu'il ſemble que la conception de l'enfant ne s'accompliſſe, que lorſque parmi un ſi grand nombre de petits animaux renfermés dans la ſubſtance du mâle, il s'en introduit quelqu'un dans l'œuf de la femme, pour s'y développer enſuite, & y acquérir la figure d'homme. Cette hypotheſe, comme on va voir, ne ſuppoſe rien dont on ne trouve une fidelle image dans la maniere dont les plantes conçoivent.

IV.

La génération ſi variée en apparence dans les différentes eſpéces de corps vivans, ne ſuit eſſentiellement dans tous, que les mêmes loix. On obſerve dans tous diverſes parties qui conſtituent les ſexes, & ſans leſquelles la génération eſt impoſſible. Ces parties ſe trouvent également dans l'homme, dans les animaux à quatre pieds, dans les Oiſeaux, dans les Poiſſons, dans les Inſectes, & dans les plantes ; avec cette ci reconn-

ſtance toutefois, que les deux ſexes ne ſe rencontrent enſemble que dans un petit nombre de ſujets, qu'on nomme pour cette raiſon *Hermaphrodites*, ou *Androgynes*. Parmi les hommes, & parmi les animaux à quatre pieds, il n'y a point de parfait hermaphrodite, qui renferme exactement & diſtinctement les parties internes & les parties externes du mâle & de la femelle. Il n'y en a point non plus parmi les Oiſeaux & parmi les Poiſſons connus; mais on trouve les deux ſexes réunis dans quelques eſpéces d'Inſectes, entre leſquels ſont les Limaçons de terre, les Sangſues, les Vers de terre, &c. Cependant aucun de ces Inſectes ne peut concevoir ſans le ſecours de l'autre. Ce qu'il y a ſeulement ici de particulier, c'eſt que les deux Inſectes peuvent concevoir en même temps l'un de l'autre par un double accouplement. Les plantes ont leurs ſexes auſſi-bien que les animaux. Les parties mâles des plantes, ſont les *Etamines*, garnies de leurs ſommets; & les parties femelles, ſont les *Piſtiles*. On entend par *Etamines*,

ces petits filets placés ordinairement au milieu de la fleur : par *Sommets*, ce qui termine le haut des filets ; & par *Pistiles*, une petite tige verte qui s'éleve entre les filets dont nous parlons. Dans le *Lis*, par exemple, les petits corps jaunes qui occupent le milieu de la fleur, sont les sommets : les filets blancs qui les soûtiennent, sont les Etamines ; & ces parties ensemble sont les parties mâles. La poudre jaune qui se détache de ces sommets, & qui tient aux doigts quand on y touche, contient les germes du Lis. La tige verte & mince qui paroît entre ces petits corps jaunes, est ce qu'on nomme le Pistile. Cette tige est creuse & terminée en haut par trois coins arrondis & fendus ; elle reçoit les germes qui se détachent des sommets du lis, & elle les conduit jusqu'au réservoir des graines : car le bas du pistile cache dans sa cavité de petits œufs, ou autrement des véſicules séminaires, qui sont les graines de la plante. Ces graines deviennent fécondes par l'intromission des germes qu'elles reçoivent ; & toute la

partie entiere qui comprend le haut & le bas du piſtile, eſt la partie femelle du lis.

La plupart des plantes portent ſur la même fleur les deux ſexes. On peut nommer celles-là *Plantes Androgynes.* Il y en a d'autres eſpéces, où les deux ſexes ſont ſéparés en différens endroits du même pied; & d'autres, où ils ſe trouvent ſur des pieds différens, & tout-à-fait détachés. Entre ces dernieres, on peut appeller mâles, celles qui portent les étamines garnies de leurs ſommets; & femelles, celles qui portent les piſtiles. Parmi les plantes qui produiſent ſur le même pied, les parties mâles & les parties femelles ſéparées les unes des autres, on compte le Blé de Turquie, la Larme de Job, les eſpéces de Ricin, le Tourneſol, l'Ambroſie, le Sapin, le Noiſetier, le Chêne, l'Aune, &c. Entre celles dont les parties mâles & les parties femelles croiſſent ſéparément ſur les différens pieds de la même eſpéce, on comprend la Mercuriale, le Chanvre, l'Epinard, l'Ortie, le Houblon, le Saule, le Peuplier,

Peuplier, &c. Dans les fleurs à feuilles, les Etamines prennent leur origine des feuilles de la fleur. Dans celles qui sont sans feuilles, & qu'on nomme *Chatons*, comme par exemple, dans les fleurs du Noyer, elles partent du *Pédicule*, c'est-à-dire, de la queue même de la fleur, & quelquefois se trouvent si courtes, qu'à peine paroissent-elles. Pour ce qui est des sommets, il y a des fleurs où ils ne sont que l'extrémité même des Etamines, laquelle est élargie & applatie. En quelques autres, les sommets paroissent faits de l'union des filets ou Etamines, qui se confondant ensemble, forment un petit tuyau. La plûpart des sommets sont divisés en deux bourses, qui, le plus souvent s'ouvrent en deux par les côtés, comme une porte brisée. Elles renferment une poussiere fine & résineuse, qui étant soufflée au travers de la flamme d'une bougie, s'enflamme aisément. Cette poussiere, selon ce qu'elle paroît par le microscope, est un amas de petits globules, dont la couleur & la grosseur varient selon la diversité des plantes,

& dont les surfaces sont quelquefois tout hérissées de pointes. On n'a pu jusqu'ici découvrir dans ces globules aucun germe de plante. Il y a néanmoins tout lieu de juger, par les effets qu'ils produisent, que chaque globule renferme en racourci une plante de la même nature que celle où il croît. Le pistile tient lieu des parties, qui dans les animaux femelles sont destinées à la génération : il occupe ordinairement le centre de la fleur. Il n'a pas la même figure dans toutes les plantes. En quelques-unes, il est rond ; en d'autres, quarré ; en d'autres, triangulaire, ovale, semblable à un fuseau, à un chapiteau, à une piramide. Cette partie est ordinairement fistuleuse, & ouverte en haut par plusieurs fentes garnies de petits poils, & enduites d'un suc gluant. Le fond du pistile est le réservoir des graines. Ce réservoir peut être appellé du nom d'*ovaire*, à cause du rapport qu'il a avec les ovaires des animaux. Il semble aussi que nous pouvons nommer *Trompe*, le canal qui sort de cet ovaire, & dont l'ouverture

eſt à l'extrémité du piſtile ; puiſque par ſon uſage il paroît ſemblable aux trompes de la matrice ; & ce ſont auſſi les termes dont nous nous ſervirons en parlant de ces mêmes parties. Nous remarquerons donc, que comme dans les animaux on rencontre autant de trompes que d'ovaires ; auſſi dans les plantes on trouve preſque toûjours autant de ces parties que nous y appellons *Trompes*, que de celles que nous y nommons *Ovaires*. A l'égard des fleurs, où les deux ſexes ſont réunis, le piſtile eſt placé entre les étamines. Cette ſituation fait qu'il ſe couvre aiſément de leur pouſſiere féconde, dont quelques grains s'inſinuent dans la cavité de la trompe. Mais lorſque les parties mâles & les parties femelles, au lieu de ſe trouver enſemble, ſont ſéparées en différens endroits d'un même pied, ou ſur différens pieds d'une même eſpéce, c'eſt par l'entremiſe du vent que les plantes conçoivent. L'on comprend aſſez que les ſommets venant à être ſecoués par le vent dans le temps de leur maturité, répandent la pouſſie-

re qui les couvre ; & que cette pouſſiere eſt enſuite portée par le moyen de l'air ſur les piſtiles, où la glue qu'elle y rencontre, ſert à la retenir. C'eſt alors que ces petits globules, ou plûtôt ces petits germes de plantes, paſſant par les cavités des trompes, vont chacun s'inſinuer dans une graine ou véſicule ſéminaire, dans laquelle ils ſe conſervent comme dans un œuf, & commencent à prendre quelque accroiſſement. Les plantes femelles, où cette pouſſiere ne peut parvenir, demeurent ſtériles. Toutes les plantes dont les fleurs n'ont point de ſommets, ſont ſtériles auſſi, comme on peut le remarquer dans la Pivoine à fleurs doubles, & dans le Grenadier ſauvage. Il eſt vrai que la Pivoine à fleurs doubles produit quelquefois des gouſſes, où l'on voit des apparences de graines, mais ces prétendues graines ne viennent point à maturité. Nous ajoûterons, que ſi on ôte à une plante les ſommets de ſes fleurs, on lui ôte en même temps tout moyen de multiplier : c'eſt ce qu'il eſt facile d'éprouver ſur le Blé

de Turquie & sur le Ricin, en en coupant les étamines avant qu'elles soient mures ; car alors les pistiles, au lieu de porter des graines fécondes, ne porteront que quelques vésicules vuides ; qui ne tarderont pas même à sécher. Si entre les plantes d'une même espéce, dont les fleurs & les fruits croissent sur des pieds séparés, l'on en cultive en particulier quelqu'une de femelle, en sorte qu'elle ne soit point à portée de recevoir aucun grain de la poussiere qui se détache des fleurs du mâle ; cette plante solitaire, ou ne conduira point de fruits à maturité, ou n'en donnera que de stériles, qui seront semblables à ces œufs que font les Poules sans le secours du Coq, dans lesquels il n'y a point de germe. C'est une observation qui se peut faire aisément sur la mercuriale, sur le chanvre, & sur d'autres plantes. Que l'on considere avec soin les graines ou vésicules des végétaux avant qu'elles ayent été rendues fecondes, on ne les verra remplies que d'une liqueur claire, & on n'y remarquera jamais ce corps opaque

que l'on discerne dans les autres, lequel se développant à mesure que la graine croît, laisse assez voir qu'il est le principe de la plante, ou plûtôt la plante même en abregé. Ajoûtons que lorsque les fleurs sont dans leur perfection, non-seulement les extrémités des pistiles se couvrent de la poussiere qui échappe des sommets; mais que si l'on ouvre les trompes des pistiles, on rencontre alors dans leurs cavités jusques vers les graines ou vésicules séminaires, une grande quantité de cette poussiere. Il ne reste plus qu'à découvrir par où le petit globule, ou autrement la petite plante, peut entrer dans la graine pour la rendre féconde. Ce passage est très-sensible dans la plûpart des graines: elles ont une petite ouverture près de l'endroit qui les attache. Cette ouverture est une cellule semblable à celle que l'on nomme *Cicatricule*, dans les œufs des animaux; & elle n'est pour l'ordinaire capable de contenir qu'un seul germe. Soit donc que le petit globule de poussiere qui est arrivé par la trompe jusqu'à l'ovaire de la plante,

s'introduise tout entier dans la cellule dont il s'agit, soit que la matiere résineuse du même globule venant à être dissoute par la liqueur qui enduit la trompe, laisse échapper la petite plante toute nue, cette plante s'insinue toûjours, d'une maniere ou d'une autre, dans la cellule. Il n'y a qu'à examiner les pois & les féves d'haricot, pour y distinguer sensiblement cet orifice, ou cette cicatricule, avec la jeune plante cachée dedans, laquelle semble en défendre l'entrée par sa petite racine.

Que ce qui se passe dans la génération des végétaux, serve donc à nous faire juger de ce qui se passe dans les autres corps vivans; & puisque la conception des plantes se fait par des germes, qui sont eux-mêmes de petites plantes, & qui se détachant des parties mâles du végétal, entrent dans les œufs, ou autrement dans les graines de la plante; la conception de l'Homme & des autres Animaux, se fait de même par de petits animaux, qui de la substance séminaire du mâle, dans

laquelle on en découvre un si grand nombre, ainsi que nous l'avons remarqué, s'introduisent dans les œufs de la femelle, comme de petites plantes dans leurs graines.

Quand ces petits animaux se sont ainsi introduits dans leurs œufs, ils y croissent insensiblement, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un certain point de grandeur & de maturité. Ces œufs sont de deux sortes; les uns envelopent & nourrissent le fœtus dans le corps même de la mere; les autres l'envelopent & le nourrissent hors du corps de la mere. Les animaux qui produisent les premiers, sont appellés *Vivipares*, parce qu'ils enfantent leurs petits tout vivans. Ceux qui produisent les seconds, sont nommés *Ovipares*, parce qu'ils enfantent leurs petits encore enfermés dans l'œuf. L'Homme, les Animaux à quatre pieds, quelques Poissons, & quelques Reptiles, sont des animaux vivipares. Les Oiseaux, la plûpart des Poissons, & tous les Insectes sont des ovipares. Entre les œufs des ovipares, les uns sont fécondés dans le

corps même de la mere, comme les œufs de tous les Oiseaux ; & les autres ne le sont que hors de la mere, comme ceux de presque tous les Poissons. Car parmi ces derniers, le mâle suit ordinairement la femelle dans le temps qu'elle pond, & il laisse échapper alors une liqueur qui rend féconds les œufs sur lesquels elle se répand.

Dans les œufs des Oiseaux, le blanc ou le suc glaireux fournit la nourriture au petit fœtus. Ce suc glaireux se fond peu à peu par la chaleur ; il passe ensuite par les deux cordons qui tiennent le jaune suspendu, & traversant ce jaune qui sert à l'Oiseau de Placenta, il se glisse par les vaisseaux umbilicaux, jusqu'au corps de l'Oiseau. Tous les petits des autres animaux ovipares se nourrissent dans l'œuf à peu près de la même maniere. Pour ce qui est des vivipares, leurs œufs rendus féconds dans les ovaires, venant à s'échapper de leurs loges, descendent par les trompes jusques dans la matrice ; ils n'y sont pas plûtôt tombés, qu'ils s'y attachent par l'endroit qui

les lioit à l'ovaire ; puis par le moyen du cordon umbilical, & des petites bouches du placenta, le fœtus, toûjours contenu dans l'œuf, tire sa nourriture des vaisseaux lactés de la matrice, comme le Poulet tire la sienne du blanc de l'œuf, par le moyen du jaune qui est son placenta.

Au regard des plantes, on peut dire qu'elles sont tout ensemble & ovipares, & vivipares. Elles sont ovipares, en ce qu'elles produisent des graines qui ne different guères des œufs des Oiseaux ; car la petite plante n'est-elle pas contenue dans la cellule de la graine, comme l'embrion dans la cicatricule de l'œuf ? Les lobes des semences ne renferment-ils pas la premiere nourriture de la plante, comme le blanc de l'œuf renferme celle du Poulet ? Les vaisseaux qui composent ces mêmes lobes, ne tiennent-ils pas lieu de placenta à la jeune plante en lui filtrant son suc nourricier ; & les conduits qui lui portent ce suc ainsi préparé, ne font-ils pas ce que fait dans le Poulet le cordon umbilical ? Elles

ſont auſſi vivipares, puiſqu'elles produiſent des bourgeons, c'eſt-à-dire, des plantes déja toutes écloſes & toutes formées.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit ſur ce ſujet examiner à fond toute la conformité qui ſe trouve entre les animaux & les végétaux. Elle eſt ſi grande dans ce qui regarde la loi eſſentielle de la génération, qu'à cet égard, on peut dire que ce qui ſe paſſe dans les uns, eſt une image de ce qui ſe paſſe dans les autres.

V.

On ſçait, & on ne peut le conſidérer ſans plaiſir, avec quelle induſtrie les rejettons des plantes, garnis de leurs feuilles, de leurs fleurs & de leurs fruits, ſont arrangés dans les bourgeons. On ſçait que le plus petit œuf d'un Inſecte, cache un Ver qui s'y dévelope d'abord peu à peu, & qui enſuite y quitte la forme de Ver pour ſortir ſous celle de Mouche, de Papillon, ou de quelque autre Inſecte ſemblable. On ſçait enfin que les œufs des animaux

plus grands, renferment, dans une partie à peine visible, tout l'Animal qui en doit naître. La connoissance de ces merveilles doit diminuer l'étonnement où l'on pourroit être sur la Génération de l'Homme par le Ver Spermatique. Pour bien suivre une métamorphose d'abord si surprenante, il faut considérer ce Ver dans le corps d'un enfant.

Tandis que l'enfant est dans ses premieres années, le Ver Spermatique dont il s'agit, n'est encore qu'un Ver engourdi & sans action, tout replié sur lui-même, & qui pour se développer & se mouvoir, a besoin d'une nourriture plus convenable. L'enfant est-il parvenu à un âge plus fort, & a-t'il atteint le terme que la Nature a fixé à l'Homme pour se reproduire, le Ver réveillé alors par des sucs plus actifs, se débrouille; il prend un mouvement sensible, & ne laisse plus douter de ce qu'il est. Il persévere dans le même état tout le reste du temps qu'il persévere dans le même lieu. Mais il change bien-tôt de sort, lorsque à la faveur du liquide où il nage, il

vient à passer du corps de l'homme dans celui de la femme. Il est alors porté dans les trompes jusqu'à l'ovaire : l'œuf qui s'y trouve mur le premier, & dont la cicatricule est la plus ouverte, le reçoit sans peine ; le petit Ver s'attache par sa queue aux membranes de la cellule où il vient d'entrer. Cette queue est un cordon composé de plusieurs petits tuyaux, qui font déja le cordon umbilical de l'enfant, & par lesquels les sucs nourriciers sont portés de l'Animal à l'œuf, & de l'œuf à l'Animal. Dans ce commerce réciproque, l'Animal & l'œuf ne font qu'un seul corps, qui venant à croître, est obligé de s'échapper de l'ovaire, & de descendre par les trompes dans la matrice. L'œuf ainsi arrivé dans un lieu que la Nature lui a destiné particulierement, s'y colle par l'endroit qui auparavant l'unissoit à l'ovaire. L'Animal nourri alors par de nouveaux sucs, se dévelope de plus en plus ; & bien-tôt ce n'est plus un Ver Spermatique, mais un fœtus humain. L'œuf, de son côté, forme le placenta de l'enfant. La

pellicule extérieure du Ver reçoit une extenſion conſidérable, & fait l'envelope que les Anatomiſtes appellent *Amnios*, laquelle renferme le fœtus immédiatement : la membrane de la cicatricule forme cette autre envelope que les mêmes Anatomiſtes nomment *Chorion*, & qui eſt par-deſſus l'amnios. Quand pluſieurs œufs ſe trouvent murs à la fois; chacun de ces œufs reçoit ſon Ver Spermatique, & il ſe fait des jumeaux. La cicatricule, ainſi que nous l'avons remarqué, eſt conſtruite de maniere à n'admettre ordinairement qu'un Ver; mais ſi par quelque cas extraordinaire, il arrive qu'elle ſoit aſſez grande pour en admettre davantage, il ſe forme des monſtres à pluſieurs têtes, & dont les autres membres ſe multiplient plus ou moins, ſelon le nombre des Vers introduits.

Le fœtus eſt ordinairement neuf mois dans le ſein de ſa mere. Pendant ce temps, il croît & ſe perfectionne inſenſiblement : mais au bout du terme, il eſt ſi grand & ſi vigoureux, qu'il ne peut plus ſe con-

tenir dans un si petit espace. Il cherche alors un séjour plus libre ; & après divers efforts pour se dégager de sa prison, il s'échappe, & commence à respirer, devenu homme enfin de Ver Spermatique qu'il étoit dans son commencement.

Fin de la Dissertation.

Cette These composée en Latin par Monsieur Geoffroy, de l'Académie Royale des Sçiences de Paris, & Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a été soûtenue sous la Présidence de ce Docteur, le Jeudi treiziéme jour de Novembre mil sept cent quatre. Il en est parlé au long dans le vingt-neuviéme Journal des Sçavans de mil sept cent cinq, & dans les Mémoires de Trévoux du mois de Novembre mil sept cent cinq, page 1846.

LETTRE
DE M. GEOFFROY

De l'Académie Royale des Sciences, Docteur-Régent de la faculté de Médecine de Paris, en réponse à quelques difficultés qui lui ont été faites contre la précedente Dissertation sur le système de la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. Laquelle lettre a été envoyée par M. Geoffroi à l'Auteur de ce Livre.

MONSIEUR,

Puisque la lettre que j'ai écrite à un de mes amis de Province sur la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques, vous paroît propre à éclaircir & à confirmer ce système, j'accepte avec reconnoissance l'offre obligeante que vous me faites de l'insérer dans la nouvelle édition de votre Traité de la Génération des Vers avec la thése que j'ai déja donnée sur cette matiere, & que vous n'avez

n'avez pas jugée indigne du soin que vous avez pris de la traduire en notre langue. Voilà donc cette lettre, Monsieur, que je vous envoye transcrite au net. Je vous prie de la relire encore une fois ; vous la produirez, ou vous la supprimerez, comme vous le jugerez à propos : je vous l'abandonne. Je suis, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, GEOFFROY.

IL ne faut pas croire, que j'aie avancé le système de la Génération des corps vivans dans les plantes, dans les animaux, & particulierement dans l'homme ; comme une vérité incontestable, bien loin de cela je n'ai prétendu la proposer que comme une question problematique, telle que doivent être les questions de nos Theses de Médecine, dont on peut soûtenir presque également l'affirmative & la negative, & comme le font en effet les Bacheliers,

qui ſont obligés de parler dans ces ſortes d'Actes.

On peut donc ne regarder ce ſentiment que comme une hypotheſe un peu hazardée, mais qui cependant, toute hazardée qu'elle eſt, ne manque pas de vrai-ſemblance, j'oſe dire même qu'elle en a plus qu'aucune opinion qu'il y ait eu juſqu'à préſent ſur la génération.

Ce qui rend une hypotheſe plus vraiſemblable qu'une autre, c'eſt lorſqu'on y ſuppoſe moins de choſes, lorſqu'on y explique un plus grand nombre de faits & d'une maniere plus ſimple. Or ce ſentiment ſur la reproduction des corps vivans eſt plus ſimple que tout autre, plus général & ſuppoſe moins. Il eſt plus ſimple, puiſque dans ce ſentiment, tous les corps organiſés ſont formés dès le commencement du monde par l'Auteur de la nature, au lieu qu'il étoit très-difficile de concevoir leur formation dans l'ancienne opinion qui mettoit la génération dans l'arrangement fortuit de quelques parties de matiere mêlées confuſément. Il eſt plus général, puiſque

par ce ſentiment, on explique également la génération dans tous les corps organiſés. A la vérité, le ſyſtême des œufs & des graines paroît auſſi ſimple & auſſi général, mais il ſuppoſe le point principal de tout le ſyſtême, c'eſt l'animal & la plante tout formés dans l'œuf & dans la graine, ce qui n'eſt point ſuppoſé dans ce ſentiment-ci.

Je dis que les Défenſeurs du ſyſtême des œufs ſuppoſent le petit animal dans l'œuf, mais ils ne peuvent le démontrer qu'après la fécondation: & pareillement ils ſuppoſent dans les graines les petits germes des plantes, mais ils ne peuvent faire voir ces rudimens de la plante dans les graines avant leur fécondation. Au contraire, ſi l'on examine les œufs des animaux avant qu'ils ayent été fécondés par le mâle, on n'y peut découvrir aucuns prémices de l'animal. Dans les œufs que les poules pondent ſans le coq, quoique ces œufs paroiſſent auſſi beaux & auſſi gros que les autres, cependant on ne voit qu'une cicatricule vuide & dans laquelle on ne trouve point ce petit

corps, qu'on reconnoît par le développement qui s'en fait dans la suite, être le corps déja formé, du poulet. Ceux qui ont élevé des vers à soye sçavent que si un papillon vient à pondre des œufs sans l'aide du mâle, ces œufs sont clairs, transparens, & qu'on n'y voit pas ce petit point noir ou opaque, (qui est le commencement du petit Ver ou de la petite chenille,) qu'on découvre dans les œufs féconds; ce qui est cause qu'on rejette ces œufs clairs qui sont toûjours stériles. On rencontre même souvent de ces œufs stériles parmi les œufs féconds pondus tous par le même papillon, parce qu'apparemment ces œufs n'ont pû être fécondés comme les autres pour quelque cause particuliere.

Dans les graines on observe la même chose. On rencontre souvent des graines sans germes, & par consequent stériles. Et on en trouve même au milieu de quelques fruits aussi beaux en apparence, que les autres. Si on observe d'ailleurs toutes les graines dans leur commencement avant que la fleur soit tout-à-fait

épanouie, on les trouvera claires & transparentes, & si on les examine quelque tems après que la fleur est passée, c'est-à-dire, après leur fécondation, ces graines sont rendues opaques par un petit corps qui est apparemment le germe.

Les Ovaristes supposent que ces germes n'ont fait que croître, & qu'ils étoient déja dans les œufs & dans les graines, mais ce n'est qu'une supposition gratuite; & puisqu'on ne peut par aucun moyen les appercevoir dans les œufs & dans les graines avant leur fécondation, quoiqu'on les y découvre aisément par la suite, il est bien plus naturel de croire que ces germes n'étoient auparavant ni dans les œufs ni dans les graines, & qu'ils n'y sont arrivés que dans l'instant de cette fécondation.

Pour se convaincre de ce que j'avance, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe dans le tems de la fécondation chez les animaux.

Parmi les Poissons, qui ne s'accouplent point, la liqueur, qui dans le mâle est destinée à la génération, ne

fait que se répandre sur les œufs que la femelle vient de pondre, & qui flotent dans l'eau. Parmi les autres animaux, où l'on ne peut observer les choses de la même maniere, on sçait seulement que la liqueur du mâle se porte non-seulement dans la cavité de la matrice, mais même jusques dans les trompes, où on la trouve souvent dans les animaux que l'on ouvre peu de tems après l'accouplement; & il est à présumer qu'elle arrive jusqu'aux ovaires, où elle arrose quelques œufs de la femelle.

La fécondation se fait donc par l'épanchement de cette liqueur du mâle sur l'œuf; d'où on peut conclure fort naturellement que l'effet que cette liqueur produit sur les œufs des animaux, est principalement d'y porter le petit Ver ou le petit animal qu'on découvre dans l'œuf après ce tems-là, & d'autant plus qu'on le distingue déja dans cette liqueur fécondante.

Nous avons d'autant plus de raison de croire que ces petits Vers ou animaux, dont la liqueur du mâle est

remplie, ſont les principes de la génération ou le commencement de l'Homme & des autres animaux, que nous le trouvons toûjours conſtamment dans les liqueurs qui rempliſſent les vaiſſeaux ſpermatiques de tous les animaux, qu'ils varient ſelon leurs differentes eſpéces, & qu'ils manquent dans ces liqueurs, lorſque par l'âge ou par les maladies, elles deviennent ſteriles.

En établiſſant de cette maniere, le ſyſtême de la génération des Animaux, nous ne raiſonnons que ſur des faits conſtans & ſans rien ſuppoſer d'incertain, au lieu que les Ovariſtes ſuppoſent, 1°. Les commencemens de l'animal dans l'œuf, quoiqu'ils ne les voyent point, & de plus un eſprit fécondant dans la liqueur du mâle deſtinée à la génération, ce qui eſt très-incertain. Car ſelon eux, cet eſprit ſéminal doit être très-ſubtil & très-volatil, & cependant parmi les animaux aquatiques, cet eſprit tout volatil qu'il eſt, n'eſt ni énervé ni diſſipé par les eaux avec leſquelles la liqueur ſe mêle; ce qui paroît tout-à-fait impoſſible. Parmi

la plûpart des Poissons il n'y a point d'accouplement ; la femelle jette ses œufs, & le mâle qui la suit répand le frai sur ces mêmes œufs ; or avant que l'eau ait étendu cette liqueur sur tous ces œufs, l'esprit fécondant doit en avoir été dissipé par les eaux. La difficulté de la fécondation est encore plus considérable pour les huitres & les autres coquillages qui se tiennent attachés aux rochers ou au fond de la mer, sans avoir que très-peu de mouvement. Le frai des mâles est porté au gré des eaux de côté & d'autre, & enfin le hazard fait que les œufs des femelles en sont touchés & rendus féconds. Que deviendroit pendant ce transport l'esprit séminal, si la génération se faisoit par son entremise ? Il auroit tout le tems de s'exhaler, & jamais les œufs des huitres & des autres coquillages de cette nature, ne pourroient être rendus féconds.

Nous évitons donc dans notre système ces deux suppositions, & par conséquent jusques ici ce système est plus simple que celui des Ovaristes pour la génération des animaux.

Voyons

Voyons préſentement s'il n'en eſt pas de même pour la génération des plantes.

Juſqu'à ce que la fleur commence à paſſer, on n'apperçoit aucun corps ou germe de plante dans les embryons des graines ou veſicules ſéminaires, & on ne commence à appercevoir du changement dans ces embryons, que lorſque la pouſſiere des étamines eſt tombée.

Cette pouſſiere des étamines eſt néceſſaire à la fécondation, puiſque dans les plantes où les étamines naiſſent ſur le même pied en des lieux differens, ou ſur differents pieds, ſi on vient à couper ces étamines dans le tems qu'elles commencent à paroître, & avant qu'elles ſoient ouvertes, les fruits ne viennent point à maturité, ou s'ils meuriſſent, ils ne contiennent point de germes, & ſont par conſequent ſtériles.

La néceſſité de la pouſſiere des étamines pour faire croître les graines, pour les faire venir à maturité, & pour les rendre fécondes, eſt confirmée par les obſervations de tous

les Botaniſtes ſur le Palmier qui produit les dattes.

Cette eſpéce d'arbre porte les étamines ſur un pied ſéparé de celui qui porte les fruits : de maniere qu'on en diſtingue ordinairement les pieds en mâle & femelle. Theophraſte, Proſper Alpin, & tous les Botaniſtes conviennent que ſi un pied femelle n'a point de mâle dans ſon voiſinage, il ne porte point de fruits, ou que s'il en porte, ils ne viennent que rarement à maturité ; ils ſont âpres & de mauvais goût, ils ſont ſans noyau & par conſequent ſans germe : mais pour faire meurir ces fruits, & pour les rendre bons à manger, on a ſoin, ou de planter un Palmier mâle dans le voiſinage, ou de couper des branches du Palmier mâle chargées d'étamines fleuries, & de les attacher aux branches du Palmier femelle ; quelquefois même on ne fait que ſécouer ces branches ſur celles du Palmier femelle, & pour lors il produit de bons fruits, en abondance & féconds. Cette obſervation fut confirmée à M. Tournefort en 1697. par Hadgi Muſtapha Aga homme

d'eſprit & curieux, Ambaſſadeur de Tripoli vers le Roi, comme ce ſçavant Botaniſte le rapporte dans ſes Inſtitutions Botaniques.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les Palmiers que ces obſervations ſe vérifient. Cela eſt encore tres-ſenſible ſur la plûpart des plantes qui portent les fleurs & les fruits ſur differens pieds ou ſur differens endroits du même pied, pourvû que l'on ait un très-grand ſoin de couper les étamines avant qu'elles ayent commencé à ſe développer, ou pourvû que l'on tienne les plantes femelles dans des endroits où la pouſſiere des étamines ne puiſſe avoir aucun accès, comme il a été dit dans la Theſe. Je ſçai bien qu'on pourra m'objecter ce que rapporte M. Tournefort dans ces mêmes Inſtitutions, qu'il a vû un pied de femelle de houblon produire des graines dans le Jardin du Roi, où il n'y avoit point de pied mâle: mais on peut lui répondre que les étamines ont pû être apportées d'ailleurs ſur ce pied femelle par le vent, comme nous en avons un bel exemple rapporté par Jovianus Pontanus,

Précepteur d'Alphonse Roi de Naples, qui raconte que l'on vit de son tems deux Palmiers, l'un mâle cultivé à Brindes, & l'autre femelle élevé dans les bois d'Ottrante ; que ce dernier fut plusieurs années sans porter de fruits, jusqu'à ce qu'enfin s'étant élevé au-dessus des autres arbres de la forêt, il pût appercevoir (dit le Poëte) le Palmier mâle de Brindes, quoiqu'éloigné de plusieurs lieuës. Car alors il commença à porter des fruits en abondance. Il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne commença pour lors à porter des fruits, que parce qu'il commença dès-lors à recevoir sur ses branches la poussiere des étamines que le vent enlevoit de dessus le Palmier mâle, & qui étoit emportée par-dessus les autres arbres. Nous expliquons par-là d'une maniere naturelle & sensible cette fécondité qui a bien embarrassé les anciens Physiciens, & qu'ils attribuoient à la sympathie ou à l'amour qui se rencontroit entre les arbres. Voici les paroles de l'Auteur,

Brundusii satis longè virêt ardua terris
Arbor, Idumæis usque petita locis,

Altera hydruntinis in saltibus æmula Palma,
Illa virum referens, hæc muliebre decus.
Non uno crevere solo, distantibus agris,
Nulla loci facies, nec socialis amor.
Permansit sine prole diu, sine fructibus arbor
Utraque, frondosis, & sine fruge comis.
At postquam patulos fuderunt brachia ramos
Cœpere & cœlo liberiore frui,
Frondosique apices se conspexere, virique
Illa sui vultus, conjugis ille suæ
Hausere & blandum, venis sitientibus, ignem,
Optatos fœtus sponte tulere suâ
Ornarunt ramos gemmis, mirabile dictu,
Implevere suos melle liquente favos.

Cette histoire, en prouvant la nécessité des étamines pour la fécondation du Palmier, fait voir que l'éloignement n'est point une raison à opposer à la fécondation des autres arbres par la poussiere de ces mêmes étamines.

On dira que je n'ai point de preuves que chaque grain de cette poussiere soit une petite plante en racourci, puisque le microscope ne me montre chaque grain que comme une petite boule lisse & hérissée de pointes, pleine ou percée dans son milieu, ou enfin de quelqu'autre maniere. Je conviens qu'il est difficile de distinguer dans chacun de

ces petits grains les prémices de la plante, parce qu'elle eſt repliée ſur elle-même, & peut-être enveloppée d'une membrane, ou du moins revêtuë d'une matiere reſineuſe & ſéche, qui s'embraſe très-facilement lorſqu'on la ſoufle ſur la flâme d'une chandelle, de même que feroit de la raiſine en poudre. Peut-être qu'avec le tems on trouvera le moyen de développer ce petit germe, & de le découvrir à nud. Mais cependant ſi on s'opiniâtre à ne vouloir regarder que comme une ſuppoſition cette propoſition, on conviendra du moins qu'elle eſt très-vraiſemblable, puiſque ce n'eſt qu'après l'intromiſſion de ces petits corps dans les piſtiles, qu'on commence à appercevoir un corps opaque dans les veſicules ſéminaires ou embryons de graines, lequel en croiſſant fait appercevoir dans la ſuite qu'il eſt en effet le germe de la plante.

Enfin ce qui acheve de confirmer cette hypotheſe, c'eſt l'uniformité qu'elle nous découvre dans la génération de tous les corps vivans : uniformité qui ſeule ſeroit un grand pré-

jugé en faveur de cette opinion, mais qui jointe à tant de faits & à tant d'apparence de vérité, tient lieu d'une parfaite démonſtration, ſi toutefois on en peut eſpérer dans ces ſortes de matieres.

Aprés avoir établi les preuves de notre hypotheſe & ſatisfait en même tems à pluſieurs objections, il faut répondre à quelques autres qui demandent un détail particulier.

1°. Il n'y a pas d'apparence, dit-on, qu'un Inſecte quitte ſa nature d'Inſecte pour prendre celle d'un animal parfait.

C'eſt un ancien préjugé, de diſtinguer les animaux en parfaits & imparfaits; préjugé dans lequel l'ignorance où l'on étoit autrefois ſur la ſtructure de leur corps, & particulierement de ceux qui ſont les plus petits, a long-tems entretenu les hommes. Les yeux ne découvroient point dans les Vers, dans les papillons, dans les mouches & dans les autres Inſectes, les mêmes parties que dans les autres animaux, & on croyoit qu'elles y manquoient. On voit ordinairement ces Inſectes pren-

dre naiſſance dans la bouë, dans le fumier, dans les chairs corrompuës ou les herbes pourries, & on a cru que ces petits corps n'avoient point d'autre origine que l'aſſemblage fortuit des parties de matieres qui ſe pourriſſoient. On a même été juſqu'à croire que les animaux plus gros, comme des grenoüilles, des macreuſes, &c. n'avoient qu'un pareil commencement, ſans faire réfléxion que ces animaux forment des eſpéces conſtantes, qui ſont toûjours produites de même, & qu'il eſt impoſſible que le hazard produiſe un arrangement de parties toûjours uniforme & toûjours conſtant. Nous avons l'obligation au ſçavant M. Redi, d'avoir un des premiers débrouillé cette matiere, & vérifié que la génération des Inſectes vient de mâle & de femelle, & qu'elle ſuit le ſyſtême des œufs, de même que parmi les autres eſpéces d'animaux. Pluſieurs habiles Phyſiciens, & particulierement M. Swammerdam, ont commencé à anatomiſer les Inſectes, & nous avons l'obligation à ce grand homme de nous avoir démontré

dans ces petits animaux des parties semblables aux nôtres, ou qui en font les fonctions. La mort l'a prévenu avant qu'il ait pû terminer ce grand ouvrage, & M. Duverney, qui le continue aujourd'hui, & qui suit ces petits animaux depuis le commencement jusqu'à leur fin, bien loin de nous représenter les Insectes comme des animaux imparfaits, nous y découvre tant d'art qu'on peut dire qu'ils sont plus parfaits que les animaux les plus considérables. Dans les chenilles, dans les vers qui se changent en papillon, ou enfin dans les animaux qui de reptiles deviennent volans, il est surprenant de voir quel changement arrive en toute la structure interieure de leurs petits corps. Une infinité de parties qui restoient pliées se dévelopent au bout d'un certain tems; quelques-unes deviennent absolument inutiles, se dessèchent & tombent; quelques autres deviennent méconnoissables. Rien n'est plus admirable que de suivre tous ces changemens. La grenouille est poisson dans son commencement, c'est ce petit animal

qu'on nomme têtart, qui a une grosse tête, une geule de poisson, des nageoires & une queuë comme les poissons : elle respire par des oüies qui sont les poumons particuliers aux poissons. Quelque tems après, sa queuë & ses nageoires tombent & laissent voir des pattes, avec lesquelles elle peut marcher & nager. Tout le devant de sa tête ou plutôt son masque tombe de même que les oüies, pendant que ses poumons semblables à ceux des animaux terrestres se développent, & deviennent non-seulement visibles, mais même considérablement gros, d'invisibles qu'ils étoient auparavant. Ne peut-on pas regarder comme une plus grande perfection dans ces animaux, ce don de pouvoir goûter la vie successivement dans differens états & dans differens élémens ?

Le plus souvent l'état des vers n'est qu'un état de passage pour arriver à une autre forme. Ainsi la plûpart des Vers qui s'engendrent dans la chair pourrie, se changent en mouches. Certains gros Vers qui se tiennent assez long-tems cachés dans

la terre, se changent par la suite en hannetons. Les Vers à soie & les chenilles deviennent papillons. Et je ne connois que les Vers de terre qui puissent constituer une espéce qui ne souffre point de métamorphose.

Cela étant ainsi, on pourra doresnavant regarder la forme de Ver dans les animaux, comme un indice presque certain d'une métamorphose future, bien loin de la regarder comme un obstacle à ce changement.

2°. On objecte en second lieu, que j'attribue au petit animal un instinct imaginaire pour le faire monter dans sa cellule. J'avouë qu'il est difficile de développer un mystére aussi caché que celui de la Génération, sans y rencontrer bien des difficultés qu'on a beaucoup de peine à résoudre. Mais lorsqu'on ne voit pas une opposition formelle à ce qu'on donne pour la cause d'un effet évident, il semble qu'on n'ait pas droit de la contester. Telle est la difficulté en question. Il ne s'agit point ici d'instinct, je n'en ai point attribué au petit animal pour entrer dans sa cellule; je sçai trop bien qu'en matiere

de Physique il faut des loix de Méchanique, & je tâche d'en donner de probables.

La prodigieuse multitude d'animaux que la liqueur Spermatique charrie, inondant l'œuf qui se trouve prêt à être fécondé, il est presque impossible qu'il ne s'en présente un à la petite ouverture de la cicatricule. Et de cette prodigieuse multitude il n'y en a qu'un qui y puisse trouver place, parce que la cicatricule n'est pas capable d'en contenir davantage. Si par hazard elle est assez grande pour en admettre deux, il en viendra deux fœtus sous une même enveloppe, ou un monstre de deux fœtus joints par quelque endroit du corps. Et la facilité avec laquelle cet événement d'ailleurs assez commun s'explique par ce système, est encore une preuve de sa vraisemblance.

3°. On dit que c'est aller chercher bien loin l'usage de ces petits Vers, que d'en faire les prémices de l'homme, qu'ils peuvent être produits dans la liqueur séminale pour d'autres usages, comme d'agiter la liqueur & d'en faciliter l'exhalation des esprits.

Outre que j'ai déja fait voir qu'on suppose sans preuve, des esprits dans cette liqueur, il me paroît bien plus naturel de tirer cette consequence, que les petits animaux ou vermisseaux qui se trouvent en très-grande quantité dans une liqueur si nécessaire à la Génération, sont eux-mêmes la cause prochaine & immédiate de la Génération, que de croire qu'ils n'en sont que de foibles instrumens & très-éloignés, sur-tout lorsqu'on n'en découvre point de cause plus prochaine. Après cela l'autre usage qu'on leur assigne n'est nullement nécessaire, & cette cause finale n'est point du tout vrai-semblable. Tout ce qui est liquide est dans un assez grand mouvement sans avoir besoin d'un aide aussi foible que celui qu'il recevroit du mouvement des animaux qui pourroient s'y mouvoir. Dira-t-on que les poissons ont été créés dans la mer, les oiseaux dans l'air, pour empêcher par leur mouvement ces liquides de se corrompre ? L'un n'est pas plus plausible que l'autre.

4°. On trouve que la conception

par le moyen du petit Ver, charge trop le syſtême du développement. Mais en quoi le syſtême du développement eſt-il plus chargé dans cette hypothèſe que dans le ſentiment ordinaire des œufs ? Si nous admettons dans Adam tous les petits animaux enfermés & comme emboités les uns dans les autres ; les Ovariſtes ne ſuppoſent-ils pas de même tous leurs œufs enfermés les uns dans les autres & contenus dans Eve ? On ne peut donc rien nous objecter ſur cela, qu'on ne puiſſe oppoſer de même à l'opinion des œufs déja reçûë. Mais pour défendre préſentement l'une & l'autre de ces opinions contre ceux qui trouvent trop d'embarras dans le développement, qu'ils conſiderent avec moi ce qui ſe paſſe dans la nature, & ils verront combien en effet le syſtême du développement eſt chargé ; mais en même tems ils ſeront forcés de convenir que quelque ſurchargé qu'il paroiſſe, il n'en eſt pas moins vrai. Voyons ce que dit M. Dodart ſur la fécondité des plantes, démontrée particulierement dans l'orme, & dont le Mémoire

est inseré dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1700. En voici l'extrait. Une merveille assez exposée aux yeux de tout le monde & peu observée, c'est la fécondité des plantes; non pas seulement la fécondité naturelle des plantes abandonnées à elles-mêmes, mais encore plus leur fécondité artificielle procurée par la taille & par le retranchement de quelques-unes de leurs parties. Cette fécondité artificielle n'est autre que la naturelle; car enfin l'art du Jardinier ne donne pas aux plantes ce qu'elles n'avoient point, il ne fait que leur aider à développer & à mettre au jour ce qu'elles avoient. Voici un exemple de la fécondité que peut avoir un arbre, en fait des graines seulement, qui sont comme l'on sçait, le dernier terme & l'objet de toutes les productions de l'arbre.

On sçait que les ramaux de l'Orme ne sont que des glanes de bouquets de graines extrêmement pressées l'une contre l'autre. M. Dodart ayant pris au hazard un Orme de six pouces de diamêtre, de vingt

pieds de haut, jusqu'à la naissance des branches, & qui pouvoit avoir douze ans, en fit abattre, avec un croissant, une branche de huit pieds de long, & négligeant les graines qui avoient été abbatuës par les coups redoublés du croissant, & par la chûte de la branche, il fit compter ce qui en restoit. On trouva sur cette branche 16450. graines.

Il y a sur un Orme de six pouces de diametre, plus de dix branches de huit pieds, mais supposé qu'il n'y en ait que dix, ce sont pour chacune de ces dix branches 164500. graines: Toutes les branches qui n'ont pas huit pieds, prises ensemble, font une surface qui est beaucoup plus que double de la surface des dix branches de huit pieds. Mais en ne la posant que double, parce que peut-être ces branches moindres sont moins fecondes, ce sont pour toutes les branches prises ensemble 329000. graines.

Un Orme peut aisément vivre cent ans, & l'âge où il a sa fécondité moyenne n'est assurément pas celui de douze ans. On peut donc compter

compter pour une année de fécondité moyenne, plus de 329000. & n'en mettre au lieu de ce nombre que 330000. c'eſt bien peu. Mais il faut encore multiplier ces 330000. par les cent années de la vie de l'Orme. Ce ſont donc 33000000. de graines qu'un Orme produit en toute ſa vie, en mettant tout au plus bas pied. Et ces trente-trois millions ſont venus d'une ſeule graine.

Ce n'eſt là que la fécondité naturelle de l'arbre, qui n'a pas fait paroître tout ce qu'il renfermoit.

Si on l'avoit étêté, il auroit repouſſé de ſon tronc autant de branches qu'il en avoit auparavant dans ſon état naturel; & ces nouveaux jets ſeroient ſortis dans l'eſpace de ſix lignes de hauteur, ou environ, à l'extrémité du tronc étêté.

A quelque endroit & à quelque hauteur qu'on l'eût étêté, il auroit toûjours repouſſé également; ce qui paroît conſtant par l'exemple des arbres nains, qui ſont coupés preſque rés pieds rés terre.

Tout le tronc depuis la terre juſqu'à la naiſſance des branches, eſt

donc plein de principes ou de petits embrions de branches, qui à la vérité ne peuvent jamais paroître tous à la fois ; mais qui étant conçûs comme partagés par petits anneaux circulaires de six lignes de hauteur, composent autant d'anneaux, dont chacun en particulier est prêt à paroître, & paroîtra toûjours dès que le retranchement se fera précisément au-dessus de lui.

Toutes ces branches invisibles cachées, n'existent pas moins que celles qui se manifestent ; & si elles se manifestoient, elles auroient un nombre égal de graines, qu'il faut par conséquent qu'elles contiennent déja en petit.

Donc en suivant l'exemple proposé, il y a en cet Orme autant de fois trente-trois millions de graines, que six lignes sont contenues dans la hauteur de vingt pieds ; c'est-à-dire, qu'il y a 15. milliars 840. millions de graines, & que cet arbre contient actuellement en lui-même de quoi se multiplier & se reproduire un nombre de fois si prodigieux. L'imagination est épouvantée de se

voir conduire jusques-là par l'expérience & par la raison.

Que diront à ces Observations, ceux qui craignent de trop charger le système du dévelopement ? Ne seront-ils pas forcés d'avouer qu'ils ont eu une idée trop bornée de la prévoyance infinie du Créateur pour la propagation des Etres vivans ? Mais qu'ils permettent à présent à notre raison de pénétrer au-delà de ces bornes, où les sens nous ont conduits, & où ils commencent à nous abandonner. Ils reconnoîtront que tout ce que les sens viennent de leur montrer, n'est encore rien en comparaison de ce qu'elle leur va découvrir. Car si l'on vient à penser que chaque graine d'un arbre contient en elle-même un second arbre, qui contient le même nombre de graines ; que l'on ne peut jamais arriver ni à une graine qui ne contienne plus d'arbres, ni à un arbre qui ne contienne plus de graines, ou qui en contienne moins que le précédent, & que par conséquent voilà une progression géométrique croissante, dont le premier terme est 1.

le ſecond 15840000000. le troiſiéme le quarré de 15840000000. le quatriéme ſon cube, & ainſi de ſuite, à l'infini ; la raiſon & l'imagination ſeront en quelque ſorte perdues & abîmées dans ce calcul immenſe.

Cette ſuite prodigieuſe de nombre eſt capable d'effrayer des eſprits qui ne ſont pas accoûtumés à pouſſer bien loin leur méditation ; mais ceux qui ont coûtume de creuſer, ſoit en Phyſique, ſoit en Mathématique, ſçavent qu'ils ne vont pas bien loin ſans rencontrer bien-tôt quelque infini ; comme ſi l'Auteur de la Nature avoit pris ſoin de répandre par tout ſon principal caractere.

Si donc on demeure d'accord du ſyſtême du dévelopement dans les plantes, tout ſurchargé qu'il eſt, comme on n'en peut pas douter, on l'admettra très-aiſément dans les animaux, où il paroît moins chargé, & on l'admettra d'autant plus facilement, que ce ſyſtême eſt le plus ſimple de tous. Car ſuppoſant une fois tout créé en même temps, com-

me semble le marquer ce passage de l'Ecclésiastique [18. 1.] *Deus creavit omnia simul*, il ne faut pas se donner la torture, pour trouver de quelle maniere se peuvent former les corps organisés, qui ne font plus que se développer les uns après les autres. Au lieu qu'il sera toûjours aussi difficile d'expliquer leur formation fortuite, que de démontrer qu'en mettant dans un creuset de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'acier, & de l'émail, les parties de chaque matiere se rangeront de telle sorte, qu'elles formeront une montre.

5°. On fait une cinquiéme objection; sçavoir, que l'animal que l'on commence à découvrir dans l'œuf après la conception, ne paroît point un Ver.

Je répondrai à cela, que si l'on pouvoit ouvrir la cicatricule de l'œuf un instant après la conception, c'est-à-dire, immédiatement après l'entrée du Ver, on y découvriroit encore le petit animal sous la forme de Ver. Mais comme il commence à grossir presque aussi-tôt qu'il commence à prendre une nouvelle nour-

riture dans l'œuf, & comme de nouvelles parties commencent en même temps à se développer en lui, il n'est pas étonnant qu'on ne le voye plus sous la forme de Ver, mais dans les différens états où il passe de cette forme à celle de l'animal, de l'espéce duquel il doit être.

On a observé des fœtus tout formés dans l'ovaire & dans les trompes de la matrice au bout d'un temps fort court après la conception; mais cela ne détruit point mon hypotese; & tout ce qu'on en peut conclure, c'est que les petits animaux qui sont les prémices de l'Homme, quittent peu de temps après qu'ils sont arrivés dans l'œuf, la forme de Ver, pour commencer à prendre la forme humaine.

Entre les observations des fœtus insérées dans les Mémoires de l'Académie, la plus circonstanciée est celle qui est rapportée par Mr Dodart en l'année 1701. d'un embrion de vingt-un jours. Il n'avoit encore que sept lignes de long, mais à peine y pouvoit-on distinguer les parties; on n'y discernoit bien que la

tête & le tronc : les cuisses & les bras n'étoient point encore développés, & sa tête avoit le tiers de toute la longueur. Dira-t'on que cet Embrion fut un Homme formé ? Et n'avoit-il pas en cet état plus de rapport avec la forme de Ver qu'il avoit en premier lieu, qu'avec celle de l'Homme ? Supposant que la tête du petit Ver fût devenue la tête du fœtus, dont le reste du corps avoit été caché dans ce qui faisoit la queue de ce même Ver. Mais je dis plus, ce Ver n'est pas encore homme parfait, au bout de neuf mois qu'il vient au monde ; car on peut dire qu'il n'est dans cet état de perfection, que vers les vingt ans, qui est à peu près le terme où le corps de l'homme a acquis toutes ses proportions.

6°. On attaque ensuite le système des Plantes, & on objecte que la disposition de certains pistiles qui s'allongent beaucoup au-delà des sommets des étamines, ne permet pas l'entrée de la petite farine prolifique.

Je conviens que quelques pistiles surpassent de beaucoup les sommets ;

mais cela n'arrive ordinairement que dans les fleurs panchées ou renverſées, & pour lors cette ſituation de piſtile favoriſe la fécondation : car dans ces fleurs la pouſſiere ne peut tomber des capſules des étamines, ſans qu'il s'en attache une grande quantité aux piſtiles. Quelques-uns même de ces piſtiles prolongés ſont garnis de petits poils dans leur longueur ou à leur extrémité, pour mieux retenir ces petits grains, & preſque tous ſont enduits d'une légére glu, ou thérébentine, à quoi les petits grains s'attachent aiſément. Dans la Tulipe & dans quelques autres fleurs, le piſtile ne commence à s'élever au-deſſus des ſommets des étamines, qu'après que les étamines étant mures, ont déja verſé leurs pouſſieres. Ainſi dans ces fleurs l'allongement du piſtile ne nuit plus à la fécondation qui l'a précedé.

Je conviens que ce n'eſt pas aſſez d'avoir prouvé que la pouſſiere prolifique des étamines peut s'attacher aux piſtiles des fleurs : qu'il reſte encore à la conduire juſques dans les

les cellules des graines, & j'avoue qu'il eſt très-difficile de comprendre comment ces petits grains y parviennent. Mais de ce que l'on a peine à découvrir comment une choſe ſe fait, doit-on la conclure impoſſible, ſur-tout lorſqu'on découvre autant d'appareil pour la faire réuſſir; que nous en voyons dans les plantes pour préparer cette pouſſiere prolifique dans les étamines, pour la répandre dans un certain temps, pour la recevoir dans ce même temps ſur les piſtiles, & pour l'y retenir? Ne voyons-nous pas dans les animaux quelque choſe d'auſſi difficile à concevoir, lorſque nous trouvons dans les Oiſeaux l'entrée de l'infundibulum, ou entonnoir de leur matrice fort éloigné de l'ovaire. On a peine à s'imaginer comment les œufs ſe détachant de l'ovaire, viennent chercher l'ouverture de cet entonnoir, quoiqu'on ne puiſſe pas douter que cela ne ſe faſſe. Tout l'appareil des fleurs doit nous perſuader de la néceſſité des pouſſieres prolifiques pour la fécondation des graines; & les autres preuves que j'ai déja rappor-

tées ci-devant, achevent de nous en convaincre. Quelques observations leveront avec le temps, les doutes qui peuvent rester encore sur cette matiere.

7°. On dit avoir observé que des fleurs d'abricotier, dont les sommets des étamines avoient été rongés par des Mouches, ne laisserent pas de porter du fruit; mais étoit-on bien assuré que tous les sommets avoient été entierement mangés, & qu'ils l'avoient été avant qu'il se fût épanché aucun grain de poussiere des capsules de ces sommets? Et supposé que cela fût, on ne peut rien conclure contre ce système, de ce que des fruits ont succedé à ces fleurs; car souvent des pieds d'arbres femelles portent des fruits sans le secours des étamines; mais ces fruits avortent ordinairement, ou s'ils viennent à une espéce de maturité, ils sont âpres & de mauvais goût, comme je l'ai déja fait observer dans les Palmiers, & ils sont stériles, comme je l'ai observé moi-même dans plusieurs poires, pommes, & autres fruits, dont les pe-

pins étoient flétris, desséchés & sans germe. On peut ajoûter à cela que les œufs de Poule qui ne sont pas fécondés du Coq, ne different pas extérieurement des autres, & sont pourtant stériles.

8°. On ne peut s'imaginer que l'air puisse être l'entremetteur de cette fécondation.

Mais y a-t'il plus d'inconvénient à rendre l'air l'entremetteur de la fécondation de quelques plantes, qu'à rendre l'élement de l'eau entremetteur de celle des Poissons, & particulierement des Huitres & des autres animaux qui restent immobiles attachés au fond de la mer? D'ailleurs si quelques plantes, faute de vent, demeurent stériles, est-ce à l'observateur de la Nature, qu'il s'en faut prendre, & le malheur est-il si grand?

9°. On ajoûte enfin, que si ces petits grains de poussiere étoient autant de plantes, ils devroient, en tombant à terre, y produire autant de petites plantes; mais pourquoi n'avoir pas fait la même difficulté touchant la liqueur destinée à la pro-

pagation des animaux ? Car enfin si le petit animal ne rencontre pas dans la terre, ou dans l'eau, une nourriture convenable pour le faire croître, & s'il ne la trouve que dans l'œuf de la femelle, le petit germe de la plante ne rencontre pas non plus dans la terre, une nourriture propre pour son dévelopement, il ne la trouve que dans l'embrion de la graine.

Si l'on veut comparer présentement, sans préjugé, les diverses opinions sur la Génération des Plantes & des Animaux ; si l'on pese bien les preuves des unes & des autres, & les difficultés qui se rencontrent dans toutes ces hypotheses, je ne doute pas qu'on ne convienne aisément que la nôtre est plus simple, plus générale, & admet moins de suppositions. Je ne suis point entêté de mon opinion ; & comme je n'ai pris ce parti qu'en attendant mieux, si l'on a quelque chose de meilleur à me proposer, je le suivrai avec plaisir ; la vérité étant l'unique but que je me propose. Je suis, &c.

J'ai dit dans le Chapitre huitiéme,

qu'encore que le tabac pût être bon contre les Vers, en en prenant souvent, il falloit néanmoins user modérément de ce remede; parce que le fréquent usage en étoit dangereux à la santé.

Comme les raisons que j'ai apportées pour faire voir ce danger, sont tirées de la sçavante These latine que Mr Fagon premier Médecin de Louis XIV. a fait soûtenir sur le Tabac; j'ai cru que j'obligerois les Lecteurs, si je mettois ici cette These que j'ai traduite en François pour l'utilité de ceux qui n'entendent pas le latin.

1

QUESTION AGITEE

le 26. de Mars de l'année 1699. aux Ecoles de Médecine de Paris, sous la Présidence de Monsieur Fagon, Conseiller du Roi en tous ses Conseils d'Estat, Premier Médecin de Sa Majesté.

Sçavoir si le fréquent usage du Tabac abrege la vie.

TRADUCTION DU LATIN.

I.

POur porter un jugement juste des effets que peut produire le Tabac, il faut avoir une connoissance parfaite de l'Anatomie. Cette connoissance est même si nécessaire dans toute la Médecine, que si l'on n'en fait pas le premier fondement de cet Art, c'est en vain qu'on travaille à la conservation du corps humain. Mais il ne faut pas confondre la véritable Anatomie avec les

légers commencemens où étoit cette Sçience du temps de Galien, ni par conséquent s'applaudir de ce que l'on connoîtra la figure, la couleur, la situation des principaux viscéres, les tendons, & la masse charnue des muscles.

Ce seroit n'en sçavoir guères plus que ceux que leur Profession servile oblige à démêler en général, les parties des animaux, pour distinguer celles qui se peuvent vendre plus cher, ou qui sont les plus propres à la délicatesse des mets.

Le Médecin doit développer dans le corps ce qu'il y a de plus caché; il faut qu'il cherche les premiers principes qui composent les viscéres; qu'avec le stilet & les instrumens les plus fins, il dilate les plus petits vaisseaux; que dans un nombre presque infini de glandes, à peine visibles, il débrouille les différens cribles, par lesquels elles filtrent les sucs qu'elles reçoivent. Il faut qu'il suive les plus petits filets des nerfs; que la distribution qui s'en fait aux diverses régions du corps, lui apprenne la correspon-

dance des organes les uns avec les autres ; qu'avec toute l'attention des yeux, il remarque jusqu'à la derniere tissure des muscles ; qu'aidé du microscope, il observe les vis, les voutes, les spirales, les cellules que forment les fibres les plus déliées, & que par la fragilité & la finesse de toutes ces parties, il sçache juger de ce qui est capable de les rompre, ou de les conserver ; & par conséquent d'affoiblir, ou de fortifier la santé ; d'abreger, ou de prolonger la vie.

Avec ces lumieres, on découvre facilement les effets que peuvent produire dans le corps les choses qui y entrent ; on voit l'ordre ou le dérangement que peuvent y apporter le vin, l'eau-de-vie, l'opium, le tabac ; mais on en juge bien plus à fond, lorsque sans s'être arrêté à la dissection des corps privés de vie, on a passé à celle des animaux vivans ; car autrement, on ne peut guères avoir appris que la structure & la situation des parties solides ; & cela ne suffit pas pour donner une connoissance entiere de tout ce qui

se passe dans le corps humain. Il faut donc pour bien juger de tout ce qui peut, ou ruiner, ou entretenir la vie, avoir creusé jusques dans les entrailles des animaux vivans, y avoir vu comme le corps est entretenu dans ses fonctions par l'accord, & en même temps par le combat des parties fluides & des parties solides, dont la machine vivante est composée : il faut y avoir observé comme les fluides font un effort continuel contre les parties solides qui les renferment, comme les solides résistent sans cesse à la violence des fluides qui les heurtent ; & comme rien par conséquent ne sçauroit être plus contraire à la santé & à la longue vie, que ce qui est capable de ralentir trop le mouvement des fluides, ou de l'augmenter outre mesure ; d'où l'on peut voir ce qu'il y a à craindre, ou à espérer de l'usage fréquent du Tabac.

Mais pour tirer de l'Anatomie tout le secours nécessaire, non-seulement en ce qui regarde cette question, mais encore en ce qui concerne toutes les autres de la Méde-

cine ; il faut considerer sans prévention, ce qui se passe dans les corps animés, n'écouter d'autre interprete de la Nature, que la Nature même, & ne point préférer l'autorité des Anciens aux témoignages de ses yeux ; encore moins négliger l'étude de la vérité, pour se laisser aller aux vains discours de certaines gens, qui tenant de la grossiereté de l'air où ils sont nés, s'imaginent qu'il est de leur honneur de conserver dans leur vieillesse les erreurs de leurs premieres années, & qui pour donner quelque crédit à leurs fausses opinions, ne cessent de publier que c'est un crime de s'écarter le moins du monde de la Doctrine des Anciens. Qui ne voit qu'un respect si aveugle pour l'Antiquité, n'est qu'un masque, dont se couvre leur paresse & leur ignorance ? Ils font profession de suivre les Anciens, mais suivent-ils les maximes de probité que leur ont laissé ces premiers Maîtres ? Se reglent-ils sur les mœurs de ces grands hommes ? Dira-t'on, par exemple, que l'esprit noble d'Hippocrate, que ce désintéressement, dont il fait l'élo-

ge, ſoit en eſtime parmi ceux qu'une lâche & ſordide avidité rend inſenſibles à l'honneur, juſqu'à leur faire employer la fraude, pour ſupplanter ceux dont le mérite leur fait ombre, & courir enſuite ſur leurs dépouilles ? Si zelés en apparence pour les Dogmes des Anciens, en ſont-ils plus dociles aux maximes de bienſéance, que les Anciens obſervoient ſi religieuſement ? Gardent-ils ces dehors graves & modeſtes, ſi recommandés par Hippocrate ? Ne donnent-ils pas les premiers dans les excès du Tabac ; ne diroit-on pas même qu'ils cherchent à autoriſer cet abus par leur exemple ? Eux, qui par un regard ſerain, par un air doux & tranquille, devroient animer la confiance de ceux qui les conſultent ; ils n'ont pas honte de ſe préſenter avec un viſage tout couvert de Tabac, & où l'on ne diſcerne quelquefois que les traits difformes que cette poudre y a tracés. Ils ſont auprès d'un Malade plus occupés de leur tabatiere, que de l'examen de ces ſignes redoutables, qui ne vont pas moins qu'à décider de

la vie, ou de la mort, & ils ne s'embarraſſent nullement qu'on les voye ainſi tout enyvrés d'une vapeur, qu'ils reſpirent ſans ceſſe, exercer comme par maniere d'acquit un miniſtere, où toute l'application de l'eſprit humain ſeroit à peine ſuffiſante.

II.

S'il ne faut pas s'entêter des Anciens, il ne faut pas auſſi leur refuſer notre eſtime. Il eſt vrai qu'ils ont ignoré pluſieurs choſes que notre ſiecle plus heureux a découvertes; mais en récompenſe, nous leur en devons pluſieurs autres, qu'ils ont trouvées les premiers. D'ailleurs ils ont cherché la vérité par eux-mêmes, & ils l'ont fait avec tant de bonne foy, que cela ſeul devroit ſuffire, pour nous les rendre recommandables. A quel degré de perfection penſons-nous que ces grands hommes ne porteroient point leurs premieres découvertes, s'ils renaiſſoient aujourd'hui au milieu de tant de ſecours qui leur ont manqué? Que de corrections ne feroient-ils

point dans leurs Ecrits, s'ils les éclairciſſoient par des Commentaires ? Que d'erreurs, que d'obſcurités, ne banniroient-ils point, pour faire place à la vérité, à l'évidence ? Ils chaſſeroient, ſans doute, du Temple d'Eſculape, ces vaines Idoles de qualités & de facultés, ſi ſouvent & ſi vainement invoquées contre l'ignorance ; ils ne perdroient plus le temps à examiner, comme la balance à la main, les divers mélanges des élemens ; ils ne reconnoîtroient d'autres cauſes de la vie & des fonctions de l'animal, que celles qui ſe tirent de la ſtructure merveilleuſe des nerfs, de la circulation du ſang, & des rencontres mutuelles de ces corps qu'Hippocrate a reconnus, l'amer, l'acide, le doux, & le ſalé.

Voilà le parti qu'auroient pris les Anciens, s'ils avoient eu les mêmes ſecours que nous ; c'eſt celui par conſéquent que doivent embraſſer leurs partiſans. Ces zéles Sectateurs reſpectent, diſent-ils, l'antiquité ; qu'ils reſpectent donc la vérité, qui eſt ſi ancienne ; qu'ils en inſpirent

l'amour aux jeunes gens, en ne leur enſeignant rien que de vrai; qu'ils ne s'imaginent pas qu'il ſoit permis de s'abandonner au caprice dans le choix des opinions, d'attaquer en pleine Chaire des Maximes univerſellement reçûes, d'en ſubſtituer de fauſſes, & de remettre ſur la ſcene, à la honte d'un Art tout divin, des erreurs ridicules, que le temps a enſevelies. Un Médecin judicieux mépriſe tout ce qui ne ſert point à l'intelligence des Loix de la Méchanique; de ces Loix, dis-je, qui font tout l'ordre, & ſur leſquelles eſt appuyée toute l'œconomie du corps animé. Uniquement attaché à l'expérience de ſes ſens, il mene partout ces fidéles témoins; il examine avec eux ce qu'une ferme, ou une lâche tiſſûre de parties, ce qu'un mouvement uniforme, ou tumultueux de liqueurs, peuvent contribuer de leur part, pour prolonger ou pour abréger la vie.

Dans la jeuneſſe, la ſtructure ferme, & la trame ſolide des parties avec la couleur vive de la peau, ſont des ſignes viſibles d'une ſanté par-

faite, & d'un tempérament fort & vigoureux. Dans la vieilleſſe au contraire, les infirmités, dont on eſt alors accablé, nous apprennent les déſordres qu'entraîne après ſoi le relâchement des parties nerveuſes, & nous font voir que la circulation naturelle du ſang une fois affoiblie, eſt la cauſe la plus prochaine de la mort.

En effet, dans cet âge, non-ſeulement les mammelons de la peau ſe flétriſſent, & les rides font des ſillons ſur le corps, non-ſeulement les voutes des nerfs s'affaiſſent, & une chair molle & pendante défigure des membres déja dénués de force; mais encore les ligamens ſe relâchent, & une humeur lente, qui tombe ſur les articles des pieds ou des mains, y forme la goutte; les fibres rompues, ou affoiblies, ne conſervent plus aux viſcéres leur premiere ſolidité; le reſſort du cœur ſe ralentit, le corps perd ſon action, tout tombe en ruine, & les routes du ſang ſe bouchent de telle maniere, que la circulation diminue tous les jours, & ſe termine enfin avec la chaleur & la vie.

Quand ces accidens viennent de la Loi inévitable de la Nature, ils n'approchent que pas à pas, & après une longue suite d'années; mais ils fondent tout à coup dès la jeunesse même, & malgré la bonne compléxion, lorsqu'on les appelle par les voluptés, je veux dire, lorsque par l'abus des plaisirs, on débilite les parties nerveuses, qu'on en dérange la structure par le choc fréquent de ces liqueurs volatiles, qui à force d'irriter les fibres des membranes, de les piquer, de les déchirer, ou à force de les engourdir, les dessèchent à la fin, & les privent du suc nourricier qui les doit pénétrer comme une rosée. Or, la cause la plus propre à produire tous ces pernicieux effets, c'est l'usage immodéré du vin, c'est celui de l'eau-de-vie, de l'opium; c'est sur-tout, comme nous le verrons, celui du Tabac.

III.

L'Amérique, vaincue par les Espagnols, triompha de la fierté de ses Conquérans, & leur inspira ses propres

propres mœurs ; elle hâta le trépas de ces nouveaux Maîtres, par le don qu'elle leur fit de la maladie vénérienne, & d'une pernicieuse plante, qui la vangerent bientôt de la servitude & de la mort de ses habitans. Cette plante, qu'il seroit à souhaiter qui fût toûjours demeurée inconnue, est appellée dans le pays *Picielt* & *Petun*, & en Espagne, *Tabac*. Elle fut apportée par une flote Espagnole, qui amena en même temps une troupe de gens attaqués d'une maladie honteuse. Cette flote répandit donc malheureusement deux sortes de maux sur nos Terres, & l'Europe vit aussi-tôt fondre sur elle une foule de maladies, qu'elle n'avoit point encore connues. Le Tabac, dont la graine fut envoyée de Portugal par les soins de Nicot, Ambassadeur de François II. & depuis semée sous le nom de Nicotiane, crut aussi facilement dans notre climat, que la jeunesse Françoise, si docile au mal, fut prompte à en abuser. Cette herbe, si l'on en examine la feuille & la racine, ressemble assez bien à la petite jusquiame ;

mais si l'on en considere les effets, on la doit mettre au rang des pavots & des morelles; elle surpasse même par son souphre, & par l'huile dangereuse qu'on en distille, la mandragore, le solanum que nous appellons furieux, & le stramonium : cependant lorsqu'on en sçait user avec prudence, elle est à estimer, pour les grands avantages qu'on en retire, & doit tenir rang parmi les meilleurs remedes de la Médecine. Introduite à propos dans les narines, soit entiere ou pulvérisée, elle picote doucement la membrane, dont les enfoncemens du nez, & les petits os qui le composent, sont revêtus; cette membrane se resserre alors, & par l'effet de plusieurs secousses successives, comprime les mammelons & les glandes, dont elle est parsemée, & en exprime, comme d'autant d'éponges, la mucosité superflue qui s'y est amassée.

Cet excrément étant chassé, les sérosités ne trouvent plus d'obstacle à leur sortie, elles suivent le mouvement qui vient d'être imprimé;

& comme une eau qui coule par des siphons, elles sortent avec abondance des vaisseaux & des glandes d'alentour. Il arrive par le même picotement, qu'en mâchant le Tabac, ou en le fumant, les glandes des mâchoires, & les vaisseaux salivaires, sans cesse ébranlés, laissent échapper une grande quantité de salive, qui emporte avec soi la matiere des fluxions. Il se communique en même temps aux membranes des poumons une certaine impulsion, qui les débarrasse d'une pituite visqueuse, dont la sortie fait souvent la guérison de l'asthme, & de plusieurs autres accidens.

Le Tabac contient un souphre narcotique, par lequel il appaise la douleur des dents; il produit outre cela, par le moyen de ce souphre, une telle tranquillité dans le corps & dans l'esprit, qu'on peut regarder cette plante comme l'herbe fameuse, dont parle Homere, laquelle avoit la vertu de changer la tristesse en joye; car le Tabac, par la force de ce souphre, dissipe les ennuis, fait trouver un bonheur sen-

ſible au milieu de la pauvreté ; il ſe gliſſe agréablement dans les veines, fait concevoir de douces eſpérances, conſole l'eſprit, &c. Ceux même qui manquent du néceſſaire, trouvent dans le Tabac de quoi oublier leur néceſſité. Une pituite, qui leur tombe ſans ceſſe dans l'eſtomac, leur rend l'abſtinence ſupportable, ſoit que cette pituite y tienne lieu d'alimens, ſoit qu'elle engourdiſſe les nerfs du ventricule, & les rende inſenſibles à la faim.

Le Tabac n'eſt pas ſeulement propre à pluſieurs incommodités du dedans, il guérit encore les ulcéres du dehors ; il mange les mauvaiſes chairs, conduit le mal à une heureuſe cicatrice, & fait ce que très-ſouvent les autres remedes n'ont pu faire. Mais les mêmes cauſes, qui le rendent capable de tant de bons effets, quand on le ſçait employer à propos, ne ſervent qu'à le rendre d'autant plus dangereux quand on en abuſe ; car puiſqu'il renferme un ſel cauſtique, par lequel il purifie les ulcéres, mange les carnoſités les plus dures, & décou-

vre jusqu'à la chair vive ; quel désordre ne causera-t'il pas, si à force d'en user, il vient à mordre par son sel âcre, sur des membranes tendres & délicates ? Il ne pourra manquer alors d'exciter des convulsions dans les nerfs de la gorge & du ventricule, & d'ébranler tout le genre nerveux. Quel tort ne fera point la salive, qui coulera dans l'estomac, si une fois chargée de ce sel, elle en répand par-tout l'âcreté, en se mêlant avec les alimens, qui doivent être convertis en chyle, & portés ensuite avec le sang, à toutes les parties du corps ?

Le souphre narcotique du Tabac n'est pas moins à craindre que son sel ; il est vrai que ce souphre, par l'engourdissement qu'il cause aux parties, arrête, comme nous l'avons remarqué, les plus violens maux de dents, émousse la pointe de la faim, assoupit de telle maniere les sens & tout le cerveau, que quand on en est une fois enyvré à force de fumer, on oublie ses chagrins, on se croit heureux, & les miseres de la vie ne touchent non

plus, que si l'on avoit bu de l'eau de ce fleuve qui faisoit perdre tout souvenir. Mais si l'on examine bien tous ces avantages, on verra qu'il ne faut pas beaucoup s'y fier, & qu'il faut appréhender ici les Grecs & leurs présens.

IV.

Il falloit que celui-là eût une santé bien à l'épreuve, qui, après avoir essuyé les horribles symptômes que cause d'abord le Tabac, osa le premier continuer l'usage d'une plante si dangereuse. Il voulut sans doute braver la mort, lorsque sans craindre la pernicieuse fumée de la pipe, il eut le courage de tirer à pleine haleine, un poison plus dangereux que celui de la cigue. Disons plûtôt qu'il faut avoir un corps autrement fait que celui des autres hommes, pour se croire au-dessus des maux qui sortent de cette boëte de Pandore, par l'émission d'une simple poussiere, ou qui avec la fumée d'une pipe, vont porter leur mortelle impression jusqu'aux

endroits du corps les plus reculés. Quels assauts ne souffrent point ceux qui commencent à fumer ? Je ne sçai quel venin secret se fait aussitôt sentir au-dedans : l'estomac est ébranlé par des nausées, renversé par des vomissemens ; le cerveau est attaqué de vertiges, la tête devient chancelante, les yeux obscurcis ne peignent plus d'autre image que celle de la mort, le corps gémit sous divers accès de chaud & de froid ; le cœur presque sans action, refuse aux parties le sang & les esprits, dont elles ont besoin ; & ce qu'il y a de plus déplorable, la mémoire, ce précieux trésor, est le premier bien que la fumée du Tabac enleve à l'homme ; de sorte que, pour être initié à ces noirs mysteres, il faut commencer d'abord par sacrifier l'usage de ses sens & de sa raison.

Si après s'être réveillé d'un tel assoupissement, on considéroit combien tous ces ravages sont capables d'altérer les principes de la vie, il n'est personne sans doute, en qui le désir de vivre ne l'emportât sur la

passion qu'il auroit pour le Tabac. Le plaisir qu'on y trouve, est un enchantement qu'il faut laisser à ceux à qui la vie est onéreuse, & qui n'ont pas de quoi fournir à ses besoins. C'est aux Matelots, c'est aux Soldats, à chercher dans la fumée du Tabac de quoi se dissimuler les ennuis de la vie ; cette oisive occupation convient encore à un certain vulgaire inutile, qui semble n'être au monde, que pour consumer ce que la terre produit de plus mauvais. Mais un homme d'esprit, qui a de l'éducation, de la politesse, & de la santé ; qui a reçu de Dieu, du bien & de la sagesse pour en user, doit éviter avec soin cet appas trompeur, & ne jamais infecter sa bouche de la puanteur d'une pipe. Que s'il n'est pas capable de se conduire ainsi par lui-même, il faut qu'il permette à ses amis de le reprendre librement ; il faut que leurs reproches lui fassent confusion, & le tirent comme par force, de cet enchantement, quand même par ses plaintes, il diroit qu'ils le tuent, en voulant ainsi l'arracher à une habitude si douce.

Que

Que ſi leur trop de complaiſance le laiſſe à la merci du Tabac, non-ſeulement ſa raiſon toute ſpirituelle, toute divine qu'elle eſt, deviendra groſſiere ; non-ſeulement le corps accablé, accablera l'eſprit, mais ce corps déja ruiné dès la fleur de l'âge, & vieux avant le temps, deviendra dans peu la proye de la mort. Ces avertiſſemens ne font nulle impreſſion ſur ceux que le Tabac a une fois ſéduits ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui approuvent ouvertement les conſeils qu'on leur donne là-deſſus, & qui réſolus de rompre une habitude ſi dangereuſe, jettent au vent cette poudre qu'on leur a décriée tant de fois comme un poiſon ; ils ne ſont pas plûtôt ſeuls, qu'ils retournent à la tabatiere & à la pipe. Ils reprennent ces inſtrumens funeſtes, avec leſquels ils ſe ſont déja débilité le cerveau & les nerfs ; & comme ſi en trompant leurs amis, ils parvenoient à ſe tromper eux-mêmes, ils reviennent à leur premiere coûtume dès qu'ils ne ſont plus ſous les yeux de ceux qui les ont repris. D'où peut venir la cauſe

d'une conduite si peu sage, sinon de ce que la volupté ennemie de la raison, empêche toûjours que la prudence n'agisse; elle éblouit les yeux de l'esprit, & dérobe à la vue les regles qu'on doit suivre. Le sort de ceux qui sont ainsi aveuglés, va jusqu'à leur faire aimer leur propre mal, ce qui est le dernier de tous les maux. Les autres plaisirs ne nous séduisent pas long-temps; le chagrin les suit de près, & le moment vient qu'au lieu de les rechercher, on se repent de les avoir goûtés; il n'en va pas ainsi du plaisir que l'on trouve dans l'usage du Tabac; c'est un charme qui devient tous les jours plus puissant, une habitude qui se change en nécessité, un amusement les premiers jours, & ensuite une occupation sérieuse, dont on ne peut plus se passer. On se représente alors le Tabac, comme un des plus surs moyens de prolonger la vie. On s'imagine de multiplier par-là le nombre de ses années, de vivre autant que Nestor, & de couler des jours exempts d'infirmités; on se fait accroire qu'en détournant ainsi

par la bouche & par le nez, toutes les sérosités superflues qui ont coûtume de se décharger par la transpiration insensible, & par les autres voyes générales, on consulte plus sa santé que son plaisir ; mais on ne prend pas garde que cette distillation continuelle d'eaux qui passent par les narines, détruit à la fin l'organe de l'odorat.

Le nez est fait pour recevoir les odeurs, comme sa figure le marque, & non pour servir d'émonctoire aux sérosités, ainsi que d'autres parties, qui destinées à cet usage, sont faites en forme d'entonnoirs. C'est aux enfans & aux vieillards à être attaqués de ces distillations ; l'humidité de ces premiers est si abondante, qu'il faut qu'elle coule par la premiere issue. Dans les seconds, les parties relâchées sont comme des cribles ouverts, qui ne pouvant rien retenir, laissent couler sur les narines & sur les autres organes, l'humeur pituiteuse qu'elles reçoivent.

Mais pour les jeunes gens, à moins qu'ils ne soient malades de cathar-

res, jamais ils ne doivent avoir le nez sujet à ces écoulemens, & cette partie ne se décharge en eux que de ce qui pourroit ralentir l'action de l'odorat ; c'est donc bien s'opposer au dessein de la Nature, que d'émousser par le souphre narcotique du Tabac, & par cette eau que l'on attire sur le nez, le sentiment vif & délicat d'une membrane destinée au discernement des odeurs, & d'embarrasser par une sérosité continuelle les cellules de cet organe travaillées avec tant d'artifice, pour retenir les particules qui exhalent des corps odoriférans. Ajoûtons à cela que par le poids des humeurs, que l'on détermine à prendre ce chemin, on appésantit la tête, ce lieu destiné aux fonctions de l'esprit ; & que plaçant ainsi un égoût à la partie du corps la plus sublime, on fait un cloaque qu'il est à propos quelquefois de provoquer à son lever, par un peu de Tabac, la sortie des mucosités qui se sont amassées dans le nez pendant la nuit, & de chasser par des éternuemens la lymphe trop abon-

dante, dont regorgent les glandes voisines. Mais quand sous ce prétexte, on fait de ce remede une coûtume, on ne dégage plus la tête, on l'accable; sous l'espérance d'arriver à une meilleure santé, on se rend tous les jours plus infirme, & la lymphe sans cesse provoquée à sortir, se sépare tellement de la masse du sang, que les fibres de ce sang, destituées de l'humeur qui leur servoit de véhicule, s'embarrassent ensemble, perdent presque tout mouvement, & causent par ce repos funeste, des morts subites. Voilà les suites ordinaires des évacuations qu'on se procure par le Tabac.

V.

Les meilleures choses deviennent mauvaises par l'abus que l'on en fait; celles qui nous servent de nourriture ordinaire, & qui par la conformité de leur substance avec la nôtre, par le mélange proportionné de leurs principes, nous conviennent le plus, sont pour nous autant de sources de maux, lorsque nous

en abuſons. Elles ſe changent alors en un poiſon mortel, qui renverſe quelquefois tout à coup les principes de la vie, & nous livre à une prompte mort. La chaleur naturelle n'eſt-elle pas ſouvent opprimée par les excès du vin, & par ceux que l'on fait des meilleures viandes ? Il en eſt ainſi des odeurs; étant bien ménagées, elles flattent l'odorat, & fortifient le cœur; mais ſi-tôt qu'on en abuſe, elles allument le ſang, troublent le cerveau, font tomber en pamoiſon, & cauſent quelquefois des épilepſies. De quelle fureur ne faut-il donc pas être tranſporté, pour abuſer de telle ſorte du Tabac, qu'on n'en prenne pas ſeulement plus de fois & en plus grande quantité, qu'on ne prend les alimens les plus néceſſaires, mais qu'on en tire la poudre par le nez preſque à chaque fois que l'on reſpire. Il arrive de-là que les narines ſont toûjours pleines de Tabac, & par conſéquent que tout l'air qui entre par le nez dans les poumons, n'y entre que mêlé du ſouphre narcotique, & du ſel âcre de ce Tabac. L'air ainſi infecté, in-

fecte la masse du sang, avec laquelle il se mêle; le sang agité par les esprits fougueux que l'air y a portés, fait effort pour les éloigner, & se trouve la victime de mille mouvemens séditieux, dont il n'est point la cause. Le chatouillement qu'excite dans le nez cette herbe funeste, qui a tellement triomphé de la liberté des hommes, qu'ils ne sont plus maîtres de s'en passer, peut être appellée avec raison, une seconde Venus. Mais comme la volupté que fait goûter la premiere, est appellée par les Anciens, une courte épilepsie, on peut dire que celle qui se trouve dans l'usage du Tabac, est une longue & presque continuelle épilepsie. Car la membrane délicate des narines, sans cesse picotée par les sels âcres de cette poudre, transmet son mouvement jusqu'aux membranes du cerveau, & par une dépendance nécessaire, secoue toutes les parties nerveuses du corps & des viscéres; ce qui arrive si souvent, que dans la suite la moindre occasion suffit pour réveiller dans ces parties le mouvement auquel elles

ſont accoûtumées. Que la communication des membranes du nez, avec les nerfs des viſcéres, puiſſe être cauſe de tant de déſordres, c'eſt un fait dont on ne peut douter après ce qu'on voit arriver tous les jours dans les prompts ſymptômes de la paſſion hyſtérique, & dans ceux de la mélancolie; puiſqu'il ne faut que l'impreſſion légére d'une odeur agréable, pour les faire venir ſur le champ comme un coup de foudre, & qu'une odeur déſagréable pour les diſſiper enſuite avec la même promptitude qu'ils ſont venus. C'eſt à cette cauſe, qu'il faut rapporter l'indiſpoſition ſi connue aujourd'hui ſous le nom de *Vapeur*; & que le Vulgaire, peu ſoigneux d'examiner ce qu'il penſe, attribue mal à propos à des fumées, qui s'élevent ſoudainement du bas-ventre au cerveau; car il n'y a aucun chemin par où ces prétendues vapeurs puiſſent monter du bas-ventre à la tête, pour produire ces tempêtes ſubites, qui ébranlent tous les nerfs du corps. Ce n'eſt donc pas à des fumées, c'eſt à des mouvemens convulſifs qu'il

faut attribuer ce tumulte des viscéres; c'est-à-dire, que les fibres & les membranes, dont les viscéres sont composés & soûtenus, venant à être resserrées par quelque acide, ou à se froncer par l'âpreté de quelque suc austere, ou à s'agiter par le choc violent de quelques esprits corrompus qui les heurtent, se racourcissent, & par un ébranlement successif, communiquent leur mouvement de convulsion, non-seulement à toutes les membranes des autres viscéres, lesquelles ont commerce ensemble par la liaison des nerfs, mais encore aux meninges, qu'elles secouent avec violence, & par conséquent au cerveau qu'elles compriment par la contraction qui s'y fait des tégumens qui le couvrent. Or, comme ces symptômes s'excitent bien plus aisément dans des parties que plusieurs irritations précédentes ont déja disposées à la convulsion; il est facile de comprendre que la continuelle émotion, où le fréquent usage du Tabac entretient les parties, peut tellement disposer les nerfs aux mouvemens convulsifs,

que la moindre occasion ou d'une humeur picotante, ou d'une odeur subtile, sera capable de produire ces mouvemens de convulsion que l'on appelle vapeurs. Les parties ainsi agitées par tant de secousses réitérées, se lâchent à la fin, perdent leur ressort, & les fibres qui les composent, souffrent tant de mouvemens contraires, se racourcissent & s'étendent si souvent avec effort, qu'elles ne tardent pas à se rompre. Elles tombent les unes sur les autres; les petites cavités des tuyaux ne se soûtiennent plus, les voutes s'affaissent, les pores se bouchent, les voyes ouvertes auparavant commencent à se fermer, & ne permettent presque plus au sang ni aux esprits de circuler: ce désordre met les parties hors d'état de réparer par une nouvelle substance celle qu'elles perdent tous les jours; le sang qui sort des artéres rentre moins librement dans les veines; alors les membres privés de nourriture plient sous un poids qu'ils ne peuvent plus porter; & le corps abbatu tombe dans une langueur universelle. Ajoûtons

à cela que la plûpart des fibres des nerfs engourdies par la vapeur narcotique du Tabac, dont elles sont remplies, perdent presque tout sentiment, & ne laissent plus de passage libre aux esprits animaux ; car comme le souphre de l'opium se dissout également dans l'huile, dans les liqueurs spiritueuses, dans les salées, & dans l'eau, ce qui le rend différent des autres souphres ; de même le souphre de la nicotiane, d'une nature semblable à celui-ci, entrant dans les petits conduits des fibres nerveuses par le moyen des sels qui le lient, s'y dissout par la lymphe, ou par l'esprit qu'il y rencontre. D'où il est aisé de comprendre que les parties branchues du souphre, se dégageant des liens du sel, s'embarrassent par conséquent les unes dans les autres, & bouchent les conduits où elles se trouvent. Il arrive de-là que les esprits animaux ne peuvent plus se faire jour à travers ces souphres, à moins qu'il ne vienne une assez grande quantité d'esprits, pour forcer les obstacles. Mais si les vapeurs narcotiques du Tabac survviennent sans cesse, si el-

les se succédent toûjours les unes aux autres, il est certain qu'elles boucheront les conduits des fibres à un tel point, que les esprits animaux, quelque abondans qu'ils soient, n'y trouveront plus d'entrée, & que les nerfs engourdis ne pourront plus être réveillés. Aussi la plûpart des jeunes gens, qui prennent trop de Tabac, sont attaqués de tremblemens dès leur jeunesse même. Leurs mains mal assurées, n'agissent plus avec la même vigueur; leurs pieds chancelans semblent se refuser au fardeau du corps; les parties nobles se flétrissent, les fibres spirales du cœur n'ont presque plus de jeu, ou ne jouent que par saillies; la tissure & la trame des parties se déchire, ou se relâche; la machine vivante se détruit ainsi peu à peu; son mouvement, sans lequel elle ne peut subsister, s'affoiblit de plus en plus, en sorte que la mort, qui sans l'usage fréquent du Tabac, auroit été moins prompte, vient d'un pas précipité, terminer une vie qui ne fait que de commencer. *Donc le fréquent usage du Tabac abrége la vie.*

NICOLAO ANDRY,

Consiliario & Lectori Regio, Doctori Medico Parisiensi.

S. F. P. M.

GEORGIUS BAGLIVUS

S. P.

LItteris tuis humanissime atque elegantissime scriptis nihil his diebus accepi jucundius. *Antonium Albertum* virum doctissimum, quem ob incredibilem morum suavitatem, & summam erga me fidem ac benevolentiam amavi semper & colui, nunc observo magis, & in oculis, licet à me longe remotum, perpetuo fero. Nam præter innumera quæ ipsi debeo beneficia, nova quotidie, quæ sua est humanitas, mihi conferre non desinit. Nuper enim occasionem mihi dedisse eruditissimum *Nicolaum Andry*, Galliorum Æsculapium, per Litteras cognoscendi, beneficium ejus puto inter maxima profecto collocandum.

Ad te igitur ut proxime accedam, *Doctissime Andry*, gratæ certè mihi Litteræ tuæ sunt, sed gratissimus qui te ad scribendum animus impulit. A liberali enim & prolixâ erga me voluntate tuâ profectum esse crediderim studiosum te esse opusculorum meorum, & mihi aliquid atque adeo tantum tribuere in praxi medicâ quantum optavi equi-

dem semper, sed affecutum me id esse nunquam putavi. Nunc si tu vir auctoritate & doctrina apud Galliarum medicos celeberrimus ita de me sentis, in dubium pene revoco judicium meum, nec me prorsus audeo contemnere, ne à te dissentiam, & enitar multo etiam quàm antea diligentius ut accedam proxime, si ullâ ratione potero, quò tu me perveniisse jam existimas, ut aliquando veritati jure des, quod fortasse nunc humanitati magna ex parte largiris.

Valde gaudeo tractationem de Lumbricis per observationes & experimenta à te susceptam, quàm primum elegantissimis Parisiensibus typis edendam esse; quod quidem argumentationis genus cum omnino novum sit & à paucis tali methodo exornatum, magnam ex eo te laudem & existimationem à cunctis reportaturum esse confido. Age igitur, opusque utilitati publicæ summopere necessarium quam citissime poteris expedias.

Cum Epistolâ accepi quoque schema Lumbrici lati, plurium ulnarum longitudine, à triginta circiter annorum viro, pleuritide ac delirio laborante, excreti. Latus itaque Lumbricus cum non occurrat frequenter in praxi, quatuor sunt quæ de illo à me petis. 1. Quidem, an ab ovo ducat originem? 2. Deinde undenam tanta ipsi longitudo? 3. An ab utero matris, ut Medicinæ parens observavit, ferant ipsum ægroti. Denique, frequensne sit in urbe Româ, ut in Hollandia esse solet? An vero rarus ut in Galliis? Quæris iterum utrum experimenta à me re-

lata circa Lumbricos, lib. 1. Praxeos, fuerint circa Lumbricos terreſtres, an circa Lumbricos humanos? De ſingulis breviter, pro ingenii tenuitate, nonnulla dicamus.

Omnium animalium ac vegetabilium principium & origo ab ovo eſt; quid enim aliud plantarum ſemina quam ovum, in quo veluti in compendio quodam univerſa futuræ plantæ rudimenta contrahuntur, eaque, accidente nutritii ſucci fermentatione, aeris elatere, duplicique calore, altero quidem ſolis, altero verò telluris magnæ centrali, ſenſim veluti ſoluta compedibus excitantur, creſcunt, & ad tantam, debito tempore, perveniunt magnitudinem, quanta unicuique plantarum generi ex congenitis naturæ legibus debetur.

Si talia Philoſophi ac Medici ad unum omnes de vegetabilibus opinantur, quantò magis ſentiendum id erit de viventibus non ſolum perfectis, verum etiam de imperfectis quæ vulgo vocant inſecta. Nam præterquam quod idem rebus in omnibus ac æqualibus ordo ſit, & ab uno oriantur omnia principio, & omnia in unum, poſt generalem quemdam definant circuitum: Inſecta admirabili partium nexu, & conſtructione, iiſdem nobiliori vitalium operationum exercitatione, non ſolum plantis minimè cedunt, ſed ea in re illis longe antecellunt.

Quamobrem cum nemo plantas à putredine oriri ſtatuerit, ne quidem inſecta aliaque vilia animalcula ab eadem origine deducere debere ſuam, cum ratione æſtimantur. Pudet enim Philoſophum ac Medicum

feliciſſimo ſcientiarum hoc ſæculo, in quo per experimenta, ſolidaque Mathematices præcepta, rerum cauſæ illuſtrantur, fortuito putredinis caſui tribuere, quæ conſtans & perpetua ſeminibus inhærens naturæ lex moderatur & dirigit.

Non enim putredo eſt quæ viventia producit imperfecta; ſed putreſcentium rerum calor & fermentatio, rerum ſemina undequàque vagantia per orbem, fœcundat, ut ita dicam, ſive potius futuri animalculi primordia fœcundato in ovulo torpida & inertia excitat, fermentat, ac veluti primam vitæ auram eiſdem inſpirat, idemque cum illis agit quod calor ſolis, aut gallinæ incubatio gallinaceis cum ovis & in Bombicum ovulis.

Quæ ſuperius de Inſectis univerſe diximus, ad Lumbricos quoque in homine naſcentes jure quodam poſſunt accommodari, ut pote qui non à putreſcente generantur, κατὰ χύλω ſicuti vulgo putant Pſeudogalenici, ſed ab eodem Lumbricorum ovula in inteſtinis latentia excitantur, & ad vitæ actus reducuntur.

Latus itaque Lumbricus ab ovo ſui generis originem ducit ſuam, & ſicuti ſingularum rerum ſingulæ ſunt proprietates, à quibus ne minimum quidem deflectere queunt ob inviolabiles naturæ leges iiſdem impoſitas; ita & lumbrici lati, naturâ ſuâ, progigni ſolent in fœtu hærente adhuc in utero matris; paulatim creſcunt in orbiculos, donec faſciarum, more univerſam inteſtinorum molem adæquent. Non niſi poſt plurium annorum

annorum cursus ad debitam perveniunt longitudinem, crescentibus enim sensim hujus insecti particulis, sensim quæ jam creverunt manifestantur.

Nec mirum tam longo tempore propriam acquirere magnitudinem, familiare namque est naturæ, prout in ovorum cicatricibus, plantarum seminibus, & in ipsâ vegetatione observamus, partium lineamenta primò describere, sacculos nempe membranaceos quos deinde, humore replendo, stato tempore manifestat; reddito enim crassiore, contento in sacculis sive utriculis icore, ab ambiente membranâ figuram & tutamen obtinet, atque ita pro naturæ ordine, viscera & partes omnes, suo quæque tempore, breviori aut longiori, pro animalium ac vegetabilium varietate exolescunt.

Opinionem hanc confirmant admirabiles Bombycum, formicarum, aliorumque insectorum Metamorphoses, ipsorum enim alæ, spicula, variæque corporis partes licet antea extiterint, non nisi paulatim, & statuto quæque tempore, se nobis produnt.

Dentium semina in alveolis, plures per annos, sicuti & pilorum glomeramina in bulbo sive radice suâ, in subcutaneâ pinguedine implantata reconduntur, donec tandem accedente necessariâ maturitate, veluti vegetando foris erumpant. Ita & lumbrici lati longitudo ingens, quamvis in ovulo tota, veluti in compendio quodam, contracta sit, non apparet tamen antequàm debitam maturitatis suæ metam acquisiverit.

Unde non ab uberiori quo vescuntur ali-

mento, incredibilis eorum longitudo deducenda, prout nonnulli falsò opinantur, sed à congenitis proprietatibus huic lumbricorum generi præ aliis familiaribus; vescantur enim & saginentur cibis quantùm velint Pigmæi, Pigmæi tamen semper erunt.

Sed hîc ulteriùs quæris an ab utero matris eum adferant infantes, an vero postea in illis generetur. Summus Medicinæ parens lib. 4. de Morb. primam, ut observas, tenet opinionem, & cum ipsius præcepta naturæ oraculo confirmata sunt, haud facile ab ejus sententiâ recedo; & si recedam non me profecto rationes, aut vana hypotheseon (quas flocci pendo) figmenta, ad recedendum moverent. Sed propria experientia, per multiplicem observationum seriem constans reddita & infallibilis. Quare sicuti plures dantur Hereditarii morbi, qui ex utero sua ducunt principia, quid ni etiam de latis lumbricis hoc idem sentiendum, multo magis cum divinum senem hujus rei habeamus autorem?

Ait hic, loco jam laudato, ex lacte & sanguine redundante & corrumpente se, hos vermes in fœtu, uteri clausiris concluso, produci; idque non sine ratione opinatus esse videtur: fugit enim puer in utero lacteam lympham, ut certis recentiorum observationibus, probatum est; à cujus putrescente fermentatione excitantur latentia horum lumbricorum ovula, & ad vitam disponuntur, quod quidem aliarum rerum putrescens fermentatio præstare forsan non potest.

Eademque de causa factum esse puto ut

hic vermis epidemice graſſetur in Hollandia præ aliis regionibus, nimium abundante lacticiniis; cujuſque incolæ lacte & caſeo fere perpetuò ſaginantur. Cognovi Romæ anno 1696. juvenem viginti annorum, pallidum, macie affectum, ſputatorem, & in omni lacticiniorum uſu intemperantem; hic cum mane cœpam cultro reſecaret, ejus odore ita vehementer commotus eſt, & adeo ingenti ſuffocatione correptus, ut brevi ſe moriturum putaret, niſi ſuperveniente vomitu, ejeciſſet lumbricum teretem, tres pedes longum, & rotundam in pilam conglobatum, quo excluſo ſtatim convaluit.

An præterea generari quoque poſſint lati lumbrici in adultis, nihil audeo dicere, cum nihil hac de re, mihi adhuc conſtet experientiâ. Puto tamen impoſſibile non eſſe, licet Hippocrates ſuo tempore non obſervaverit, & ut in re difficili clare & diſtincte procedamus, obſervandum eſt an æger ſigna det lati lumbrici ab ineunte ætate, an vero poſtea & annis jam gravis. Si primum ſit, ab utero eſſe credas; ſi alterum non niſi eodem adulto genitum eſſe exiſtimandum. Difficile enim adducor ut credam puerum ab infantia in inteſtinis lumbricum gerere, nec affici ſymptomatis quæ cum hoc vermium genere conjunguntur.

Sunt autem dolor circa jecoris regionem jejuno tempore, ingens ſputatio; & ſi dolor nimis excruciet, aphonia ſupervenit. Tormina circa ventriculum ferociunt: pallidi ſunt & imbecilles, ad labores pigri,

quandoque fastidiunt cibos, quandoque appetunt inordinatè, vermiculos figurâ cucurbitinâ excernunt, qui cum sint resciſſæ partes lati lumbrici, illos dum apparent pro ſigno horum pathonomonico habet Doctiſſimus Dodonæus cum Medicinæ parente, loco citato.

In Urbe Româ, & in reliquâ penè Italiâ, non ita frequens est latus lumbricus ut in Hollandiâ, quia Itali humidam, paludoſam, frigidamque non incolunt regionem, nec forſan ſunt nimiùm intemperantes ſicuti Hollandi, præſtantius enim pharmacum contra lumbricos ſobrietate non datur.

Quatuor ab hinc annis obſervavi Romæ puerum duorum annorum, excreviſſe per alvum, vermem vivum duos pedes longum, quem, niſi fuiſſet à matre reſciſſus, multò longiorem vidiſſemus.

Puer erat pallidus & multum imbecillis. Eodem tempore mulier corripitur febre cum ingenti dolore, tumoreque in hepatis regione, vena brachii tunditur, ſed fruſtrà: dolentem locum ungi juſſimus oleo abſynthii per coctionem facto; paulo poſt vomitus & diarrhæa ſuperveniunt, & centum vermes ex aſcaridum genere ejecit, & ſanitatem recuperavit. Quindecim poſt dies recrudeſcunt omnia ut ſuprà; de vermibus denuò ſuſpicamur, contuſis tribus manipulis abſynthii romani, & affectæ parti appoſitis quindecim vermes emiſit, ſtatimque convaluit, hunc vero dolorem circa regionem Hepatis, non ipſius Hepatis, ſed inteſtini colon è regione hujuſce viſceris,

fuisse arbitramur. Multa de lato lumbrico videntur apud Spigelium, & Sennertum, multa apud hunc de verme umbilicali, de crinonibus sub cute. Apud Panarolum de vermibus cucurbitinis, rostratis ac pilosis ad mille per alvum vivis excretis, sæviente malignâ febre, epidemicâ, ab uno solùm ægrotante.

Experimenta quæ circa lumbricos feci & in praxeos nostræ lib. 1. descripsi. Non fuere circà lumbricos terrestres, sed humanos. Muliercula enim quinquaginta ann. nata febre & dyssentariâ correpta, ter centum circiter vermes vivos ejecit Romæ anno 1694. Erant longitudine Fascoli, figurâ fere cucurbitini. Injecti in spiritum vini & in infusionem seminum santonici post quinque horas periere. Post novem, in vino, dissolutione aloës, extracti Camædrios, & extracti Tabaci. Die Jovis, horâ decimâ quinta, positi fuère in oleo amygdalarum dulcium in succo Limonum, in aqua tetucciana (mineralis est, & salinis principiis abundat) & in vase, mercurio vivo semipleno. Sequenti die Veneris horâ matutinâ in oleo amygdalarum dulcium inveni vivos, sed valde torpidos & imbecilles: vivos verò, vegetos & valde mobiles in aquâ tetucciana, in succo limonum, & in vase mercurii. In hoc tamen, mercurii contactum fugiebant, & ad summitatem vasis progrediebantur. Immersi in aquam florum aurantiorum & rosarum, post octo horas convulsionibus correpti, obiere. Atque hæc de lumbricis.

Mirifice delectatus sum non defuisse in Galliis, (sed quando illustris & inclita Galliorum Regio claris viris ferax non fuit?) acres ingenio viros qui mecum sentiant difficillimis hisce praxeos medicæ temporibus, in quibus omnia speculationum & hypotheseon fluctibus agitata turbataque videmus, non ante cessaturam tempestatem, quàm Medici spretâ opinionum arrogantiâ & fastu, ad Hippocratem clavum tenentem & moderantem confugiant, & ab eodem naturæ voce loquente discant, quâ viâ progrediendum sit ut ad veritatis metam in Medicina, tandem perveniamus.

Elapso anno in Regiam Societatem Anglicanam adscriptus fui, ut vides; nunc in Academiam Germanorum, quod ad te scribo propterea quod gratum id tibi fore confido. Hoc eodem tempore scripsi Epistolam ad amicissimum Antonium Albertum, de quâ illum moneas rogo. Vale Galliarum Ocelle, & Reipublicæ bono, saluti tuæ consulere non desinas.

Romæ. Pridie Idus Julias, 1699.

TABLE
DES MATIERES,
Contenues dans ces deux Volumes.

A.

Aigres. Si les aigres engendrent des Vers. *page* 402.

Ail. Si l'ail eſt contraire aux Vers. 594.

Alimens qu'il faut éviter pour ſe garantir des Vers. 399.

Amers. Pourquoi la plûpart des amers tuent ou chaſſent les Vers. 584.

Andry (Nicolas) Anagramme de ſon nom. 350.

Animal. Si le grand nombre de parties qui compoſent un animal, eſt toûjours ce qui en fait la perfection. 7.

Animaux. Des différentes eſpéces de Vers qui s'engendrent dans les animaux. 37 51.

Que tous les animaux ont d'autres animaux qui les dévorent. 168.

Génération des animaux par les Vers Spermatiques. 172.

Aphoriſmes ſur les Vers du corps de l'homme. 531.

Apophyſe vermiforme, pourquoi ainſi appellée. 71.

Apoſtume. Ver velu ſorti d'une apoſtume venue à la cuiſſe d'un jeune homme. 124.

Appétit. Ce que c'eſt qu'un appétit ſain. 413.

Aquila alba. Ce que c'eſt. 529.

Aſcarides. Remedes contre les Vers appellés Aſcarides. 529.

Auriculaires. Remedes contre les Vers appellés Auriculaires. 472.

B.

Baglivi. Ses Expériences ſur les Vers pour prouver l'inutilité ou le peu de force de certains remedes. 455.

Ses Obſervations importantes ſur l'effet du vin contre les Vers. 512.

Ses Lettres écrites à l'Auteur sur le sujet des Vers. 711.
Sa Lettre Latine. 841.
Barres, Médecin de Montpellier, ses Observations pueriles sur un nombre de petits Vers plats. 220.
Bourdelot. Sa These *An peracutis ut plurimum purgatio per superiora?* 573.
Bouillie. Ses bonnes & mauvaises qualités. 411.
Bouviers. Remedes contre les Vers appellés Bouviers. 501.

C.

Cardiaires. Remedes contre les Vers appellés Cardiaires. 497.
Catalepsie. Si cette maladie vient quelquefois de Vers. 340.
Champignons. Leur mauvaise qualité. 406.
Chanvre. Sa graine bonne contre les Vers. 517.
Charollois. Lettres de ce Médecin au sujet d'un Ver sanguin. 107 109.
Ciron. Définition de cet Insecte; pourquoi appellé en latin *Acarus*. 128.
Cœur. Pensée où étoient les Anciens qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes. 5.
Insecte dans lequel il se trouve un si grand nombre de cœur, que ce n'est presque qu'une chaîne de cœurs depuis la tête jusqu'à l'extrémité du corps. *Ibid.*
Colasson. Lettre de Monsieur Colasson Chirurgien à Vatan, sur un Ver sanguin. 112 114.
Coralline. Sa propriété contre les Vers. 506.
Cutanés. Remedes contre les Vers appellés Cutanés. 499.

D.

Daval Docteur en Médecine de la Faculté de Paris; ses Observations sur les Vers. 315.
Dentaires. Remedes contre les Vers appellés Dentaires. 492.
Dents Vers qui se trouvent d'ordinaire sous la carie des dents. 94.
Desault Médecin de Bourdeaux; sa Dissertation sur la rage. 361.
Destandau premier Médecin de la Reine premiere Douairiere d'Espagne; sa Lettre écrite de Bayonne au sujet du Tænia. 224.
Digestion. Qu'elle ne se fait pas toute dans l'estomac. 415.
Digestion. En quel tems nâquit le système de la digestion par le broyement. 630.
Doronic. Observations curieuses faites à Plombieres sur le doronic à feuilles.

feuilles de Plantain. 43.
Dragoneau. Définition de cet Insecte selon Ambroise Paré. 136.

E.

Eau de Fougere. Que la préparation de cette eau n'est pas divulguée. 532.
Que Mr Dionis Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est seul qui en ait la recette de Mr Andry. *Ibid.*
Remarque sur la racine de fougere. 534.
Ver canin rendu par l'eau de fougere ; Lettre à ce sujet. 58. & 241.
Eau de Mercure, autrement dite de vif-argent. Si elle est bonne contre les Vers. 445.
Eau-de-vie. Si elle est bonne contre les Vers. 452.
Eau. D'où vient l'aversion que les enragés ont pour l'eau. 362.
Elcophages. Remedes contre les Vers appellés Elcophages. 499.
Encéphales. Ce que c'est que les Vers appellés Encéphales. 671.
Remedes contre les Vers appellés Entéphales. 468.
Enragés. D'où vient l'aversion que les enragés ont pour l'eau. 362.
Estomac. S'il s'engendre des Vers dans l'estomac 248.
Exentéraux. Remedes contre les Vers nommés Exentéraux. 467.
Expériences de Mr Baglivi & Redy, pour prouver que la plûpart des remedes qu'on employe contre les Vers, doivent être évités ou comme dangereux, ou comme inutiles. 456. *& suiv.*

F.

Fabricius (Guillaume.) Ses Remarques au sujet du Ver plat. 538 545.
Fagon premier Médecin de Louis XIV. Qu'on lui doit la connoissance de l'orig. du Kermés par la piquure d'un Ver. 421.
Sa These sur le Tabac. 810.
Faim que causent les Vers. 303 306.
Femme. S'il est vrai que le corps de la femme soit un ouvrage imparfait. 8.
Feux follets. Ce que c'est. 65.
Fiévre. Julep qu'on peut donner à un enfant pour tuer les Vers quand il a de la fiévre. 505.
Foie. Quelles sont les choses qui contribuent le plus à produire des obstructions dans le foie. 420.
Vers trouvés dans le

foie d'un enfant de deux ans ; Observation de *Gaspar Bauhin* à ce sujet. 96.

Fougere. Que la préparation de l'eau de fougere n'est pas divulguée. 532.

Que Mr Dionis Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est seul qui en ait la recette de Mr Andry. *Ibid.*

Remarque sur la racine de fougere. 534.

Fourmis qui percent en une nuit des portes de cabinets & d'armoires, & qui rongent même le cuivre & l'argent. 41.

Frayeurs. Si les Vers causent quelquefois des frayeurs, & si les frayeurs peuvent aussi quelquefois à leur tour donner lieu à la production des Vers. 329.

Fromage. Moyen, de préserver le fromage des Vers. 577.

G.

Génération. Dissertation sur la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. 734.

Génération des animaux par les Vers. 172.

Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. Objections contre ce système. 173.

Geoffroy. Sa Lettre à l'Auteur de ce Livre touchant la Dissertation sur le système de la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. 772.

Glande pinéale. S'il se trouve des Vers jusques dans la glande pinéale. 71.

Goiffon Médecin de Lyon ; son sentiment sur la cause de la peste. 348.

Grenouilles. Si elles se produisent de la pluye. 14.

Grossesse. Pourquoi les femmes se trompent si souvent lorsqu'elles veulent juger du tems de leur grossesse. 162.

H.

Hartsoeker. Ses Lettres écrites à l'Auteur sur le sujet des Vers. 711.

Hecquet. Son Livre intitulé : *Explication Physique & méchanique des effets de la saignée & de la boisson dans la cure des maladies.* 559.

Hépatiques. Remedes contre les Vers appellés Hépatiques. 496.

Hippocrate. Que ce Médecin a reconnu le premier que le Ver plat étoit seul de son espéce. 245.

Huile. Excellent remede contre les Vers. 507.

Propriété de l'huile sur les Vers ; Expérience curieuse à ce sujet. 574.

Que les huiles sont un

bon remede contre les Vers des intestins. 85.

I.

Jaunisse. Remede contre les Vers de la jaunisse. 525.

Insecte. Ce que c'est. 1.

Si les Insectes respirent. 3.

Si les Insectes ont du sang. 4.

Observations qui font voir que les Insectes ne sont pas des ébauches de la Nature. 5.

Pensée où étoient les Anciens qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes. *Ibid.*

Intestins. Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins. 67.

Des signes des Vers qui sont ailleurs que dans les intestins. 371.

Des signes des Vers qui sont dans les intestins. 376.

Des remedes contre les Vers des intestins. 501.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter. 444.

Joli de Fleury Procureur Général. Lettre qui lui a été écrite d'Alais par Mr de Rochebouet, au sujet d'un Ver. 332.

Julep qu'on peut donner à un enfant pour tuer les Vers quand ils ont de la fièvre. 505.

K.

Kermés. A qui est dûe la connoissance de l'origine du Kermés par la piquure d'un Ver. 42.

L.

Lait Que le lait des nouvelles accouchées est un aliment médicamenteux proportionné à la foiblesse des enfans. 411.

Lémeri. Eclaircissement sur une Lettre de Mr Léméri contre la premiere édition de ce Livre. 649.

Lettre de Mr Geoffroy à l'Auteur de ce Livre touchant la Dissertation sur le système de la Génération de l'homme par les Vers Spermatiques. 772.

Lettre de Mr Léméri contre la premiere Edition de ce Livre. 649.

Lettres écrites à l'Auteur par Mrs Hartsoeker & Baglivi sur le sujet des Vers. 711.

Littre (M.) Médecin de la Faculté de Paris; ses curieuses Observations sur des Vers sortis du nez. 76.

Longchamp Officier du Roi à Orbec. Sa Lettre sur de petits Vers plats qu'il a rendus. 229.

M.

Macreuſes. Si elles s'engendrent du bois pourris des vieux vaiſſeaux. 14.

Malades. Que l'on n'examine pas aſſez s'il y a des Vers dans les Malades. 339.

Maladies Vénériennes. Si elles ôtent la fécondité. 179.

Maladies Vermineuſes. Remarques générales ſur leur traitement. 554.

Malaet Médecin de la Faculté de Paris. Ses Obſervations ſur un Ver trouvé dans les *Sinus frontaux.* 84.

Malvoiſie. Vin de Malvoiſie bon contre les Vers. 68.

Médecins. Ignorance de certains Médecins modernes, au ſujet du Ver Solitaire. 258.

Melon. Si ce fruit produit beaucoup de corruption. 404.

Mercure. Si l'eau de mercure eſt bonne contre les Vers. 445.

Moyen de tirer le mercure du pourpier. 578.

Millepertuis. S'il eſt bon contre les Vers. 577.

Minéraux. Des différentes eſpéces de Vers qui s'engendrent dans les minéraux. 37 39.

Moëlle. En quel ſens on peut dire que la moëlle nourrit les os. 398.

Montabourg Médecin de la Faculté de Paris; ſa Lettre écrite le 30. Mars 1735. au ſujet de pluſieurs lambeaux d'un Ver Solitaire, qui pouvoient ſe monter à la longueur de 40. aulnes. 33.

Moutons. Sorte de Vers ſinguliers qui ſe trouvent dans le foie des moutons. 62.

Muet. Que les Vers ſont ſouvent une des cauſes qui peuvent rendre muet. 300.

N.

Nez. Vers ſortis du nez. 73 67.

Noix. Si l'eau dans laquelle on a trempé des écorces de noix eſt bonne contre les Vers. 454.

O.

Oeuf. Comment le Ver Spermatique s'attache à l'œuf. 175.

Opiate contre le Ver Solitaire. 535.

Oreilles. Vers ſortis de l'oreille. 92.

Orgaſme. En quel tems ſe préſente l'heureux moment de l'orgaſme. 572.

Os. En quels cas on peut dire que la moëlle nourrit les os. 398.

P.

Perce-oreilles. Lettres sur des Perce-oreilles, par Mr le Curé de St Ouen. 473 *& suiv.* Remarques à ce sujet. 480 & 491.

Peste. Si la peste est causée par les Vers. 342.

Pignons. S'ils sont propres à nourrir les Vers. 403.

Pitois Médecin de Beaune en Bourgogne. Sa Lettre sur le Ver Solitaire. 238.

Pleurésie. Définition de cette maladie. 312.

Pleurésie vermineuse. 310.

Poumons. Vers trouvés dans les poumons. 95.

Insectes qui ont plusieurs poumons. 5.

Pourpier. Pourquoi il est bon contre les Vers. 518.

Puce. Particularité concernant cet Insecte. 6.

Pulmonaires. Remedes contre les Vers appellés Pulmonaires. 496.

R.

Rage. Si la rage a pour cause les Vers. 361.

Rédi. Curieuses Observations de ce Médecin touchant des Vers trouvés dans les intestins de différens animaux. 60.

Remedes. Comment les remedes sans avoir une intelligence qui les conduise ; vont porter leur effet à une partie plûtôt qu'à une autre ; Expérience à ce sujet. 416.

Maniere dont agissent les remedes antivermineux. 573.

Liste des remedes contre les Vers. 609.

Réfléxions Pratiques sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers. 616.

Précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers. 624.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter. 444.

Remedes extérieurs ou topiques contre les Vers. 520.

Remedes internes bons contre les Vers. 503.

Rinaires. Ce que c'est que les Vers Rinaires. 71.

Rinaires. Remedes contre les Vers nommés Rinaires. 469.

Rougeard Médecin de l'Aigle en Normandie. Ses Observations sur les Vers que l'on trouve dans les Tanches. 52.

Rongerolle Chirurgien de Verneuil. Sa Lettre écrite à la Faculté de Médecine de Paris touchant un Ver d'une figure &c

longueur extraordinaire. 323.

S.

Saignées. Vers sortis par les saignées. 104.

Sang. mépriſe des Anciens qui ont écrit que la plûpart des Inſectes n'avoient pas de ſang. 4.

Si l'humeur appellée ſang, eſt telle par ſa couleur ou par ſon uſage. *Ibid.*

Si tous les Vers qui s'engendrent dans le ſang ſont d'une même figure ? 105.

Sanguins. Remedes contre les Vers appellés Sanguins. 498.

Sel. Si le ſel eſt bon contre les Vers. 453.

Semen-contra. S'il eſt contraire aux Vers. 446.

Solitaire, ou Tænia. Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver. 36.

Si c'eſt un animal unique, ou une chaîne de Vers. 247.

Lieu où ſe nourrit ce Ver. 242.

Signes du Solitaire. 386.

Qu'il produit dans les femmes des effets plus fâcheux que dans les hommes. 309.

Ridicule raiſon, Pourquoi le Ver Solitaire eſt plat. 270. 274.

Sourd. Enfant de douze ans, qui tous les matins étoit ſourd de l'oreille gauche, & ceſſoit de l'être après le dîner. 91.

T.

Tabac. Si le tabac eſt bon contre les Vers. 447.

Traduction de la Theſe de Mr Fagon ſur le tabac. 810.

Tænia, ou Solitaire. Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver. 36.

Que c'eſt quelque choſe de curieux que la ſtructure intérieure du Tænia. 265.

Que ce n'eſt point un fait rare ni extraordinaire de voir rendre des *Tænia* ou Vers Solitaires à des femmes en couche. 317.

Signes du Tænia. 385.

Sa répullulation. 231.

Remedes contre le Tænia. 531.

Tanaiſie. Pourquoi appellée l'herbe aux Vers. 618.

Que la poudre de tanaiſie eſt bonne pour l'eſtomac. 522.

Tanches. Fort ſujettes aux Vers plats, & qui reſſemblent au Tænia ou Solitaire pour la longueur. 52.

Tartre émétique. Bon contre les Vers. 316.

Taupe. S'il eſt vrai

qu'elle soit sans yeux. 8.
Tournefot. Sa These intitulée : *An morborum curatio ad leges Mechanicæ referenda.* 419.
Tyson (Edouard.) Sa Dissertation Angloise sur le Ver plat. 212.

V.

Végétaux. Des différentes espéces de Vers qui s'engendrent dans les végétaux. 37 42.
Veine porte. Vers trouvés dans le tronc de la veine porte. 340.
Ver. Ce que c'est. 1.
Comment s'engendrent les Vers dans le corps de l'homme. 11.
Si les Vers & plusieurs autres Insectes s'engendrent de la seule corruption. 13.
Quelle est la matiere la plus propre à faire éclore les Vers dans le corps de l'homme, & à les y nourrir quand ils y sont une fois éclos. 27.
Des différentes espéces de Vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme. 37.
Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins. 67.
Des différentes formes que prennent les Vers 281.
Des effets des Vers dans le corps humain. 291.
Des effets des Vers qui sont dans les intestins. 299.
Des moyens de se garantir des Vers. 397.
Quelles sont les choses qui nous rendent sujets aux Vers. 398.
Alimens qu'il faut éviter pour se garantir des Vers. 399.
Qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous garantir des Vers. 410.
De la sortie des Vers, & des prognostics qu'on en doit tirer. 421.
Vers des intestins. Qu'il y en a de trois sortes. 188.
Vers Strongles. Pourquoi ainsi appellés. *Ibid.*
Ver Plat. A quoi il ressemble ; pourquoi appellé Tænia. 194.
Combien il y en a d'espéce. *Ibid.*
Vers Plats, appellés Cucurbitaires, & pourquoi 210.
Ver Solitaire. Que le Ver Solitaire s'engendre dans l'enfant au ventre de la mere selon l'opinion d'Hippocrate. 34.
Qu'il s'engendre dans l'homme à toute sorte d'âge selon Sennert. 35.
Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver. 36.
Ver Solitaire. Ridicule raison, Pourquoi il est plat. 270 274.

Espéce de Vers qui rongent le bois des vaisseaux. 50.
Si la rage a pour cause les Vers. 361.
Des signes des Vers. 370.
Si l'homme tire son origine d'un Ver. 734.
Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme. 631.
Ver Spermatique. Comment il s'attache à l'œuf. 175.
Dissertation sur la génération de l'homme par les Vers Spermatiques. 734.
Vers trouvés dans la vessie du fiel. 243.
Ver d'une figure & longueur extraordinaire. Lettre à ce sujet de Mr de Rongerolle Chirurgien de Verneuil. 323.
Vers trouvés dans les *sinus frontaux.* 84.
Vers sortis du nez. 73. 75.
Ver velu sorti d'une apostume venue à la cuisse d'un jeune homme. 124.
Vers Vénériens. 147.
Si toutes les maladies vénériennes viennent des Vers. 147.
Vers Véficulaires. Qu'il y en a de plusieurs figures différentes. 120.
Vers sortis par les urines. 121.
Vers Elcophages. Où ils naissent ; pourquoi ainsi appellés 123.
Vers appellés *Crinons.* 125.
Vers appellés *Bouviers.* 129.
Vers appellés *Soies. Ibid.*
Vers appellés *Talpiers.* 137.
Vers appellés *Toms.* 140.
Vers appellés *Umbilicaux.* 141.
Vers appellés *Oesophagiens.* 151.
Vers Spermatiques. Leur figure. 153.
Vers sortis par les saignées. 401.
Vers Ophthalmiques. Pourquoi ainsi appellés. 88.
Vers sortis de l'oreille. 92.
Vers Dentaires. Pourquoi ainsi appellés. 94.
Vers appellés *Dalberes.* Ce que c'est que ces Vers. 105.
Vers Hepatiques. Pourquoi ainsi appellée. 96.
Vers Splénigues. Pourquoi ainsi appellés. 98.
Vers Cardiaires. Pourquoi ainsi nommés. *Ibid.*
Vers Péricardiaires. Ce que c'est ; pourquoi ainsi appellés. 100.
Vers Sanguins. Pourquoi ainsi appellés. 103.
Lettres sur les Vers Sanguins. 106.
Vers trouvés dans les poumons. 95.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter. 444.

Des remedes propres contre toutes sortes de Vers du corps humain. 466.

Des remedes contre les Vers des intestins. 501.

Maniere dont agissent la plûpart des remedes que l'on donne contre les Vers. 573. *& suiv.*

Liste des remedes contre les Vers. 609.

Réfléxions Pratiques sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers. 616.

Précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers. 624.

Vers composés sur Mr Goiffon Médecin. 360.

Petite Vérole. Que les grains de la petite vérole sont quelquefois remplis de Vers. Observations de Borelli à ce sujet. 123.

Véſiculaires. Remedes contre les Vers appellés Véſiculaires. 499.

Vieuſſens Médecin de Montpellier. Son explication de la structure du Ver Solitaire. 270.

Vif-argent. Pourquoi le vif-argent tiré des plantes, & entre autres du pourpier, doit être plus dégagé d'impuretés que celui qui se tire des mines. 519.

Vin. Observation importante sur l'effet du vin contre les Vers par Monsieur Baglivi. 572.

Vin de Malvoisie bon contre les Vers. 68.

Vinaigre. Ce qui s'observe dans le vinaigre par le moyen du microscope. 400.

Si le vinaigre tue toutes sortes de Vers. 445.

Vinaigre. Comment il peut ronger la pierre. 40.

Vipere. Pourquoi la poudre de Vipere se remplit de Vers quand elle a été gardée quelque tems. 25.

Umbilicaux. Remedes contre les Vers appellés Umbilicaux. 501.

Vrayet Médecin d'Abbeville. Ses Lettres au sujet des Vers Sanguins. 40 106.

Urines. Vers sortis par les urines. 121.

Winſlow. Sa découverte anatomique au sujet du Ver Solitaire. 252.

Lettre de ce Médecin à ce sujet. *Ibid.*

Autre Lettre du même sur un Ver trouvé dans le tympan de l'oreille d'une fille de trois ans. 93

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

Il eſt important de conſulter cet Errata, & principalement les endroits qui y ſont marqués d'une Etoile.

PRE'FACE.

* Page xx. ligne 14. J'en examine les eſpéces dans le troiſiéme Chapitre, *ajoûtez*, où je traite au long des Vers ſpermatiques.

* Page xxj. ligne 16. On voit dans le onziéme, quelles précautions il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers, *liſez*, le onziéme Chapitre eſt ſur la maniére dont agiſſent les Remedes antivermineux.

* Même page xxj. ligne 20. Je traite par occaſion dans le douziéme, de certains Vers nommés ſpermatiques, dont pluſieurs Phyſiciens croyent que ſont formés tous les Animaux, *liſez*, Je traite dans le douziéme, des précautions qu'il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers.

Page xxiv. ligne 6. Je me contente de rapporter ſimplement ſa Critique à la fin du Volume, *liſez*, je me contente de rapporter ſimplement ſa Critique à la fin du Livre.

Page xxvij. ligne. 10. A la fin de ce Volume ſont trois Lettres qui m'ont été écrites ſur le ſujet des Vers, *liſez*, j'ai renvoyé aux derniéres pages de ce Traité, trois Lettres qui m'ont été écrites ſur le ſujet des Vers.

Page xxix. ligne 14. J'ai mis à la fin du Volume une Liſte exacte de ces réformes, *liſez*, je finis par une Liſte exacte de ces réformes.

CORPS DU LIVRE.

Page 3. ligne *6. inſciſum*, liſez, *inciſum.*
Page 25. l. 15. muſilage, *liſez*, mucilage.
Page 32. ligne 16. Hippocrate niant, *liſez*, Hippocrate ajoûte.
Page 45. ligne premiére de la citation marginale, Afnienſia, *liſez*, Hafnienſia.
Même page 45. ligne demiére de la citation marginale, albas *liſez*, albos.
Page 54. ligne 7. ayant, *liſez*, ajoûte.
Page 64. lig. 18. Mathrole, *liſez*, Mathiole.
Page 65. lig. penult. *curioſæ*, liſez, *curioſa.*
Page 69. ligne 25. & au plûtard, *liſez*, ou au plûtard.
Page 72. ligne antepenult. Fernés, *liſez*, Fernel.
Page 95. ligne 14. Braſſuvolus, *liſez* Braſſavolus.
Page 149. ligne 17. il faut en cet endroit un *à lineâ.*
Page 152. lig. 13. vircelloni, *liſ.* vercelloni.
Page 187. ligne antepenult. à la fin de ce Volume, *liſez*, à la fin de ce Traité.
Page 197. ligne 2. ſe laiſſent appercevoir, *liſez*, ſe laiſſent appercevoir ſans peine.
Page 198. ligne 10. Il a de plus une épaiſſeur & une conſiſtance que la plûpart des autres Tænia n'ont pas, *liſez*, il a, auſſi-bien que celui de la Figure 2. une épaiſſeur &

une consistance que la plûpart des autres Tænia n'ont pas.

Page 200. ligne 2. le côté plat y est marqué par la lettre A, & le côté bossu par la lettre B. *lisez*, le côté bossu y est marqué par la lettre A. & le côté plat par la lettre B.

Page 201. ligne 11. la Planche suivante, *lisez*, la Planche que voilà.

Page 216. ligne 13. Mr de Fermethuy, *lisez*, Mr de Fermeluy.

Page 289. ligne 3. svammeidam, *lisez*, svammerdam.

Page 318. Mr Centugi, *lisez*, Mr Contugi.

* Page 502. lignes 3. & 4. pour conclusion entiére du Chapitre, *lisez*, pour conclusion de cette matiére.

* Page 554. lig. 8. dans la Section suivante, *lisez*, dans le Chapitre suivant.

* Méme pag. 554. lig. 9. Section III. *lisez*, Chapitre X.

* Page 573. l. 14. Sect. IV. *lisez*, Chap. XI.

Page 611. colonne 2. ligne 13. *lisez*, Rue.

Page 624. ligne 6. Rhue, *lisez*, Rue.

Méme page 624. ligne 13. Chapitre X. *lisez*, Chapitre XII.

Méme page 624. l. 19. les Remedes que nous avons marqués dans le Chapitre précédent, *lisez*, les Remedes convenables, *& effacez*, que nous avons marqués dans le Chapitre précédent.

Page 727. ligne 20. une lymphe qui tient de la nourriture du lait, *lisez*, une lymphe qui tient de la nature du lait.

Page 728. ligne 14. un Ver plat de trente pieds de long, *lisez*, un Ver rond & long, ayant trois pieds de longueur.

FIN.